

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

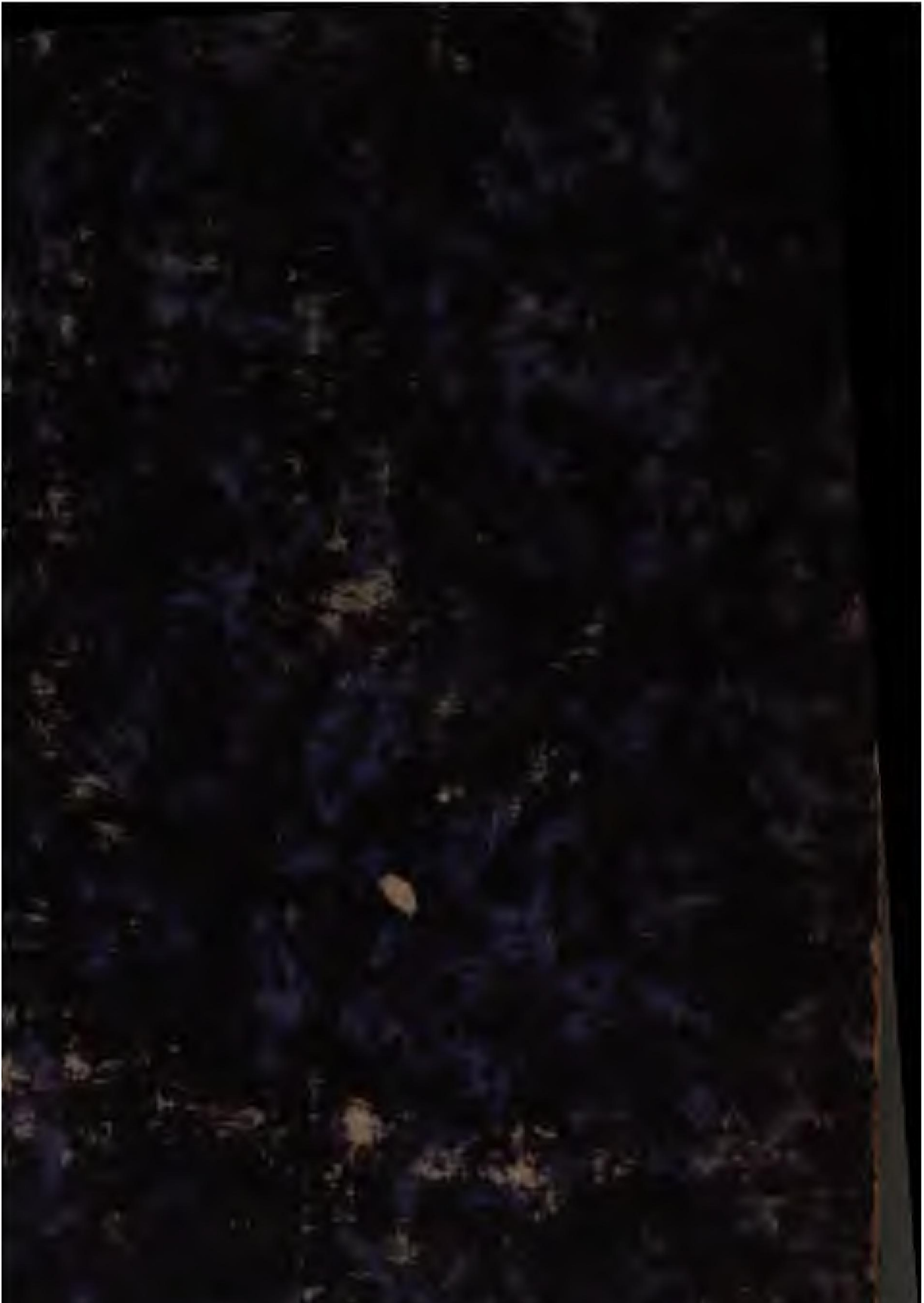
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

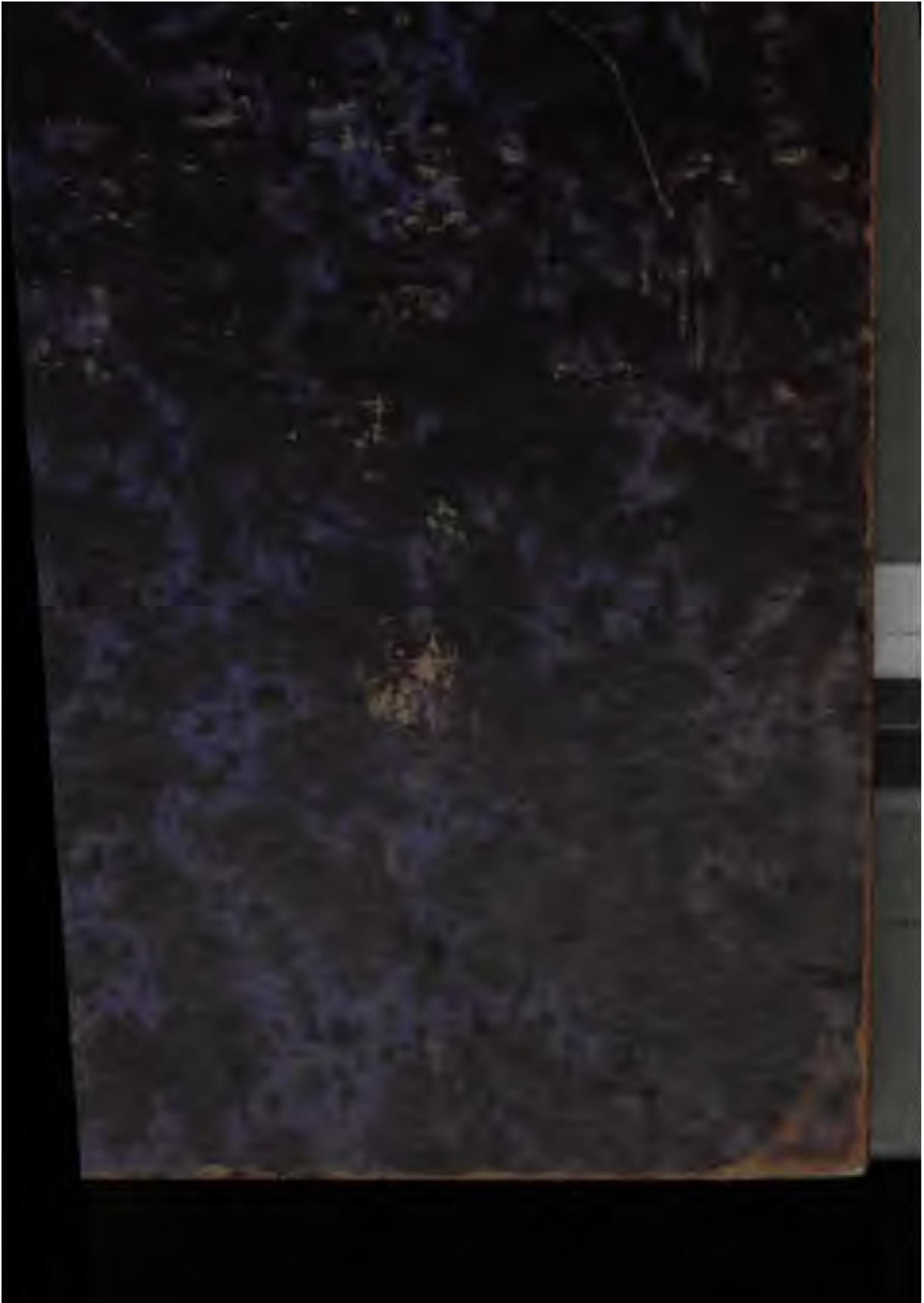
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)





The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

:>^ Ik^l^^Bj



The text on this page is estimated to be only 15.60% accurate

UNE MISSION MÉDICALE EN KABYLIE

DU MÊME AUTEUR De la Médecine arabe[^] particulièrement en Algérie. CGax. med. de MorUpelliery 4854.) Les Oasis de la province d[^]Oran. (Extrait de la Gaz. méd. de V Algérie, i857). Notice sur un Médecin arabe d'Alger CGaz. méd. de VAU gérie, 4860). La Médecine du prophète {"Gaz. des hôpitaux, 4860). De la population dans le Nord de V Algérie sous la domination romaine f"Gaz. méd. de V Algérie[^] 4864.) 1[^] Chirurgie d'ABULCAsis, traduct. française aveo introduction, notes, planches, etc. ; Paris, 4864, in-8, 2» EIrNacéri, traité d'hippologie et d'hippiatrie arabes, traduit d'Abou-Bekr Ibn fiedr ; publié sous les auspices du Mmistère de Tagriculture, Paris, 4852-4860 : 3 vol. in-8«. 3« Les Femmes Arabes avant et après VIslamisme, Alger, 1859, un gr. in-S». Prix : 7 fr. 50. A. Bbrthbrand et Pharaon. Sidi-Siouti, livre de la mi séricorde dans Tart de guérir. Traduction de Tarabe revue et annotée avec une introduction. Alger» 4856 in-8* de 90 p. E. Bertherand. Médecine et hygiène des Arabes; études sur Texercice de la médecine et de la chirurgie chez les musulmans de l'Algérie, etc. Paris, 4855, in-8o[^]de 600 p. Prix : 7 fr. 50

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

UNE MISSION MÉDICALE EN KABYLIE PAR Le Docteur L.
LECLERC Védecin-Major, Correspondant des Sociétés Asiatique et des
Anti

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

U410 • *•%0•» • ••• • • • •••••«• •••• • ••••••• •••• •••• •••• <

Chargé, en 1857, à Fort-Napoléon, après la soumission
définitive de la Grande Kabylie, par son S. E. le Maréchal comte Randon,
Gouverneur-Général de l'Algérie, de continuer aux indigènes du Djurdjura
les soins médicaux que le D^r A. Bertherand, médecin en chef de l'armée
expéditionnaire, avait institués chez eux au lendemain de la conquête, nous
avons exercé ces fonctions pendant quinze mois, depuis le commencement
de septembre 1857 jusqu'à la fin de novembre 1858. Nous extrayons de nos
observations et de nos notes journalières, quelques aperçus sommaires, de
nature, croyons-nous, à intéresser l'histoire médicale de la conquête
française dans le nord de l'Afrique. La topographie générale du pays,
l'ethnographie, la médecine indigène et rénumération sommaire des
maladies par tribus, constitueront la première partie de notre travail. Dans la
deuxième, nous traiterons plus particulièrement de la statistique et du
classement de ces mêmes catégories d'affections. » ##4

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

TOPOmPNIC «eSICALE, MÉDECINE DES INOlttlIES ET
SmiSTiQUE 6CIIE8ALE. I. — ISQDIS9B T0P06RÀPBIBU DB LÀ
KABTLIB. Chacun sait aujourd'hui que les Kabiles ou Berbères sont les
représentants directs de l'ancienne race autochthoie du Nord de rAfriifQe;
qu'assaillie de siècle en siècle par les invasions, cette race a depuis
longtemps déserté les plaines du Tell, pour se fixer dans les montagnes qui
pouvaient seules garantir son indépendance. Mars ce grand mouvement de
retraite ne s'est point opéré simultanément, ni sur un seul point. Autant le
sol algérien compte de grands reliefs, autant la race berbère a de tronçons.
Deui groupes, les plus importants, pôorraierit'étré' en quelque sorte
considérés comme les pierds et la tête de té grand corps berbère, dont le
tronc a été disloqué; ce sont les Knbiks et les Chaoma. Les prekiier»
occupent, ati centre dèf TÂlgéHé, un réseàii montagneux contigu à la
MédîVèi^ranée': leis seconds, lé gros massif de TAurès^ cbntigttr atr Sahara
; nous n'avons pas à nous occuper de ces derniers. Aux Berbères du Nord
est donc spécialement affecté le nom de Kabiles et à leur pay^ celirî de
KahiHe, Ce qu'on aj;)pelle Grande KabUie n'en est c(hé la partie centrale,
et à

— 4 — proprement parler elle se résume dans les bassins de deux grands cours d'eau, TOued Sébaou et TOued Sahel (1) . L'O. Sahel court d'Âumale à Bougie, en ligne droite, dans le sens du Sud-Ouest au Nord-Est. Du côté du Levant, ce bassin s'étend au loin. De l'autre côté, l'Ôued-Sahel est serré de près par la chaîne du Jurjura, qui s'étend parallèlement à ce fleuve dans ses deux tiers inférieurs. Entre le Jurjura et la mer, est une portion de Kabilie qui doit à son presque isolement, à ses conditions topographiques, d'avoir conservé plus pure la race Kabile ou Berbère. C'est de cette Kabilie, que Ton peut appeler Kahilie d» Jurjura, que nous devons nous occuper spécialement. La Kabilie du Jurjura, bassin de TO. Sébaou est un espace triangulaire compris entre Dellys et Drà el Mizan pour base, et Bougie pour sommet. La base de ce triangle se confond à peu près avec le cours inférieur de l'Oued-Sébaou et celui de TOued el Kossob, un de ses principaux affluents. Des deux côtés, l'un est la mer ; l'autre le Jurjura. Parallèlement au littoral court une petite chaîne qui se relève et s'infléchit au Sud pour atteindre le Jurjura à quelques lieues en avant de Bougie. Entre cette petite chaîne et la grande chaîne du Jurjura, coule l'Oued Sébaou, dont il est utile de décrire le cours pour bien saisir la physionomie du pays. Contrairement à l'Oued Sahel, l'O. Sébaou coule du Sud-Est au Nord-Ouest. Cette direction, vraie dans un sens général, se décompose ainsi. Dans son tiers supérieur et dans son tiers inférieur, l'O. Sébaou marche du Sud au Nord dans le sens des méridiens; dans sa partie moyenne, de l'Est à l'Ouest, dans le sens des parallèles. Les affluents de la rive droite ont peu d'importance, le Sébaou nous conformons à l'usage en conservant l'expression arabe «Mtf : il est dans, la destinée des expressions berbères a4Hf et ir'ztr de notre affectées qu'aux cours d'eau secondaires.

baoua moyen lèBfeant Ue près les pentes donces de la petite cbaine
 du littoral. Larhris gauche reçoit deux principaux aflQuentà, TOued Aïssi et
 1*0. et Kossob, tous deux parallèles à VO. Sébaou supérieur, qui porte aussi
 le nom d'O. Bou-Béhir. L'Oued Aï^{si} rencontre rO. Sébaou vers le milieu
 de sa partie moyenne ou paraRèle à la mer, L'O. el Kossôb confltie vers le
 point où TO. Sébaou se retourne vers le Nord pour se jeter dans la
 Méditerranée. Le grand quadrilatère compris entre TOued Bou-Béhir, le
 Sébaou moyen, Vê, é\ Kossob et le Jurjora, comprend les cantons habités
 par ces tribus auxquelles on donne plus particulièrement le nom collectif de
 ZÀuaouâ. L'Oued Aïssi ié partage en deux moitiés à peu près égales en
 étendue, mais d'aspect différent. Des sources de l'Oued el Kossob à celles de
 l'O. Bou-Béhir, le Jurjura se maintient à une hauteur moyenne et presque
 constante de 1,500 à 3,000 mètres. Cette portion de la chaîne du Jurjura est
 la plus rocheuse, la plus tourmentée, particulièrement sur les versants
 septentrionaux. Vu du côté de TO. Sahel, c'est-à-dire du côté du Sud, le
 Jurjura se présente avec des traits moins heurtés. En se continuant vers
 Bougie, la crête s'abaisse un peu et par fois revêt des formes larges et
 arrondies. Nous avons dit que l'Oued Aïssi partage en deux parties à peu
 près égales le quadrilatère compris entre l'O. Bou-Béhir, le Sébaou, l'O. el
 Kossob et le Jurjura. La chaîne du Jurjura peut être également divisée en
 deux portions correspondantes, dans son trajet des GtiectUoûla aux Ililten.
 Tels sont les caractères des versants septentrionaux du Jurjura dans la
 première moitié de ce trajet, c'est-à-dire des GueehtoAla au Sedka. Ses
 pentes sont, en somme, plus raides, plus dénudées, plus accidentées et
 descendent immédiatement plus bas. Des pics nombreux les hérissent, et,
 sous certains aspects, on dirait les mille clochetons d'une gigan

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

\fi%^ GaUié4cale f otbiqu» . U ^m beau de eMiemiler eeue forêt de pitons^ sous un soleil levant ou coiH^nt. Is long des pentes règne une bande de terraias que, reiatimeju^ on p.eu,t ja{>peler une plaine et ^ui se eomiaue de celle de Bo*rni. A la hauteur de Se^ka, de gros ^«oatfeorts se détachent de l^a chaîne, abruptes et rocheux ; de profonds ravins , des wjsllée^ étroites se creusent eomme entre deux immenses murailles. Au Nord de cette petite plaine jusqu'à rOued Sébaou, de rOued^Kossob à TOued el Aïssî, s'élève un massif montagneui^, beaucoup plus compact, beaucoup moins morcelé, se présentant de toi^tes parts sous des traits moins anguleux et moins heurtés que celui que nous observons antre TOued Aïssi et rOued Bou-Bébir. Le Souk el-Arbâ des Aïsù, Tun de ses points culminants, atteint 900 mètres. Des sources de l'Oued Aïssi ^ ceUes de i'O. Bou-Béhir, ou mieux des Sedka aux llilten, les pentes du Jurjura et les reliefs qui les coiffent ont un carai^tère différent. Ce n'est pl^3 une plaine qui longe les pieds du Jurjura, mais de ses flancs se détachent de nombreux et longs chaînons, tantôt simples, tantôt ramifiés, portant une ou plusieurs tribus. Leur direction est perpendiculaire ou oblique à celle de la chaîne. Dans leur trajet, ils atteignent fréquemment une hauteur supérieure à celle qu'ils avaient près de leur naissance. Leurs pentes sont raides et leurs crêtes fréquemment relevées en masses rocheuses couronnées de villages. Entre ces divers chaînons, il en est un qui mérite, sous tous les rapports, une description particulière. A lui seul, il remplit tout l'espace compris entre l'Oued Bou-Béhir et l'Oued Djeraft, la principale branche de l'Oued Aïssi. Détaché du Jurjura outre les sources de ces deux cours d'eau, d'une hauteur à sa naissance d'environ 1,500 mètres, il court obliquement du Sud-Est au Nord-Ouest jusqu'à la rencontre des deux rivières : les Bou Youcef l'occupent à son origine, entre les AkM et les Ilourar dont il domine les profondes vallées.

Un gros conireforis'eH détaelM à l'Est pour les howrav :>&
 rOneat, il fournit le long cbataon àesMiimueltdt. A l'Est encores'en détache
 lemassir des Yahia, des Bouckmbei des Frâoùeen. Alors il se déprkne pour
 se relever et cooscituer le loag chaînon des Raten qui se ramifie à Tinstar
 d'une fepiile. Pour compléter la topographie de la Kabylie» nous dirons
 encore que, dans sa partie moyenne, l'O. Sebâou coule au milieu d'une
 plaine lertHe, car on peut nommer plaine ces légères ondulations qui
 s'étendent sur chacune de ses deux rives. En résumé, tels sont les traits
 généraux et l'aspect du pays. Au Sud, le Jurjura Tenceint d'une barrière
 rocheuse de 2,000 mètres de hauteur. Au Nord, il a pour limites la
 Méditerranée. Parallèlement au littoral, s'étend une petite chaîne qui va
 rejoindre le Jurjura. De l'angle de réunion nah une vallée qui forme la plaine
 du Sébaou, le long de la petite chaîne. Entre la plaine et le Jurjura s'élève
 un pâtre montagneux qui présente des caractères différents, suivant qu'en le
 considère à l'Est ou à l'Ouest. A l'Est, le massif se détache de plus haut et
 plus visiblement de la grande chaîne du Jurjura. Les chaînons sont allongés,
 à crêtes étroites, à pentes excessivement raides si ils se ramifient à la façon
 d'une feuille. A l'Ouest, les pentes du Jurjura descendent plus bas, et c'est
 seulement de l'autre côté d'une étroite plaine qui longe ses pieds que le
 massif se relève, plus compact et détachant, à la façon d'un crabe, ses
 ramifications multipliées. Maintenant que nous connaissons le cadre nous
 allons, sinon le remplir, au moins y marquer la place des plus importantes
 tribus. A partir de Bordj Bor'ni, c'est-à-dire de la plaine de Drâ•l-Mizan,
 toutes les tribus qui habitent au pied du Jurjura, portent le nom collectif de
 Zotiooua. Cette dénomination dn reste n'a rien de rigoureusement précis, ou
 plutôt elle ne s'applique dans le pays qu'aux tribus comprises entre l'Oued

-8el KoBSob et TOued Bou-Béhir, à roxceptioo de eelles rapprochées du Sébftoa comme les Raten et les Frâoucen. Après Bor'ni donc, nous rencontrons d'abord les Gueck^ touîat tribu puissante et fanatique. C'est là qu'est le tombeati de Mobammed bou Kobrein, qui en possède également un autre à Alger. C'est là que Bou Bar'la prit femme et agita le pays contre nous. En face des Guechtoula, sont les fortes et riches tribus des Mdika et des ÂisH renommées pour leurs poteries. Après les Gueehioula viennent les Zouaoua proprement dits. Leur sol est généralement pauTre, mais ils sont indus* trieux et commerçants et trouvent dans Témigration une autre, source de richesse. Ce sont d'abord les Bou Âddou, les Bouferdân, les Chenndehût les S^e^^a, jouissant d'un sol moins accidenté, les Oudeifj les Akkaeh, les Boti Drâr, gens de la montagne, les ^4/tâf tilts AkHL Les Bou Youeef occupent la naissance du long chaînon qui s'épanouit chez les Raten après avoir détaché le chaînon des Menguelât. Parmi toutes ces tribus, il faut accorder une mention spéciale aul Yènni, La montagne qu'ils habitent est un des chaînons issus du Jurjura qui ne se relèvent que loin de leur naissance. Ils sont enclavés entre les AtssU les Scdka^ les Baien, les Oudcif et les Mengueldt, La tribu des Yenni est la plus industrielle. Les Yenni sont les bijoutiers de la Kabilie. Outre les bijoux, ils fobriquent des armes blanches et à feu, se procurent les canons des fusils seulement, et confectionnent ceux des pistolets. Un de leurs villages, Ait el Arhâ^ fabriquait de la fausse monnaie. La cîme de leur montagne, de 8 à 900 mètres d'élévation, se couronne, dans un espace d'une lieue, de quatre gros villages, ^t(Lah\$en, AU Mîmoûn, AU el Arbd et Taourirt el Hadjddj, Ait Lahsen pourrait contenir de 4 à 5,000 habitants. Les pentes occidentales des Yenni sont couvertes d'une forêt de beaux oliviers. De grands massifs d'oliviers se rencontrent aussi sur les

- 1 pentes méridionales du long ehsiïnon à B Men/ueldt. Le marché du vendredi est le plus considérable de toute la Ka-* hylic. Des Menguelài il fait beau jeter un coup d'œil sur les pentes du Jurjura : Toeil embrasse le bassin de TO. Djema, fu*habitent les Bou Youeef et les Akbil, Les villages étages sur ces pentes, avec leurs blanches mosquées et leurs hauts minarets, donnent à ce canton sauvage une physionomie toute particulière. Comme nous l'avons dit, les Bou Ycucef occupent la naissance du grand chaînon qui va s*épanouir chez les Raten . A TEst, se creuse une profonde vallée (ju'arrose le Bou-Béhir et qui appartient aux M/m Sur les bords du Bou-Béhir est le village de Soûmetir des Itourar\ et la patrie de Fathma, dont la dernière expédition a tenu le rôle de femme inspirée et vénérée comme telle. Après les (Ililten viennent les Illoula ou malou^ Illoula septentrionaux t car il en est de méridionaux sur les pentes du Jurjura qui descendent à rO. Sahel. Chez ces derniers est la fameuse zaouia de Chellâta, possédée depuis des siècles par la famille d'Ali Chérif, et à laquelle on arrive par le col du même nom. Le massif des Itourar' s'élève à une hauteur de 1,300 mètres et domine la vallée des Ililten . De l'autre côté de l'O. Bou Béhir, sont les tribus des Hidjer et des Roubri, qui descendent par des pentes toisées à rO. Sébaou. Après les Bou- Youeef, à la hauteur des Menguelât, notre chaînon détache à l'Est les montagnes des Yahia. A ce point de décussation, s'élève, à i, 200 mètres, un massif qui abrite le marché du Sebt, appartenant au territoire des Yahia, et l'un des plus importants de la Kabylie. Parmi les localités de la tribu des Yahia, nous devons en citer deux : Tâka et Kotikou. Taka est une petite ville de 4,000 ftmes, bien bâtie, possédant quelques boutiques de bijoutiers et une mosquée bien installée. Koukou fut, il y a trois siècles, la résidence d'un chef indigène qui dominait

sar ies tribus voisines et dont le nom se trouve mêlé aux guerres des fondateurs de la régence d'Alger. Les Romains aussi l'occupèrent, sans doute pour protéger la plaine. Koukbu se trouve perché sur un mamelon escarpé, prolongement et terminaison d'un contrefort émané du Sebt; il domine la plaine du haut Sébaou. De son antique importance, il ne reste pins que deux canons, une inscription arabe à demi(Mhié et une citerne romaine. Koukou atteint près de i,000 mètres. Au Nord de Koukou se creusent de profondes vallées qu'habitent les Bou-Chaïb et les Khélilù Les parties basses et moyennes des pentes, surtout celles qui regardent l'Orient, sont couverts d'une admirable végétation dans laquelle se perdent quelques villages. Les oliviers y viennent bien, plusieurs fois séculaires, cependant toujours vigoureux. Un prolongement du même massif qui se relève en une large croupe d'environ i,000 mètres, au sommet inculte, appartient aux Fraoucen. Les pentes qui aboutissent à l'oued Sebaou et à l'oued Toulour'Iourt sont fertiles et peuplées de nombreux villages. Une^tradiiion conservée dans la tribu fait descendre les Fraoucen, non pas des Français, comme oh l'a dit, mais bien des Rownit c'est-à-dire des Romains. Cette tradition porte également sur les Bou-Chaïb. Il ési doue probable que, lors de l'invasion arabe, qui, comme les autres, dût opérer des reflux dans la montagne, les habitants de Djemâat Essahridj se réfugièrent chez les indigènes du voisinage. Djemâat Essahridj présente encore de nombreux vestiges.de l'occupation romaine, nous^|y avons déeouv^rt^un morceau de^.8eulpture et une médaille de Ptoléméc. Le chaînon se prolonge encore pendant une heure, portant trois villages des Menguelat : El Quorn, Taskenfout, surmontant pittoresquement de sa mosquée et de son minaret un mamelon^lélevé^ Âzrou (le rocher), qui doit son nom aux émergements^ocheux sur lesquels il est construit. Audelà, la croupe subit une dépression considérable et aboutit

aux pieds é'ÂgiieiliIttdfin hdtti, la eolHne du Itbn, premier Ti!hr|
[e des Raten. Parmi les trH)iiis de' la rive droite du Sebaou, nous citerons
seidement les Afaraoua^ les Plissât el Bahar^ les Om-' gnoûriy les Djennâd,
etc. II. — LA TEIBD BES RAT»'. Nous devons à la Iribn des Ratent qui
nous a donné la moitié de nos malades, une description plus détaillée. Elle
occupe le prolongement de notre chaînon, depuis les Mwguelat jusqu'en
face du confluent de TOned-Âïssi avec rOued-Sébaou. L'Oued-Âïssi la
sépare de la tribu de ce nom. L'Oued Djemâ, branche importante de l'Oued-
Âïssi, sépare les Raten des Yenni : un petit affluent de TOued t)jemâ les
sépare des MenguelaL A l'Est, TOued-Toulour'Iourt coule entre les Raten et
les Frâoucén. Le territoire de la tribu compte de seize à vingt kilomètres de
longueur, sur douze à quinze de largeur, une soixantaine de villages et une
population de seize mille habitants. La chaîne des Raten court du Sud-Est
au Nord-Ouest. Ses pentes Sud sont moins découpées et moins importantes
que celles du Nord ; la crête est plus rapprochée de TOued-Âïssi tpie de
rOued-Toulour'lourt. Les populations se partagent en cinq fractions : les
Aguâcha^ à cheval sur la chaîne, les Ousamer et les Irdjen, sur les versants
méridionaux, les Oumalou et les Êïkerma sur les versants septentrionaux.
La tribu des Raten a la forme d'un losange tronqué aux sommets. Les
Âguâcha tiennent le sommet|tronqué qui regarde le Sud-Est ; c'est la plus
faible et la plus pauvre des cinq fractions. D'Agnemmoûn Izem, la crête
s'abaièse pour remonter au village de Cherrita, que les bulletins ont fait
connaître sous la forme vicieuse à'Icheriden. Il fallait au

— i« moins dire Jcherrîlen^ les gens de Gberrita^ si toutefois on ne devait pas conserver U, comme ailleurs, le nom de la localité de préférence à celui de ses habitants. Perché sur un relèvement étroit de la crête, Ghcrri la n*est pas plus facile à aborder d*un côté que de Tautre. On sait ce qu'il nous en coûtait pour enlever cette position. Cherrîta possède quelques oliviers et des chênes-licges du côté des Yenni. Un nouveau relèvement de la crête sur ses flancs Nord porte le village d'îrî Tigmoûnin, d'où s'échappe, du côté des Frâoûcen un contrefort couronné par le village de Tacefi-g-cira et les ruines du vieux Misser. Jadis, le village de Misser, et ses ruines attestent encore, occupait le sommet du contrefort. Pour raison de sûreté, les habitants descendirent en micôte et se fractionnèrent en deux villages. D'Irî Tigmoûnin la crête s'abaisse de nouveau pour se relever à quelques kilomètres au-delà par le mamelon d'Âboudid, point culminant des Raten. Âboudid a> suivant les cotes, 1,050 mètres d'altitude. Ici, la roche n'affleure pas, comme partout ailleurs où se dressent les fondements des villages : le petit plateau d'Aboudid est tapissé de dis. Du «ommet d'Aboudid se détache un chaînon qui court au Nord, jusqu'en face du Sébaou, suivant un trajet de deux à trois lieues, descendant d'une part à l'O. Totdourlourt et de l'autre à un torrent, connu sous le nom d'Ifzer bou Aimeur. Ses pentes occidentales sont plus courtes et plus rocheuses que les pentes orientales ; elles sont habitées par les gens de V ombre ou du Nord, c'est-à-dire les Oumalou. A un kilomètre d'Aboudid est le village d'Ait Moussa ou Aïssa, partagé en deux fractions, Tadderi ou Fella, le village d'en haut et Taddert bou Adda, le village d'en bas. Taddert ou Fella possède deux ouvriers en fer. A deux kilomètres est Tablabalt, perché sur la roche et entouré d'émergences rocheuses du côté du couchant, où les pentes sont abruptes. Les pentes opposées sont plus douces et portent le village de Fenaya.

— f 5 — ùu milieu d'une foule de' tbmbesi otl eu fait remarquer une déjà bien dégradée, que Ton dil étrt celle de Sidi Sliman, ancêtre des Onmalou et des Ousameur, Lacrière, déjà dépriaiée, à Tablabalt, subit une dépression plus notable encore et aboutit au village d'^*Agouni BoUfafl. De là cHe continue à se déprimer de village eu village, et cette portion de son trajet, occupée par quatre ou cinq centres d'habitaions est connue sous le nom commun à tous, A'Ihahboûden. Aux abords des Fraoucen et du côté de TO. Sebaou, les pentes, plus douces, sont meilleures. Les oliviers et les arbres fruitiers, particulièrement les poiriers, y deviennent abondants. Eufia les derniers coteaux se couvrent de céréales. Du sommet d'Âboudid, la crête se soutient deux kilomètres à une hauteur à peu près égale et descend à i,000 mè^ lres au village de Taguemmount-Uaddaden, lu colline des forgerons. Ce village, qui ne mérite plus aujourd'hui son nom, appartient encore aux Oumalou. Des colporteurs épiciers remplacent les forgerons. Les Ousameur occupent les penies qui descendent d'Aboudid à rOued-Djemâ. Immédiatement au-dessous d'Aboudid, un petit chaînon porte sur sa crête et sur ses pentes orientales, quatre petits villages, connus sous le nom collclif iVIkheldjen. Les Ikheldjen sont pauvres. Les Ousameur comptent encore trois centres d'habitations et ce sont les plus forts villages de la tribu. Chacun d'eux loge un millier d'habitants. C'est d'abord Tâouriri Tamocrant, la grande colline, plus rapprochée de l'Oued-Djemâ que de l'arête centrale, à nue hauteur d'environ sept cents mètres, position relativement basse, et dominée de vous côtés par les sommets des Raten et des Yenni. Les conditions topographiques nous paraissent expliquer la fréquence des fièvres intermittentes à Tâourirt. Qttoiq«il en soit, Tâouriri Tamocrant couronne pittores

- 44quemeat. SA IwàgAt oolUoe» au sommei d[^]is^{^^}Ue
 \$téUf«e*la mosquée a[¥] sou mioarei. . Les penles afférentes à rO-Djemà
 doaaeoï be[^]nicoup d'oln ▼ es ; mais la principale ressource de Taourirt est
 la fabrieatioa des achouaou, au pluriel ichouaotm, coiffure- des femmes.
 L'achouaou n'est autre chose qu'une pièce de grosse toile brodée avec du
 gros fil. Ce qu'il y a de panieulier, c'est que ce trarail est celui des hommes
 exclusivement. Deux autres villages» AU AUUi et AU-frah, reposent sur un
 contrefort issu du Fort Napoléon. Tous deux sont riches en oliyiers,
 particulièrement Aît-frah dont l'huile a de la réputation. Les gens d'Atelli
 emploient leur huile à la fabrication du savon. A quelques centaines de
 mètres de Taguemmount Hadda[^] den, au centre de la tribu, s'élevait avant
 notre occupation le village d*Ichérâouya, Ce village a disparu ; Fort
 Napoléon Ta remplacé. Le fort s'élève à 961 mètres au-dessus de la mer. S'il
 n'était masqué au Levant par Aboudid on l'apercevrait de tous les points de
 la Kabilie du Jurjura. Chacun sait avec quelle merveilleuse rapidité s'éleva
 le Fort Napoléon, malgré toutes les difficultés du terrain. Quelques mois
 suffirent, en pleine Kabilie, pour édifier une enceinte de deux kilomètres et
 des logements pour trois bataillons avec tous les accessoires que comporte
 un établissement complet. Sur l'emplacement actuel de la place Randon se
 tenait autrefois le marché du mercredi, Soûk el Arba, nom sous lequel on
 désigna longtemps le fort. Ce marché se tient maintenant du côté de
 Taguemmount Haddaden ; son importance est médiéere. Du col du Fort
 Napoléon la crête s'[^]ilève d'une cinquantaine de mètres jusqu'au village en
 ruines d'/moitfertfn, position presque aussi élevée qu'Aboudid. Des hauteurs
 d'Imaîseren la chaîne se partage en deux branches. L'une se dirige à l'Ouest
 et n'est pas autre chose que le prolongement de l'arête centrale : ses deux
 tiers inférieurs appartiennent aux r

IcdjeQ, L'9MLli;e ^ dirige au Nor4et appactieni aui^.Aàepixtt.
L'O. IftaAfed Goule entre ie9d6ttx; rO. bou Aîmeiur sépare les Akenna de&
Oumalou. k deux Ulomètres d'Imaïseren se dresse le petit village d*^/ifii

The text on this page is estimated to be only 19.20% accurate

— f i — Le rtsie et la ekalM, aTons-MNis dit, appartient aix Mjea. A neave que eeHe-ei s^aiiaisse, elle deneet meilleiireet plM lioîsée ; les oli?iers tovteffMS donioent sor les ▼ersants da sad-ovest. Ser ia érète, on rescootre Jlii Said eu Ze§§a» Tamazirif lafamoA. Sor les versants qni aboutissent à FO. Aissi, notons trois centres de population d'âne certaine importance, Atf Eag, Atf YiùunLh et Ml HaUij des Irdjen. An confloeot de TAissi et do Sébaon, sor nn sol plat^ est coostrvit en gourbis, le Tillage de Asikh on Meddoûr, des Amraona. III. — 5ATIJIIE ET ETAT DE »OL. Les grands soulèvenienls da sol, en Rabllie, se présentent généralement sous la form'» d*arêtes allongées, étroites, à créie satllaoïe et rocheuse. Barement on rencontre des sommets ballonnés, si ce n'est au point de décnssation des chaînons, ainsi Aboudid, le pieu^ et le Sebt des Yahya. Les pentes sont très raides. La crête dp chaînon des Raten qui compte 1,000 mètres à sa parlie moyenne, est éloigoée de six iilomètres seulement du Sébaou, qui coule à une alUiude de 140 à liO mètres. Pour les vallées secondaires et les ravins, les pentes sont beaucoup plus raides, mais nous mauquons de chiffres pour les traduire. Une inclinaison pareille et la violence du régime des eaux 110 comportent pas unecouche épaisse de terre végétale. Dans toute la Kabilie du Jurjura, abstraction faite de la vallée de Bor*ni à Drà-el-Jlizâo, on ne rencontre Thumus en couches d*une certaine puissance que sur les rives du Sébaou moyen, bordées de collines, d'une grande fertilité. Un fait curieux à signaler et qui prouve la haute antiquité des centres de population, c'e^t que ces villages kabiles, presque tous bâtis sur la roche, spnt immédiatement entourés d'une zone épaisse de terre végétale, grasse et noire comme de la terre de

The text on this page is estimated to be only 29.15% accurate

— 17 —
bniyère : c'est le produit des immondices et des déjections de toute sorte accumulées depuis des siècles. Tous les émergents rocheux sur lesquels sont construits les villages appartiennent aux formations primitives. Chez les Uaten, on rencontre particulièrement des micachistes donnant, aux abords du Fort -Napoléon, des amas considérables de lamelles qui atteignent parfois la largeur de la main. Tout près du fort, sur les pentes du mamelon de Refià sont des roches calcaires d'une grande puissance pouvant être travaillées pour les constructions sous forme d'un marbre blanc à grains assez gros, dont les fragments sont employés pour la fabrication de la chaux. Le plâtre employé pour la construction du Fort, était apporté des environs de Soîmeui*, le pays de LallaFathma. Sur les pentes du Taskenfout nous avons trouvé une loche très pesante, qui pourrait contenir de la baryte. La fabrication des tuiles, générale dans toutes les tribus, et celle de la poterie qui ne Test guère moins^ mais spécialement exploitée avec plus de perfection dans certains cantons, attestent la présence généralement répandue de l'argile. IV.—
HYDROLOGIE. Les sources sont abondantes en Kabylie. Il en existe de nombreuses à la naissance de tous les grands ravins. C'est dans les petits ravins, à une altitude moindre, que jaillissent les plus puissantes. Les saisons exercent une influence très marquée sur le régime des eaux. En hiver, la plupart des ravins se transforment en torrents- En été, les rivières ne donnent plus qu'un mince filet d'eau. Dans la gorge où coule le Sébaou, grossi de l'Oued Aïssi Ton ne rencontre plus en été qu'une nappe

^ 18 — (Venu dû quelques mcires de largeur ei que Tod (raverse en ayant de Teau quelque peu plus liaui que la cheville. . En été, quelques sources seulement débordent de leur bassin. Le long des cours d'eau, sont consiruits de nombreux moulins. Beaucoup de canaux d'irrigaiion sont détachés des cours d'eau pour Tarroscment. Toutes les fontaines d'une certaine puissance sont entourées de plantations, particulièrement de courges et de poivrons. La position des villages est une condition défavorable pour l'approvisionnement d'eau. Quelques fontaines à mi-côlc, malgré l'abondance de leurs eaux, ne peuvent être exploitées que pour l'arrosement des jardins. L'année 1858 fut d'une sécheresse notable. Napoléon dût ménager ses eaux quelque peu insuffisantes. Nous nous rappelons que les femmes d'Aïl-Frah, village d'une population de mille habitants, étaient forcées d'employer une partie de la nuit à la fontaine, tandis qu'il suffit ordinairement de quelques heures de l'après-midi pour compléter l'approvisionnement. Généralement, un travail de maçonnerie est pratiqué pour contenir les eaux des sources. Quand leur éloignement ne permet de les employer que pour l'irrigation des jardins, ce travail est en maçonnerie sèche. Quand le village vient s'y approvisionner, la source est recouverte d'une construction solide à la chaux, toujours pittoresque et souvent élégante. Telle est la forme la plus ordinaire de ces constructions. Les terres sont soutenues par une muraille de deux à trois mètres de longueur sur une hauteur un peu moindre, et d'une épaisseur d'un demi-mètre. Contre cette muraille, s'élève un massif de maçonnerie d'une hauteur et d'une largeur légèrement inférieures saillant d'un mètre ou plus et se terminant supérieurement

The text on this page is estimated to be only 29.51% accurate

tn voûlc. Dans ce massif sont percées deui ouvertures d'une hauteur qui permet d* entrer sans se courber pour puiser. Dans le fond règne, de part en part^ un bassin sur lequel n'empiète pas la portion de maçonnerie percée d'une arcade comprise entre les deux ouvertures. La plupart de ces bas • fîns contiennent près d'un demi^ d'un quart de mètre cube d*eau. Tel est donc l'aspect sous lequel se présentent ces fontaines vues de face : deux U renversés, et accolés, inscrits dans un plus grand, lequel est lui-même inscrit dans un carré. Ces constructions bien entretenues, d'une blancheur cclatanie, ombragées par de grands arbres, avoisinées de pentes raides, nues ou semées de frênes, sont en outre pittoresquement encadrées et d'un très bel cflet. Quelquefois la construction diffère par la nature et la forme de son couronnement. Au lieu d'une voûte simplement, il existe un toit et alors les proportions sont plus fortes. Cliex quelques-unes de ces fontaines, le toit se prolonge en avant, supporté par des poutres. Bien souvent le long du bassin et en avant, une poutre creusée permet d'y verser un peu d>au au moyen d'une grosse et massive cuiller qui reste là à demeure et au service des passants. Parfois des fontaines sont exclus' vcment réservées aux femmes pour l'approvisionnement de l'eau et cela par me* sure de jalousie. C'est habituellement vers trois heures de raprès-midi que les femmes vont à la fontaine faire la provision d'eau. V. — HÉTÉOROLOGIE. Les conditions topographi«]ues de la Kabilie l'ont dotée d'an climat exceptionnel en Algérie. Le Jurjura Tenceint au sud, élevant ^ plus de deux mille mètres sa cime rocheuse. Au nord une chaîne moins élevée court parallèlement à la mer. Le massif intermédiaire atteint souvent une hauteur de millo

— 20 — mèifos. Ajoutons à cela des éracrge menis rocheux irès fréqueuis, des pentes raides et couvertes d'une végéiaiioo ligneuse abondante, et nous concevrons que la Kabilic doit avoir des liivers Loids et humides. L*automne de 1857 fut heureusement très doux. Les fortes pluies ne commencèrent que vers la mi-novembre, se continuant (rois ou quatre jours, puis récidivant après quelques jours dIntervalle. Au Heu de pluie, c'était parfois des brouillards épais. La neige commenta vers la mi-janvier et se maintint pendant une quinzaine de jours à la hauteur extrême d'environ six dccinièlres. Quelques jours encore, la neige tomba, dans le courant de février. Cet hiver nous fut donné comme très doux par lesRaicn. La cime du Jurjura se couronne ordinairement de neige dans le commencement de novembre. Il est rare que celle-ci ne fonde complètement pendant le cours du mois de mai. C'est en automne que commencent les brouillards, pour se prolonger pendant l'hiver et le printemps. La pelile chaîne qui longe la Méditerranée en est le plus fréquemment couverte. Leur masse va rejoindre les nuages qui couronnent les cimes du Jurjura, tnndis que, des hauteurs voisines de TiziOuzzou, s*en détache une colonne qui envahit plus ou moins rapidement le massif des Raten. Les brouillards sont froids et épais et se résolvent en une pluie fine et serrée. On sait que les brouillards sont un accident commun dans tous les massifs moniueux de l'Algérie, et que souvent la marche de nos troupes en a été arrêtée. Les pluies sont également en Kabilie ce qu'elles sont par toute TAlgérie, c'est-à-dire qu'elles sont torrentielles, qu'elles durent trois ou quatre jours lors de leur saison, et qu'elles sont séparées par de plus longs intervalles de beau temps. Des ravinements en sont la suite ordinaire. Leur régime a dû nécessairement dicter certaines conditions de culture et d'habitation. Les semis aventurés sur des pentes par trop raides en sont fréquemment les victimes. Si elle n'était

-21 plaïuée au pied d'un arbre, la vigne eu sérail fréquemment déracinée. C'est encore pour se proléger contre les pluies tout aussi bien que contre les surprises de Tennemi que les villages sont perchés sur les créles: abondantes en automne, moindres en hiver et au printemps, les pluies sont très rares en clé. La lempérature n'allcinl pas, dans la saison chaude, la haulcur habituelle dans la plaine. Nous avons vu rarement le thermomètre monter à 35 degrés. Il y a près d'un mois de différence enire la plaine et la montagne pour l'époque des récoltes: les pentes moyennes oscillent enire ces deux extrêmes. L'air est toujours rafraîchi par la brise de mer, et !e sol n'est jamais dénudé. En somme, la chaleur estivale, en Kabilie, est tempérée. Notons cependant une grande difflérence entre la montagne elles petites plaines, comme celle du Scbaou, de Dra-elMizan. Tizi-Ouzzou, bien qu'enclavé dans la Kabilie, jouit d'une température qui rappelle celle des pays à tentes. Le sirocco se fait peu senlir. Parfois les vents, qui ont un accès à l'ouest, sont très violents. Nous nous rappelons encore la nuit qui précéda l'audacieuse ascension chez les Mâlka, sous le commandement du général Pélissier, le l'" novembre 1851. Nombre de tentes furenl renversées ou déchirées, puis les nuages amoncelés se crevèrent et transformèrent soudain en un torrent infranchissable le ravin à sec de la veille. Cette tempête fut à peu près générale par toute l'Algérie. V.nc tempête pareille se déclara dans la nuit du 17 au 18 novembre 1858. Plusieurs constructions eurent leur toîl enlevé. Déjà dans le courant de l'année, le même fait s'était présente mais avec moins d'intensité. "Si nos souvenirs ne nous trompent pas, l'éclair brille fréquemment en Kabilie, mais il tonne beaucoup plus rarement.

The text on this page is estimated to be only 26.01% accurate

- 2i — f.e nombre des orages nous paraît être de quinze à vingt dans l'année. Nous avons éprouvé deux secousses de tremblement de terre, la plus forte le 1^{er} octobre 1858. C'était entre une heure et demie et deux heures de l'après-midi ; nous nous sentîmes d'abord assez fortement balancé sur notre chaise puis après un instant de calme, se manifestèrent deux nouvelles secousses moins intenses. En Kabylie, comme du reste dans toute l'Algérie, l'air a beaucoup plus de transparence qu'en Europe. Quand du haut d'Âboudj on jette un regard sur le Jurjura, on pourrait en compter tous les ravins. Notons encore une différence, c'est que la transition entre le jour et la nuit est beaucoup plus brusque qu'en France, et ce fait n'est peut-être pas sans influence dans l'étiologie des ophtalmies. Les marais n'existent pas à proprement parler dans la Kabylie du Jurjura, et c'est une condition que nous rappellerons en parlant de l'étiologie de la fièvre intermittente. Les terrains bas de Sikh ou Meddoûr ne sont qu'une minime exception à la règle générale. VI. — PAODJITS DI SOL. De la description topographique de la Kabylie on peut pressentir quels sont actuellement les produits de ce sol ingrat, habité depuis des milliers d'années. À part les vallées de Drâ-el-Mizân et du Sébaou, toute cette entrée est coupée par des soulèvements aux pentes abruptes, aux crêtes rocheuses. Sur un tel sol, la végétation ligneuse, solidement fixée au sol, pouvait seule avoir des chances de prospérité. Depuis longtemps aussi on a dit que la Kabylie n'était qu'une immense forêt, et qu'on pouvait la traverser constamment à l'ombre. La pari faite de l'exagération, cela est encore vrai de nos jours. Peu de pays sont aussi boisés que la Kabylie. Les habitants ont compris que c'é

The text on this page is estimated to be only 27.65% accurate

— 23 — lail par la cuilure des arbres qu'un sol pareil pouvait cire exploité. Nous allons énumérer d'abord les produits sponlanés avant de parler de ceux qui doivent au travail de riimine leur existence et leur prospérité. I» VÉGÉTATION LIGNEUSK SPONTANÉE. — Lc ctoi^ CSt danS la catégorie en question, l'essence la plus répandue. Il en est de plusieurs espèces. Le chrne verl, Jcerroikh, ainsi qu'en d'au Ires cantons de TAlgérie, revél un grand nombre de croupes des montagnes. Le chêne liège, iggui, pousse par tous les longs ravins envahis par la broussaille. Les pentes qui de Cberrita descendent vers les Yenni en contiennent qui sont exploités déjà depuis l'occupation du Forl-Napoléon. Le chêne à gland doux, belloûlh, est plus répandu; on le rencontre dans tous les sols rocailleux où l'on ne pourrait lo remplacer avantageusement. Son abondance^ qui a dû décroître progressivement à mesure que le travail séculaire de rhomme transformait la surface du sol, son abondance est l'iiidice de la pauvreté de la tribu Le gland doux est la ressource des tribus pauvres: il entre pour un tiers dans leur consounnatioii alimentnire. On le fait sécher, on le moud et on en mêle la farine à celle de l'orge pour faire un couscous d'une qualité très inférieure que les consommateurs accusent d'être lourd et indigeste. Le cèdre, iguon/uen, l:»pisse les pentes rocheuses qui de In (îrnc dii Jurjura, descendent aux Zouaoua, mais il ne paVMi pas aussi abondant ni d'une aussi belle venue que ceux qui revêtent les montagnes moins arides de Tcniet clHadet de Batna. L'orme, dont le nom kabilc, oulmou, rappelle de bien près Vulmus des Latins, l'orme croît partout, mais surtout dans les ravins. On en rencentre de beaux échantillons, c'est l'un des supports de la vigne. Vaiilne, (îcercîf, est aussi commun que l'orme; il habite de préférence les ravins humides.

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

^ 24 Le micocoulier, ibîquès, n'est pas plus rare que les deux essences précédentes. Il atteint souvent de fortes proportions et n'a pas non plus d'autre usage que de supporter la vijfuc. Telle est encore l'unique fonction du cerisier ^ ardrîm, que Ton rencontre assez abondamment, mais rarement avec de fortes proportions, et dont les fruits sont abandonnés aux oiseaux. Le tremble n'est pas liés répandu. Le peuplier se rencontre en assez grande quantité dans le lit de rOued-Aïssi; au-dessous des Irdjen. Il en est deux variétés. Le pin, azoumbey, rare dans h Kabilie du Jurjura, Test beaucoup moins dans la vallée du SahcK Je n'ai rencontré qu'un seul érable, michmicht en avant de Tablabalt. Le lentisque, tidekl, est beaucoup moins commun en Kabilie que dans le pays arabe. On y rencontre encore plus rarement le pistachier, tismélell. 2*» XnBmssKAJjX.— Le sureau j khilouâ II en certaines localités et arouoûri dans d'autres, croît abondamment dans les haies de clôtures, qu'il peut constituer exclusivement. Il at« teint d'assez fortes dimensions. Vaubépiue, idhmîm, au lieu de former des baies comme en France, pousse isolément et atteint parfois les proportions d'un arbre. Sur beaucoup de sujets, on rencontre au printemps les fleurs de l'année avec les fruits d'autan. Le prunellier, berqoûq botiouchchen, t'est-à-dire prunier de chacal, ne se rencontre guère que dans les baies, et peu fréquemment. C'est, encore^dans les haies qu'on rencontre ï églantier, tâfart, le chèvre- feuille, amircf, la salsepareille, it^kirchi, les clématites, toiizzint et azenzou, la ronce, anejjil. La salsepareille est particulièrement abondante chez les Irdjen, non loin du Souk-eMIad, le long de la roule. On nous a aflirmé

- 25 qu'elle éiaïl parfois expluïlce. Lo lyciëtt aoudjes, garnit aussi les liaies. Citons encore parmi les arbrisseaux : le laurier-rose, ilili; le peûi jujubier, azougga, que Ton nrenconlre guère qu'à une aliiuudc inférieure ù sepl cents mètres et dans un sol rocheux ; le tamarisc, dviemmay, qui aime les positions basses et hum.ides; la bruyère, akhlendj, qui se plaît particulièrement sur les coteaux graveleux; le genêt épineux, ouzzou; le lierre, addfdl ; le eytise, ilouggui; le jasmin ; Vanagyris, oiïfni, commune chez les Irdjen et aux environs de TàlaAmara, etc. Nous termineï'ons par Varbousier, sisnou, qui repose agréablement la vue par le mélange de ses fleurs cl de ses fruits ; et par le garou qui porte le môme nom que chez les Arabes, lezzâz. 3° Essences cultivées.— Le /?^M/(?r, tanqoleïs, nous a paru Tarbre le plus répandu, Tolivier seul pourrait lui disputer le pas. C'est la providence de la Kabilie, tous les leirains lui conviennent à peu près ; il ne redoute aucune altiude habitée, sa pousse est rapide et la main qui Ta plante recueille hienlôt ses fruits. Pendant l'expédition de 1857, on muliia bon nofnbre de figuiers à Cherrita, c'est à peine si l'on s'en aperçoit aujourd'hui. Des rejetons abondants et bien nourris ont déjà remplacé les troncs démolis. Toutes les tribus, même les plus pauvres^ ont des figuiers. La caprificatioh scrupuleusement pratiquée par les Kabiles, assure l'abondance et la qualité du fruit. Nous décrirons la manière dont elle est pratiquée en Kabilie. Parmi les figuiers, il en existe une espèce à laquelle on a donne le nom de mâles, dohhâr, en raison de ses fonctions et à l'instar des palmiers. Le dokkdr a souvent un port tout particulier qui permet de le reconnaître à première vue. Ses feuilles sont plus lincluent découpées que celles du figuier femelle, ses rameaux sont plus déliés. C'est à tort que l'on a donné au dokkâr le nom de figuier sauvage. Il se trouve dans les plantations sur

- 26 le tiiciue pied que le iiguier femcllC) objet des mêmes soins, seulement en plus petit nombre. L'un et l'autre se propagent de la même manière. Une longue expérience a dû faire connaître depuis bien longtemps aux Kabiles, le nombre nécessaire de figuiers mâles pour féconder un nombre donné de figuiers femelles. D'après mes observations, sur une centaine de figuiers femelles on ne compterait guère qu'un figuier mâle. Le figuier mâle produit une quantité prodigieuse de fruits; il est rare qu'ils soient tous employés, à moins que la qualité supérieure de l'arbre, constante ou accidentelle, n'ait été reconnue par l'expérience. On m'a fait voir de ces figuiers, sur lesquels on avait de la peine à glaner quelques fruits. S'il en est de bons, il en est aussi de mauvais, et nous dirons tout à l'heure pourquoi ; c'est là sans aucun doute, une des raisons pour lesquelles certains propriétaires de figuiers doivent acheter des dokkârs. Le mercredi 30 juin, j'en vis pour la première fois en vente sur le marché indigène de Fort-Napoléon ; la douzaine valait deux sous. Au marché suivant, 7 juillet, ils étaient un peu moins chers ; on en donnait huit pour un sou. Nous citerons encore une autre raison pour laquelle on peut être dans l'obligation d'acheter des dokkârs si bien que l'on en ait sur pied. En raison de leur exposition, les figuiers mâles ou femelles peuvent avancer ou reculer l'époque de leur maturité; pour que l'un féconde l'autre, il faut à chacun d'eux de certaines conditions. A une hauteur de mille mètres, avec des pentes aussi abruptes que celles de la Kablie, il n'est pas indifférent qu'un figuier soit planté sur les versants nord ou sur les versants sud. Chez un même propriétaire, tel figuier femelle peut être nubile, et ses figuiers mâles n'être pas encore aptes à la fécondation. Ajoutons enfin que beaucoup de villages perchés sur les crêtes, ont des propriétés dans la plaine. C'est généralement au mois de juin que les figues mâles ont atteint le développement que comporte leur emploi. Leur

— 27 — volume est celui d'un petit œuf de pigeon, c'est-à-dire qu'elles mesurent environ 10 millimètres en largeur et 55 en hauteur. Le développement est plus précoce dans la plaine que dans la montagne, de telle sorte que la fécondation, commencée dans la plaine au commencement de juin, ne s'achève dans la montagne qu'à la mi-juillet. En même temps, les figues se ramollissent et leur ombilic devient perméable, il en sort des mouches. On en fait donc la cueillette au fur et à mesure des besoins et de la maturité, et on procède à la fécondation de la manière suivante. On les réunit par groupes de quatre ou cinq, et même de dix en les enfilant au moyen d'un brin d'herbe que l'on fixe par un nœud. Dans cette auge, on passe un fil qui sert à suspendre le groupe de figues à la pétiole à une branche, à une figue même, en différents endroits du figuier femelle, et en nombre tel, que sur un arbre de belle taille il s'en trouve environ une cinquantaine. Les figues restent ainsi suspendues indéfiniment; au bout de quelques jours, ils se pétrissent, puis se dessèchent. Après la cueillette des figues femelles, quand l'arbre est dépouillé de ses feuilles, on retrouve toujours les figues, tous ramollies, au grand étonnement de quiconque les voit sans connaître leur fonction. Quel est le but de cette suspension, quels en sont les avantages et les résultats ? Voici ce que les Habiles ont appris par une longue expérience. Les figuier femelles qui ne sont pas fécondes, portent bien des fruits, mais en petite quantité, mais d'un moindre volume, mais moins susceptibles de conservation, beaucoup de ces fruits, dès qu'ils approchent du volume d'une noix jaunissent, se flétrissent et tombent. La suspension des figues sur un figuier femelle, ou, ce qui revient au même, la présence d'un figuier mâle au milieu d'une plantation, a pour résultat d'empêcher cette chute et ce dépérissement. Les figues femelles se maintiennent beaucoup plus sûrement, en beaucoup plus grand nombre, jusqu'à la maturité ;

— 28 — eHes prennent plus de développement, sont d'une qualité meilleure, et sont plus susceptibles d'être conservées. Maintenant, comment cela s'opère-t-il? Voici l'explication donnée par les Kabiles. La figue mâle, parvenue au degré de développement que comporte son emploi pour la fécondation, renferme des insectes auxquels sont les agents de celle fécondation. Ces volatiles portent le nom de lâzît, ce qui en langage berbère signifie moucheron ou petite mouche, et n'est, en définitive, que le diminutif du mol îzi, mouche. On le désigne encore par l'expression arabe de ndmûst qui signifie moucheron, cousin, moustique. Les dokkars suspendus, les moucheron en sortent par leur ouverture ombilicale, se répandent sur les figes femelles, y entrent par leur ombilic, s'y enfoncent plus ou moins profondément, y séjournent un temps plus ou moins long, jusqu'à ce qu'ils y périssent; et c'est leur séjour dans les figes femelles, c'est le travail intime qu'ils opèrent, l'influence mystérieuse qu'ils apportent, qui déterminent la différence entre une fige fécondée et une qui ne l'est pas. Mais, de ces moucheron, il y a deux sortes : l'un est noir et petit, l'autre jaune et à longue queue. Le moucheron noir est le principal, sinon l'unique agent du travail fécondant; le moucheron jaune ne fait rien ou peu de chose, disent les indigènes : il ne peut pénétrer assez profondément dans la fige pour y cacher sa longue queue, de sorte que les fourmis qui rôdent sur les figuiers, rencontrant cette queue, en profitent pour tirer au dehors ces moucheron, qui deviennent leur butin. Le travail des moucheron jaunes est tout au moins incomplet. Les noirs et les jaunes se trouvant en proportion variables, la prédominance des jaunes, dans certains dokkars, en fait rejeter l'emploi. Près du village de Taguemmount-nHaddâden est un dokkar que je visitai au mois de juillet; la terre était jonchée de figes mâles et le figuier se trouvait

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

encore couvert de fruits déjà flétris. Je demandai pear

The text on this page is estimated to be only 27.31% accurate

— 30 ^ Plin osl beaucoup plus explicite. Nous lisons au livre XV: c Quoi lie plus merveilleux que la pivcoité de ce fruit qui, seules les autres, est porté rapidement à la maturité sans autre secours que celui de la nature? On nomme caprifiquier un figuier sauvage qui n'arrive jamais à maturité, mais qui donne aux autres ce qu'il n'a pas lui-même, car la nature transforme à son gré la force productive, et la putréfaction même engendre quelquefois des êtres. < Ainsi, le figuier sauv.)ge produit des moucheron qui, n'ayant point de nourriture dans l'arbre natal lorsqu'il se pourrit, se jettent sur le figuier domestique, et, par d'avides et fréquentes morsures, ouvrent le fruit, pénètrent dans son intérieur et introduisent avec eux la chaleur du soleil et l'air qui fait mûrir la figue. C'est pourquoi, dans les plantations de figuiers, on place un figuier sauvage devant les autres dans la direction du vent, afin que son baieine porte sur les plantations le vol des insectes. On a même découvert un procédé consistant à apporter et à jeter sur le figuier domestique des moucheron groupés ensemble. »

L'Orient a pratiqué et pratique encore la caprification. Nous trouvons cette coutume relatée par un auteur de matière médicale, Dâoud el Antaki, qui vivait il y a trois siècles environ, auteur qui ne le cède pas au classique Ebn Reithâr, et qui a sa place dans la Bibliothèque orientale de d*Herbelot. Nous lisons à l'article tîn, figuier : a Il en est une espèce mâle qui donne de gros fruits que l'on suspend avec des fils et qu'on attache sur sa femelle. Il en sort des volatiles pareils à des moucheron qui envahissent la femelle, se fixent dans ses fruits et y exercent une influence salutaire, analogue à celle de la fleur mâle du palmier. Ces fruits n'ont pas d'autre emploi que celui dont nous venons de parler.)> Tournefort a parlé de la caprification dans son voyage en Orient : il dit qu'un figuier caprifié donne 180 livres de figues contre 20 que donnent les autres.

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

~ 31 — L'utilité de la caprifloration semblerait assez bien établie par une expérience de plus de vingt siècles : on Ta cependant contestée. Pour notre part, nous la croyons aussi utile» aussi rationnelle et plus nécessaire que celle des palmiers. Nous allons dire pourquoi. Les figuiers[^] comme les palmiers, ont les sexes séparés. Il faut donc que le pollen soit transporté d'un arbre à l'autre ; mais ce transport est beaucoup plus difficile chez les figuiers que chez les palmiers. Les fleurs mâles sont enfermées dans une cavité ; cette cavité est divisée en deux portions d'inégale capacité. En haut, dans le tiers ou le quart supérieur, sont des étamines ; plus bas sont des organes floraux dont les coques, au lieu de graines, portent les insectes dont nous avons parlé. Ces insectes acquièrent leur développement complet à l'époque de la maturité du pollen. Mais ce pollen est enfermé : les vents ne peuvent l'emporter, comme ils le font pour le palmier. Eh bien, ce sont les moucheron qui vont s'en charger, ce n'est qu'en traversant les étamines, ce n'est que tout chargés de pollen qu'ils peuvent s'échapper de la figue mâle, et, une fois sortis, leur instinct les emporte sur les figues femelles où ils déposent la poussière fécondante. Pour féconder les palmiers, on secoue un régime de fleurs mâles sur les femelles ; pour féconder les figuiers, on cueille des fleurs mâles et on les suspend sur les femelles : la présence d'un figuier mâle au milieu de figuiers femelles dispense de la suspension : des dokkars ; la caprifloration se fait toute seule* — Des fruits du caprifigier et de leurs moucheron. — Comment ces derniers se perpétuent. — C'est au mois de mars, alors que les branches sont encore dénuées de feuilles, qu'apparaissent les fruits du dokkar qui doivent servir à la caprifloration. Pendant les mois d'avril et de mai, ils continuent à se développer jusqu'à ce qu'ils atteignent le volume d'une noix ou même un volume supérieur. Si on les ouvre au commencement de cette période,

— 3-2 — en trouve une grande cavité doni ies parois sonl
tapissées de villosités pressées les unes contre les autres et qui ne sont autre
chose que des fleurs à Tétat ru limentaire. Peu à peu cette cavité se rétrécit.
î.es fleurs prennent de Taccroissenient, leurs pédicules s*allongent, et l'on
distingue à leur sommet un globule rempli d*un liquide transparent. Ce
globule tient la place d'un ovaire ou plutôt c'est un ovaire appelé à remplir
d'autres fonctions. Quant aux organes mâles, logés supérieurement, ils sont
encore tellement rudimen* taires que nous ne ferons aciuellement que les
meniionner. Petit à i ciit, le liquide contenu dans les globules s'épaissit et
perd sa transparence. Quelques jours encore et Toi peut y distinguer une
pulpe organisée qui ne larde pas à se présenter sous la forme d'un ver. De
petits points noirs apparaissent de chaque côté de l'ane de ses extrémités,
puis des stries noires et transversales, puis enfin se dessine un moucheron.
Dès lors la cavité de la figue est entièrement remplie. Pédicules et roques
ont grandi et sont pressés les uns contre les autres. En même temps la figue
prend extérieurement une teinte jaunAtre et se ramollit. Elle touche à sa
maturité, mais au lieu de graines, les ovaires enfanteront un cynips. Le fruit
du dokkar est donc en réalité hermaphrodite ; les deux sexes sont
représentés dans sa cavité : supérieurement sont les étamines,
inférieurement les ovaires. Ceux-ci, entourés à leur base de cinq languettes
calicinales, sont surmontés d'un style. Mais le pollen des ('tamincs n'est pas
à leur destination. Un insecte y a déposé son œuf; vin insecte au lieu d'une
graine dot en sortir; Tovaire est devenu matrice. Si l'on ouvre alors une
figue, on voit toutes les coques accuser par leur teinte noirâtre la présence
d'un moucheron prêt à les percer et à s'envoler. Sur l'une des faces une
ouverture se fi'it par laquelle s'engage le cynips pour sortir de

-33 — sa prison^ parcourir la cavité de la figae et s'échapper par son ouverture ombilicale (1). Mais comment, dans quelles conditions, pour quelle desliuaion va-t-il abandonner le dokkar ? Au moment où le cynips atteint les dernières limites de sa vie intrà-utérine et qu'il est prêt à s'échapper, les anthères sont chargées d'une poussière séminale abondante : le pollen est en pleine maturité. En même temps les écailles qui bordent l'ouverture de la figue se sont écartées, un large pertuis s'est fait par où les moucheron peuvent s'échapper. Mais ils ne peuvent le faire qu'en traversant la poussière abondante du pollen, qu'en s'en chargeant le corps et les ailes. C'est, tout chargés de pollen, que l'instinct dirige leur vol vers un autre figuier dont autrement les fruits en seraient privés. Cette entrée n'est pas aussi facile que la sortie, elle se fait cependant et si l'on ouvre alors les figues, on rencontre dans leur intérieur une dizaine de moucheron : quelques-uns se trouvent aussi empêtrés dans les écailles ombilicales qui bordent l'entrée du fruit. A l'heure où le pollen a pénétré dans la figue avec le cynips, elle subit un surcroît de nutrition ; un bourrelet en circonscrit l'ouverture, qui est en quelque sorte le sceau de la caprification. L'influence salubre exercée par le cynips sur la figue comestible, influence qui s'abrite derrière une expérience de vingt siècles, ne saurait s'expliquer que par la présence du pollen dont le cynips est le véhicule. Que devient le dokkar suspendu en chapelets une fois que ses habitants l'ont abandonné ? Il se flétrit, se dessèche et pendant l'hiver, plus tard même, on le rencontre sur les arbres au grand étonnement de qui méconnaît ses fonctions. Mais comment se perpétue d'année en année la race des (1) Nous avons dit ailleurs qu'il y avait deux cynips, un noir et un jaune. Le dernier nous ayant paru complètement étranger à la propagation de l'espèce, nous n'avons pas à nous en occuper ici.

-Simouchérons? Tel est le résultat de nos observations faites pendant l'automne de 1858 en Kabylie. Une fois les dokkars d'été parvenus à maturité, c'est à dire vers le mois de juillet, il en pousse d'autres, non plus au-dessous, mais dans l'aisselle des feuilles. Quand ces nouveaux dokkars, ou dokkars d'automne, ont acquis le volume d'une aveline, on y trouve une cavité dont les parois sont tapissées de fleurs à l'état rudimentaire. A mesure que les fleurs se développent, la cavité se rétrécit d'autant. Alors on rencontre dans cette cavité une demi-douzaine environ de petits vers. Les mouchérons des anciens dokkars ne sont pas tous partis vers les autres figuiers, quelques-uns ont pénétré dans les fruits nouvellement poussés à leur côté et y ont déposé leurs œufs. Peu à peu la nouvelle figue grossit, et au lieu de vers elle contient des mouchérons. Tant que ces mouchérons se rencontrent dans la figue, sa cavité se maintient. Un moment vient où les mouchérons ne se rencontrent plus dans la cavité, mais aux abords du portus ombilical, où bien engagés dans ses écailles, comme s'ils voulaient en sortir. Les mouchérons ont pondu. Les fleurs grandissent et bientôt on rencontre dans leurs ovaires des embryons tout comme au printemps. Ces embryons peuvent quelquefois, si la saison le permet, arriver à l'état de mouchérons susceptibles d'être dégagés de leurs coques et de prendre leur vol. Mais ces cas sont rares: ce sont seulement les fruits hâtifs et favorisés par une heureuse température qui sont témoins de ces évolutions complètes: l'immense majorité reste à l'état d'imprégnation pendant toute la durée de l'hiver. Les évolutions de leurs habitants subissent un temps d'arrêt. Là s'arrêtaient nos observations premières. Nous les avons reprises dès le commencement de cette année et voici ce qu'elles nous ont appris. Avec le mois de mars, la vie se réveille dans les dokkars d'automne que nous avons laissés imprégnés, et l'on peut

dès- lors observer chez leurs embryons les développements ultérieurs que nous avons observés chez les dokkars d'été. Pendant ce mois les dokkars mûrissent, et les larves deviennent mouchérons. Si Ton ouvre une figue, les coques noires et gonflées accusent la présence d'un insecte prêt à rompre son enveloppe. Chose curieuse, le complément de développement de Tinsecte peut se faire alors même que le fruit est enlevé de Tarbre et privé de vie. Des dokkars que nous avons laissés ouverts sur notre table ne donnaient rien dès les premiers jours, puis se couvraient de mouchérons noirs et jaunes, dont la sortie se prolongeait pendant une huitaine de jours. Aux approches d'avril, les mouchérons sont prêts à sortir, les dokkars ayant atteint leur maturité. Cette maturité se trahit encore par la mollesse et une teinte jaune. Comme en été, rombilic s'entr'ouvre pour laisser passer les prisonnicTè, avec cette différence toutefois qu'il n'y a pas de pollen , les anthères restant avortées. A quoi du reste eut servi le pollen ? C'est au commencement d'avril que les mouchérons prennent leur vol. Une fois envolés, le dokkar qui les portait depuis l'automne, réduit à l'état de cité déserte, ne tarde pas à se flétrir et à tomber. Que deviennent les cynips? Cette fois ils ne quittent plus le caprifliguier. De nouveaux dokkars ont poussé vers le commencement du mois de mars. Vers la fin du mois ils ont acquis le volume d'une noix ou plus encore. Si on les ouvre, alors dans leur cavité se voit une demi -douzaine environ de cynips. D'où viennent ces cynips? Assurément des dokkars d'automne. Que font-ils? Ils parcourent les fleurs inrérieures et dans chacun de leurs ovaires déposent un œuf et cet œuf deviendra le cynips agent de la caprification, par le transport du pollen, dans le courant de juin.

— 36 Ajoutons encore un fait curieux. Les nouveaux dokkars, au moment où les anciens se dépeuplent, ont généralement Fombilic en(r*ouvert pour faciliter leur entrée aux volatiles émigrés qui viennent les imprégner. En résumé, le caprifiguier donne deux portées pnr an. L*une commence en marset mûrit en juin, l'autre commence rn automne et mûrit au printemps de Tannée suivante. A chaque époque de maturité correspond une éruption de cynips. De ces deux éruptions Tune sert à la coprificaion et à la propagation de la race, Tauire u*a que le dernier de ces deux rôle«. Volivier est la richesse de la Kabilic. L*olivier se complaît dans les bons terrains, cependant on le voit prospérer sur des pentes maigres, mais bien exposées, et ne dépassant pas une hauteur de sept à huit cents mètres. Ses proportions égalent, sinon en hauteur, du moins en étendue, celles des plus beaux arbres de nos forêts. On est saisi d*admiration quaiid on considère ces troncs énormes couverts de rameaux toujours vigoureux. Il n*esi pas rare de rencontrer des troncs ayant, à fleur de terre, deux o'i trois mètres de diamètre : ainsi au Tléta des Ralen, chez les BouGhaïb, etc., bon nombre de ces arbres doivent exister depuis un millier d'années. L*olivier croît lentement et se conserve indéfiniment. Nous en avons trouvé d'évidés au point qu'un cavalier pouvait passer au travers et qui ne se couronnent pas moins de feuilles et de fruits. Dans nos guerres en Kabilie, quand on était réduit aux voies de destruction, co n'était qu'à la dernière extrémité qu'on s'attaquait aux oliviers : les Habiles ne tardaient guère à se rendre. L'olivier est généralement grefl'é. Il porte alors en Kabilie le nom iïazemmoûr : à l'état sauvage, ou l'appelle zibboûdj. Parfois l'olivier se rencontre en massifs très étendus que l'on peut considérer comme de véritables forêts. La foret des

— 37 — Gucchihoûla mesure plus d'une lieue de long sur une moindre largeur. Les pentes occidentales des Yenni sont ombragées de beaux oliviers très compactes. Si, du Souk elHad des Raten on remontait TO. Aïssi et l'0. Djemâ jusqu'à la hauteur deCberrîta, pendant une marche de quatre heures on trouverait des massifs d'oliviers presque ininterrompus. Les pentes des Raïen qui descendent à TO. Sébaou sont parsemées de beaux oliviers, plus serrés et plus grands autour du Tléla. La fraction des Oumaloun n'est pas moins bien partagée. Dans la partie moyenne de la vallée des Bou-Ghaïb on rencontre d'énormes et nombreux oliviers qui rappellent ceux du Tléta. Les Menguelât en possèdent une belle forêt au-dessus du Djemâa. Si nous franchissons le Jurjura, nous trouverons une égale richesse dans la vallée de TOuedSahel. Sur la rive gauche, en face des Beni-Mansour, s'allonge une forêt de beaux oliviers. Les Our'lîs, les Fenaya, les Himmel, etc., sont à citer entre tous. La cueillette des olives se fait à la fin de l'automne et pendant Thiver, on les entasse dans un enclos en branchage adossé à l'habitation, par masses qui dépassent souvent un mètre cube. Quand viennent les beaux jours du printemps, on les expose au soleil sur un terrain sec pour compléter leur maturation. Les procédés d'expression de l'huile sont variés. Nous commencerons par exposer les plus simples. Chez les pauvres gens, on fait un trou au milieu de l'habitation, le berkd, et la femme presse avec ses pieds comme le font nos vendangeurs. Chez d'autres, on cherche une portion de roche excavée sur laquelle on dépose les olives, puis on y promène une grosse pierre d'une forme plus ou moins ovalaire. Beaucoup d'huile reste encore après ces manipulations grossières. Voici comme on procède à son extraction. Près des fontaines sont creusés des trous d'environ huit

-38-. décimètres de profondeur sur autant de largeur : les parois sont garnies de pierres. On y pratique une rigole qui y conduit l'eau de la fontaine, puis on y jette les marcs. Alors on les agite avec un bâton jusqu'à ce que les noyaux soient complètement dépouillés et que les marcs aient donné toute l'huile, qui, plus ou moins pure, plus ou moins liquide, est recueillie à la main et jetée dans des vases déposés au bord de la fosse. Les dernières portions extraites ne sont guères qu'une écume grossière. Les plus riches ont des pressoirs. L'appareil se compose de deux pièces : outre le pressoir, il y a la meule. Telle est la construction de la meule : Deux fortes poutres profondément et solidement enfoncées en terre en soutiennent une transversale. Dans cette dernière est un trou dans lequel s'engage l'extrémité supérieure d'un arbre vertical auquel est annexée une meule également verticale. Cette meule, de près d'un mètre de hauteur sur une épaisseur de deux à trois décimètres, est fixée à une perche horizontale qui traverse l'arbre vertical et à l'autre extrémité de laquelle on attache un bœuf. Elle tourne sur un massif de maçonnerie légèrement excavé sur lequel on dépose les olives. Une fois broyées, les olives sont soumises au pressoir dont telle est la forme. Deux poutres solides sont également fichées en terre, comme dans l'appareil précédent, mais plus rapprochées. Elles sont reliées par une pièce horizontale en liège, percée d'un écrou dans lequel s'engage l'axe. Une large pièce de bois creusée et armée d'une rigole repose entre les deux poutres verticales ; on y entasse une demi-douzaine de couffins remplis des olives broyées. La tête de la vis ne porte pas immédiatement sur les couffins, mais sur une planche évidée à ses deux extrémités pour l'engager entre les deux poutres verticales. La pressée se fait comme dans nos campagnes pour le raisin.

- 39 ^ sin, au moyen d'une perche que l'on engage dans les trous dont la tête de la vis est percée crucialement. Les olives sont de nouveau soumises à la presse, après avoir été préalablement soumises à la cuisson. Ces pressoirs, assez grossièrement exécutés, le sont néanmoins solidement. Des cercles en fer consolident les pièces qui doivent supporter le plus de fatigue. La grande difficulté est le transport de la meule qui exige le concours d'une foule considérable et s'exécute sur une sorte de traîneau. Ce transport est un événement et une occasion de réjouissances. Une des huiles les plus renommées dans la Kabilie du Jurjura est celle d'Aît-Frah, de la tribu des Raïen. L'année 1857 fut une année d'abondance. L'huile obtenue dans le commencement de 1858 se vendait généralement quinze sous le litre. L'année 1858 dut être beaucoup moins bonne ou plutôt d'une production presque nulle. Parmi les applications de l'huile nous en citerons une, la fabrication du savon, qui se fait particulièrement dans un village des Raten, voisin de Fort Napoléon, Aît-Alclli. Un arbre d'une grande importance en Kabilie est le frêne, aslen. La Kabilie nourrit peu, mais nourrit du bétail, mulets, bœufs, vaches, moulons et chèvres, et le fourrage lui manque ; c'est au frêne à combler cette lacune. Quand la terre est séchée par la chaleur estivale et que les pâtures sont insupportables, on enlève les feuilles du frêne et on les donne au bétail rentré le soir à la maison. Les feuilles du figuier même sont également récoltées pour cet usage. Les frênes sont très abondants et de la plus belle venue ; malheureusement cet émondage les épuise souvent. On ne conserve que certaines branches que l'on étend tous les deux ans, de telle sorte que le frêne dépouillé de ses

- *0feuilles ne présente qu*un tronc divisé en quelques grosses branches, lesquelles se divisent également en quelques rameaux sans ramuscules. Le bois du frêne est aussi exploité pour la fabrication des vases à manger le couscous, et vu les dimensions de cet arbre, on peut exécuter des plats d'une très grande largeur. Les noyers sont abondants en Kabilie et y croissent parfaitement : on sait l'usage que Ton fait de leur écorce comme dentifrice et pour colorer les lèvres en brun. Les noix sont généralement fortes et dures. Le can^oubier est à peu près aussi répandu. Les poiriers, tifrâs, sont assez communs et parfois atteignent de très fortes proportions, mais ce ne sont généralement que des poires d'été, dont les fruits ne peuvent se conserver. Les poiriers sont communs sur la colline d'Habboûda et chez les Irdjen. Les pommes sont d'une qualité très commune, ainsi que les prunes. De tous les arbres fruitiers, le grenadier, taroummanU est le plus répandu et donne de beaux fruits. Dans quelques cantons, on cultive le cognassier, dont nous croyons devoir rapprocher le nom kabille takloûnya, du nom latin q/donia. Quelques pentes bien exposées donnent des pêches et surtout abondamment des abricots. On cultive également les nèfles. Les orangers sont rares ; seulement, il est une tribu privilégiée, les Toudja, qui les cultive avec succès. Dans le reste de la Kabilie^ quelques bonnes expositions permettent leur culture. Nous terminerons par l'Avigne^ que Ton rencontre partout. Il est rare que la vigne soit plantée à la manière européenne : la raideur des pentes et le régime des eaux lui se-, raient funestes. On la plante au pied d'un arbre, chêne,[frêne.

- 41 orme, aulne, micocoulier, cerisier, etc. ; puis unelfois grandie, on dirige son ascension sur son tuteur, qu'elle ne tarde pas à envahir et parer de ses pampres. Généralement les ceps de la grosseur du bras s'élancent d'un plein jet aux premières branches, à une certaine distance du tronc : souvent les ceps sont plus volumineux. À deux kilomètres du Fort-Napoléon se voit une vigne appuyée sur un chêne modeste, qui rachète en largeur les dimensions qu'elle n'a pu prendre en hauteur. Son tronc, aussi volumineux que celui d'un homme, se tord à la surface de la terre pendant une dizaine de mètres, puis décoche en se partageant un rameau gros comme la cuisse et long de trois mètres, d'où s'échappent des branches suspendues au chêne. Les raisins, tizoûrîn, sont de plusieurs espèces. Les meilleurs sont les blancs, à rcilets ambres, et les noirs. Il en est de gros d'une qualité inférieure. Les grappes, surtout de la dernière espèce, atteignent un développement parfois considérable. La vigne, tara, est abondante et produit beaucoup. Une quantité prodigieuse de raisins fut apportée au marché pendant l'automne de 1857. En 1858, plusieurs colons achetèrent assez de raisins pour faire plusieurs hectolitres de bon vin. Quelques tribus sèchent le raisin que Ton mêle au couscous, etc. 4°

VÉGÉTAUX HERBACÉS ALIMENTAIRES. — Le blé, irdilrif n'est cultivé en grand et avec succès que dans les riches vallées du Sebaou moyen et de Borni. L'orge, timzîn, est cultivée partout, mais parfois à la pioche, en raison des difficultés du terrain. Dans le canton de Dellys et dans la vallée du Sebaou, de larges espaces sont consacrés à la culture du sorgho^ bechna. Les fèves, ibiout sont cultivées à peu près partout. On cultive également les pois, djUbdriy et les lentilles, tilentU. Nous ferons observer l'analogie de cette dernière expression kabile avec l'expression latine correspondante.

Le mais et le haricot sont plutôt dans les jardins qu'en, plein champ. C'est aussi dans les jardins que Ton cultive le poivron et la courge, partout où le voisinage des fontaines le comporte. Deux légumes sont particulièrement cultivés en grand au voisinage des villages, et souvent dans des petits coins de bonne terre qui semble rapportée ou produite par les détritiques de toute sorte ; ce sont le navet et Tartichaut sauvage, târ'a dioûts. L'artichaut commun tâfa se cultive aussi, mais pour la côte des feuilles seulement et non pour le fruit. Le sauvage est un scolymus. Parmi les plantes spontanées et alimentaires nous citerons la bourrache, cMkh elbaqoul, et la mauve mejjîr, ainsi que la patience et Toseille, tasemmouml. Au milieu de ces petits jardins on rencontre souvent quelques tiges de coriandre, quasbai\ cl de nigelle, sânôûdj. L'ail, iichirt, et Tognon, azlim^ sont l'objet d'une culture assez étendue. Les champignons sont assez communs, surtout l'agaric comestible, aguersdl. C'est aux autres espèces que m'a paru s'appliquer la dénomination de lor^lar'at. L'asperge, azekkoûnit est commune dans les haies. Parmi les plantes alimentaires exploitées ou négligées par les indigènes, citons encore la roquette, achndf, la raiponce, tamsovkht Cafal (roreille de chèvre), la mâche, ibra-n-tekouh, le cresson, guernounech, le pissenlit, toufmas tamr*art, la dent de vieille, expression conforme à celle des Arabes, dorsal el adjoûz. 5° Plantes INDUSTRIELLES. — Le lin paraît avoir été autrefois l'objet d'une culture assez étendue ; les Raten n'en cultivent plus, que nous sachions. Un certain nombre de tribus cultivent encore aujourd'hui le tabac. On rencontre communément le roseau, (ir'tDiim, qui reçoit de nombreuses applications.

-43 Le palinocr-naïQ^ ouser, et le halfa, dont il se confectionne tant d'objets de sparterie, sont rares sur les versants septentrionaux du Jurjura. Le long des haies croît partout la garance, dont le nom kabyle iaroubiaty rappelle le rubia des Latins : ses propriétés sont connues et appliquées. Dans certaines pièces d'eau croît la massette, tabouâda et berdi, dont les feuilles sont employées à confectionner des coussins pour les jougs de bœufs . 6° Plantes médicinales. — La scille, frâoûn, et Tasphodcle, berouâq, se rencontrent surtout dans les parties basses; la dernière particulièrement. La centaurée, glilou, est commune sur les pentes moyennes. Nous avons essayé d'en populariser l'emploi chez les Kabyles qui en ignoraient les propriétés. Autour des maisons, dans les coins amendés par les immondices, croît le datura siramonium, que d'aucuns m'ont désigné sous le nom de âjehennêma, nom qui est aussi celui du xanthium strumarium. Dans les mêmes conditions poussent de belles tiges de belladone, appelée par les Kabyles bounerdjoûf, par transposition, car les Arabes rappellent bonrendjoûf. A ce propos, nous ferons observer que ces transpositions se remarquent fréquemment de Tarabou au kabyle. Ainsi, merriouïty le marrube, devient mernouïl ; *aousedjy lyciet, aoudjes. La rue, aourmit croît sur les hauteurs qui atteignent un millier de mètres. Il en est de même de Tabsinthe, commune aux environs du col de ChelUita et chez les Bou-Yoïlcef. Les propriétés emménagogues de ces plantes m'ont paru ignorées des indigènes. Le niorelle porte un nom, touch chânin, dérivé de la racine ouchcherij chacal, qui rappelle celui qu'elle porte en arabe, aneb eddîb, raisin de chacal. On lit dans Ebn Beïhar, sous la rubrique adhrîlâl, que cette expression signifie en berbère pied d'oiscaUy et que la

- 44 - planic s'appelle en égyptien pied de corbeau. Nous avons publié l'article d'Ebn Ociihar relatif à cette ombellifère dans le numéro de la Gazette médicale de l'Algérie, année 1862, d'après un beau manuscrit qui la fait croître chez les Ouled-Abd el-Kader à Bou-Chaïb, comme a lu M. Dietz (Anale cta medica, 28) . Une autre ombellifère, voisine de la précédente, porte encore un nom que l'on trouve dans les écrivains arabes, celui de meur r'ennis. Le thapsiagarganica, adhibt drijâs des Arabes, est connu aussi sous le même nom chez les Kubiles et jouit de la même réputation. La mélisse porte un nom qui n'est autre que celui de Tabeille, tizizouïl. Le calamen fleurit tout le long des haies et dans les lieux humides. Le pouliot porte un nom qui rappelle le latin pulegium, à savoir fligou. Citons encore dans cette catégorie le chiendent, affer^ la chicorée tmerzoûga [l'a mère), dénomination que nous avons entendue à Tector à Turospermum, Tarisioloche, faquoûs bou rHoûlj le concombre d'âne. 7° Autres végétaux. — Le long des haies.

— 45 — sent employées en infusion théiformer notamment chez les Mehdalla. Sur les coteaux moins arides, pousse la fougère, tifikouât; expression que nous rapprocherons du latin filix ; le dys ; la violette ; la liuaire, boû tinzêr ; expression analogue à celle d'anlirrhinée ; des silènes, tarHr'achtj là lunctiêro, lifelleft; le souci, touzla gu izgaren ; le coquelicot; le mcliot et la coronillo, aydlh ; quelques trèfles, tikfist; le lupin, très abondant aux environs du Fort-Napoléon et qui porte le nom iïibiou gu îlef, ou fève de c3:hon; Tinula, magrâmdnj afedjddd, qui jaunit tous les coteaux en automne ; Tavoine sauvage, azekkonn; des daujus ; des chardons, asndn bon r'ioûl, ou chardon d'âne ; des vipérines, ilesfoûnes, ou langue de bœuf; des andryala» iadoûin tikhsi, laine de brebis; des livèches, trsès; des héliotropes ; dos thiaspi ; des an:)gallis ; des orobanches; du mille pertuis ; de l'aigremoine ; des lotus ; du bouillon blanc ; des scabieuscs, du platitain, agoucim boufionl^ (cure-dent d'âne). La plupart des coteaux pierreux sont couverts de stœchas, amczzir. Le long des petits cours d'eau ou dans les endroits frais fleurit le calilia, tibioiit ; la scrophulaire, lelychnis nocturne, des renoncules, tamejjtrtn taniguergourt, mauve des grenouilles, etc. vil. — AM.MAUX. Animaux domestiques. — Le cheval est très rare en Kabilic. Le tableau suivant donnera une idée exacte de la fréquence des autres animaux domestiques. Sur une population de IG.OOO âmes, la tribu des Raten compte : mulets 258, — ânes Gi2, — bœufs 1^356, — moulons G66, — chèvres 972. — Dans la circonscription de Fort

— 46 — Napoléon qui comprend outre les Raten , les Menguelât les Yahya, les Bou-Youcef, les Itourar elles Ilillcn, tels sont* pour une population de 38,000 âmes les chiffres des animaux domestiques : Mulets 598, — ânes i,334, — bœufs i,656, — moutons 1,915, — chèvres 2,326. Leclieval se dit en Kabilie aoûdiou. Ce mot dérive de l'arabe, la rareté du cheval ayant fait tomber en désuétude l'expression berbère iyès, que Ton retrouve dans le sud. — Le mulet se dit accerdoûn, Tâne afioûl, le bœuf se dit azgar^^ti la vache, tafoûnest; le mouton ikerri et la brebis tikhsi ; le bouc akilouâck et la chèvre, tâfat. Les chiens, akjoun^ aidi, sont moins nombreux que chez les Arabes, les chats, amchich, plus fréquents. Animaux SAUVAGES. Ce n'est point ici une énumération complète de la faune locale, mais une indication des espèces les plus saillantes, à notre connaissance du moins. Le singe, ibki, est très commun dans la haute Kabilie, Dans l'année 1858 les Kabiles en apportèrent environ une cinquantaine au Fort. Le lion paraît avoir existé jadis. Un village des Raten porte le nom d'Aguemmoûn gu izemy la colline du lion. Il existe encore, dit-on, de la panthère. Le chacal, onckchenj est moins répandu qu'au voisinage des pays à tentes. Il en est de même de l'hyène, ifis. On rencontre aussi un petit renard. Le sanglier, ilefy habite les coteaux inférieurs et les parties fourrées de la plaine. Il est moins commun au nord du Jurjura que dans la vallée de 10. Sahei, Comme les autres animaux traqués par l'homme, le lièvre oûtsoulj est moins commun en Kabilie que dans les plaines. On rencontre assez fréquemment des hérissons et des porc-épics (aroui-inissi). Parmi les oiseaux, plusieurs grands rapaces sont représentés en Kabilie. Ainsi l'aigle, ichcher^ le vautour, le gypaète, le chat-huant, la chouette.

— 47 Il y a des corbcaas, aguerfiou, des guêpiers, des geais, des merles, des grives, amergouj des moine aux, des chardonnerets, etc. L'alouette, la caille, la perdrix sont moins communs que chez les Arabes. La cigogne est rare au nord du Djurjura, n^{us} l'avons rencontrée en d'autre points de la Kabilie. L'hirondelle s'y familiarise avec l'homme comme partout. La poule, àïdzîd, est commune; on élève aussi l'oie. Quelques chasseurs apprivoisent la perdrix tasekkourt; nous en avons vues qui paissaient en liberté, comme des poules, sous la surveillance de leurs gardiens. On les expose dans une cage où par leurs cris elles appellent les perdrix libres. Les rivières de Kabilie ne peuvent être poissonneuses. Gâ et là dans les fonds, on pêche le barbeau. Quelques cours d'eau renferment des anguilles, et les petits, des crabes. Les tortues terrestres et aquatiques ne sont pas communes en Kabilie. Nous n'avons pas appris qu'il existât des vipères. Les couleuvres azrem ne sont pas rares. Les papillons ne nous ont pas paru bien fréquents. Les abeilles sont élevées dans un grand nombre de localités et le liège est employé à la confection des ruches. Les cantharides ne sont pas aussi communes que semblerait le comporter l'immense quantité de frênes. Nous nous rappelons avoir observé des accidents chez des soldats qui avaient puisé à des sources ombragées par des frênes, chez les Merraî, en 1850. Le scorpion, assez commun dans la grande Kabilie en général, surtout sur les hauteurs moyennes et bien exposées, ne l'est pas dans la Kabilie du Jurjura, Dans quelques petits marais des environs d'Asikh ou Meddour, on a trouvé des sangsues.

-48 VIII. — RACB HUMAINS. La Kabilie du Jurjura est à peu près exactement représentée par l'ensemble des quatre cercles de Dellys, Tizi-Ouzou, Drâ-el-Mizan et Fort-Napoléon. La population se décompose ainsi : Dellys • 69.064 habitants. Tizi-Ouzou 88.840 — Drâ-el-Mizân 33.799 — Fort-Napoléon 37 .867 — Total.... 229.570 habitants. La carte de la grande Kabilie de 1855, du dépôt de la guerre, la seule carte d'ensemble que nous ayons à notre disposition, ne comporte pas un toisé complètement exact de la surface terrestre occupée par ces quatre cercles. Nous croyons toutefois nous écarter fort peu de la vérité en donnant à ce grand quadrilatère les dimensions moyennes de 86 kilomètres du Test à Fouest et de 44 du nord au sud; d'où résulte une contenance de 3,784 kilomètres carrés. Le chiffre de la population étant de 229.570 habitants, nous arrivons à 60 habitants par kilomètre carré. La grande Kabilie, cette fois restreinte aux deux bassins de l'oued et du Sébaou, malgré l'aridité du sol, serait donc à peu près aussi peuplée que la France, pour laquelle nous trouvons le chiffre de 67 habitants par kilomètre carré, dans les dernières statistiques officielles. Le chiffre de 60 habitants par kilomètre carré prend plus d'importance encore si nous nous plaçons sur le terrain de l'Algérie. En donnant au Tell une population d'un peu plus de 2. 000.000 d'habitants et une superficie d'environ 150. 000 kilomètres, nous arrivons à 15 habitants seulement par kilomètre carré. Nous trouvons un chiffre beaucoup plus faible encore, celui de 5 habitants, si nous cherchons le rapport de la superficie totale de l'Algérie (le Sahara compris) à sa population.

— 49 — Nous avons dit que le toisé de la superficie occupée par les cercles de Dellys, Tizi-Ouzzou, Drâ-el-Mizân et Fort-Napoléon ne pouvait être rigoureusement exact : nous en avons probablement surfait le contenu. Maintenant nous allons, dans un cercle restreint, opérer sur des bases positives, et nous verrons une densité plus considérable de la population, là précisément où le sol est le plus ingrat, là où la population berbère est la plus pure de tout mélange. Un officier compétent nous a fait le toisé de la superficie comprise entre le Sél>aou moyen, TO. el Kossob, l'O. Boubébir et le Jurjura : il Ta trouvé de 1,020 kilomètres carrés. Nous avons nous-même fait ce calcul, en laissant de côté les Âmrouras, qui débordent quelque peu la rive droite du Sébaou, nous sommes arrivés au chiffre de 998 kilomètres, qui concorde sensiblement avec le chiffre précédent, réserve faite des éliminations. Telle est la population de l'espace dont nous avons posé les limites. Matka 6.719 Khelifa 2.165 Belrounâ 1.910 Zmenzâr 5.488 Aïssi 14.465 Fraoucen 4.938 Kbelili 2.827 Bou Cliârb 2.900 ' Drî\ el Mizân 27.185 (moins quelques tribus.) Fort-Napoléon 37.837 Total 106.444 Ici, au lieu de 60 habitants, nous en trouvons 106 par kilomètre carré. C'est à peu près le chiffre de la population spécifique de

— 50 Tun des départements les plus peuplés de la France, celui du Pas-de-Calais, où il aticincl 104 habitants. Nous trouverons un chiffre plus élevé encore en nous restreignant à la grande tribu des Ralen. Son territoire peut être évalué en chiffre rond à 120 kilomètres carrés. Avec une population de 10,801 habitants, nous arrivons à UO habitants par kilomètre carré. Si dense que soit cette population, nous croyons qu'elle l'a été plus encore à des époques très rapprochées de l'époque actuelle. Les guerres avec la France ont dû nécessairement apporter un obstacle à la multiplication de Tespèce humaine, par , les vides qu'elles ont faits, par ia destruction des ressources locales, par les entraves qu'elles ont apportées au commerce extérieur, etc. Il y a plus. Nous avons observé chez les Raton, les ruines de quelques bourgades. Ainsi, cntie Taguemmont gu Adefel et Tir'ilt-el-hadj Ali, ainsi entre Aboudid et Aguemmoûn fzem, ainsi le vieux Misser cl Igoufâf. Ces désertions ont été diversement motivées. Pour Misser, ce fut une question de sécurité. Pour Igoufât' on dû céder aux intempéries atmos{>hériques. Pour les deux autres bourgades nous manquons de renseignements. Sans doute les populations se sont portées autre pari : mais il n'en est pas moins vrai que ces désertions, ainsi que nous nous en sommes assurés, ont entratué dans le soi une moins value qui a dû se traduire par une diminution dans les ressources alimentaires et partant un obstacle à la multiplication de respce. Il en fut ainsi dans la Kabilie comme sur les aulres points d'i nos possessions africaines. Le fanatisme a déterminé quehiues émigrations dans le Levant. La population de la tribu des Yenni paraît avoir baissé depuis les derniers événements. Njus sommes étonné de ne la voir figurer dans la statistique onicielle que pour le chiffre de 2,378 habitants, et le plus considérable de ses centres de population. Ait Lahsen, pour G89 seulement. Nous avons vi

— 51 site ÂîLahsen, et en comparant son étendue et sa compacité avec quelques villages tels qu'Ait Frali, Taourirt des Menguellât, qui comptent un millier d'habitants, nous lui en aurions donné environ 3,000. En somme, la population de la grande Kabilie a décidément depuis quelques temps une baisse appréciable. Nous avons oublié de prendre aux mêmes sources le chiffre de la population pour le reste de la Kabilie, qui se résume à peu près dans le bassin de l'0. Sahel. Dans ses recherches sur les migrations des tribus, M.Gareiee évalue cette population, sous le titre de Kabilie orientale, à 130,900habitants. Ce chiffre, ajouté à celui de la Kabilie occidentale, ou du Jurjura, nous donne un total de 360,000 habitants de race berbère. C'est le groupe le plus considérable, attendu que TAurès n'a qu'environ 200,000 habitants. Pour le cercle de Fort-Napoléon, nous avons pris les chiffres de répartition par âges et par sexes. La population s'élève à peu de chose près à 38,000 habitants, qui se décomposent, en nombre ronds, en 10,000 hommes, 12,000 femmes et 16,000 enfants. Nous manquons de documents pour établir positivement la fécondité des mariages; mais de tout ce que nous avons vu nous sommes autorisé à conclure que la fabrication de l'espèce humaine est active en Kabilie. Comme en tous pays musulmans, le célibat n'est pas plus compris que pratiqué. Quand on entre dans un village kabile, on est frappé de la grande quantité d'enfants qui se présente partout. Les décès en bas-âge sont nécessairement fréquents dans im pays où sévit la variole, vainement combattue par l'inoculation, où règne la fièvre, où la syphilis étend partout ses ravages et les transmet de génération en génération, où le climat a parfois de brusques alternatives, où la charité publique n'est pas constituée, où le divorce vient souvent rompre la famille, où les' discordes civiles déplacent et compromelioui les fortunes, où les ressources alimentaires sont in

— 52 — suffisantes, où l'émigration est une nécessité, où les lois de Thugydée sont en général méconnues. L'alimentation du pauvre est insuffisante et grossière ; les glands et les liges y entrent au moins pour la moitié. L'abus des fruits en automne entraîne un affaiblissement des facultés digestives. Les Kabyles sont assez mal vêtus. Le vêtement du pauvre se borne à une mauvaise gandoura, descendant jusqu'aux genoux, et surmontée d'un burnous indéliniment porté, dans lequel plusieurs couches de lambeaux recousus les uns sur les autres ne laissent plus apercevoir rien d'officiel primitif. Les habitations ne sont bien installées que pour protéger contre le froid : la lumière n'y pénètre pas assez, l'air n'y est pas renouvelé, les déjections animales et la fumée les infestent. Dès sa jeunesse, le Kabyle garde les troupeaux, exposé à toutes les intempéries. Une fois adulte, il passe quelques années à Tétranger, et pour réaliser quelques économies, il doit mener une vie de dénuement. En somme, la vie est rude en Kabylie, et si l'on voit de robustes vieillards, c'est que leur tempérament fortement trempé leur a permis de résister aux influences qui en ont enlevé tant d'autres. Nous dirons plus loin le nombre des victimes de la fièvre, de la syphilis, des ophthalmies, des accidents traumatiques. Malgré toutes ces conditions fâcheuses, nous voyons la population presque aussi dense en Kabylie qu'en France. Nous pouvons donc admettre avec Malthus, que les causes d'accroissement de la population sont en opposition constante avec les causes de destruction. Les causes d'accroissement nous les avons déjà signalées, ce sont l'absence du célibat et la fécondité des mariages. Ce n'est pas à des Musulmans qu'il faudrait prêcher la continence morale. Malthus établit aussi comme une loi suprême qui régit les populations, que les subsistances en sont le régulateur, et qu'un pays est peuplé en raison des subsistances qu'il peut

- 53 — produire. Cette loi nous parait démentie par les faits, et ne pouvoir être admise absolument que dans l'antagonisme et l'isolement perpétuel des nations. Certes, la Kabylie ne saurait produire une somme de subsistances suffisantes pour nourrir sa population, mais l'appoint est fourni par la voie de l'industrie, du commerce et de l'émigration. Dans ses remarquables études sur la Kabylie, M. Carotte a démontré que les tribus fixées sur les cantons les plus ingrats étaient celles précisément qui étaient les plus riches ; l'observation directe nous a prouvé que ces renseignements étaient exacts, et ses conclusions légitimes. Autant les villages kabyles des confins sont misérables, autant ceux de la haute Kabylie sont Confortables. Dans ce massif de la grande Kabylie, nous voyons la richesse s'accroître de la circonférence au centre, nonobstant l'aridité croissante du sol. Malgré sa turbulence, malgré ses dissensions, la démocratie Kabyle avait bien ses avantages. Elle offrait du moins à l'épargne, à l'accumulation des produits du travail, une garantie que n'eurent jamais les populations plus ou moins soumises au gouvernement turc. L'indépendance ne servait donc pas moins les intérêts matériels des Kabyles, que leurs intérêts moraux. La colonisation, comme occupation et exploitation directe du sol, n'aura que peu de chose à faire en Kabylie : tout au plus pourra-t-elle s'établir dans la plaine de Drâ el Mizân et dans la vallée du moyen Scbâou. La propriété est ici, non pas comme en pays arabe, collective, mais privée ; la population est très compacte, et un tel sol ne saurait être exploité que par les rudes habitants qui l'occupent depuis des siècles . Nous interviendrons en Kabylie soit par l'établissement d'usines qui travaillent les matières premières fournies par le sol et surtout les huiles ; soit en amenant les Kabyles à perfectionner leurs procédés et leurs instruments grossiers, ce qui sera pour eux une cause de plus-value, comme qualité et comme quantité.

- 54 Avec la paix et la sécurité, la population de la Kabylie de* viendra plus dense encore qu'elle ne Test actuellement. Ici médecine et Hygiène y aideront aussi, en amoindrissant les causes de destruction. Nous avons maintenant à exposer les traits physiques et moraux des populations kabyles. Quant à leur origine, ces populations appartiennent à deux races : la race arabe et la race berbère. La race arabe est à peu près exclusivement représentée par les marabouts qui passent pour s'être introduits dans le pays, à la suite de l'invasion, comme agents de propagande religieuse. Les marabouts ne présentent qu'une fraction minime de la population. Ils composent à peu près exclusivement certaines petites tribus. Il nous a semblé que les marabouts étaient plus nombreux dans la Kabylie du Jurjura que dans le bassin de TO. Sahel. La tribu des Ratén, en particulier, compte un certain nombre de bourgades à peu près exclusivement habitées par des marabouts. Ainsi Mesiiga, chez les Irdjen ; Agouni Atiq, Ir'zer n Zouït, Achlou chez les Akerma, Si-Kiaouï, Arousl, chez les Oumalou : lahlein, AU Meraou chez les Aguacha. D'autres villages, tels qu'Aguemmoûn, sont habités concurremment par des marabouts et par des Kabyles. Si l'on s'enquiert auprès des indigènes de la population de ces villages mixtes, ils font la distinction des deux races, et répondent qu'il y a tant de Kabyles et tant de marabouts. Les caractères de la race sont à peu près effacés chez les marabouts, qui ne se distinguent plus guère des Kabilci^ que par leur caractère religieux et par leur instruction. Nous aurons à reparler d'eux sous ce double rapport. Quant aux Kabyles, on sait parfaitement aujourd'hui ce qu'ils sont et d'où ils viennent. De grands travaux historiques, au premier rang desquels se placent ceux de M. de Slane, ont jeté un jour tout nouveau sur la race berbère. On n'en est plus aujourd'hui à

- 55 — considérer les Kabiles et les Ghàouia comme des reliquats des invasions, et particulièrement de l'invasion Vandale. Il serait hors de propos d'enlamer ici une dissertation historique ; nous mentionnerons seulement une tradition que nous avons recueillie sur les lieux, nous restreignant à notre rôle d'observateur. Sur de vaines analogies de consonnance on a voulu rapprocher le nom de Frâoucen de celui de Français, ou plutôt de Francs. On sait qu'au troisième siècle une bande de Francs traversa les Gaules et l'Espagne et débarqua sur les côtes de la Mauritanie, sans que nous sachions ce qu'ils sont devenus depuis. Toutefois, il serait difficile de croire que ces Francs ont pu, de la Tingitane, se rendre aux pieds du Jurjura. Il eut été plus rationnel de rapprocher le nom de Frâoucen de quelques noms de chefs indigènes qui apparaissent dans la lutte des Quinquégentiens contre les Romains. Quoi qu'il en soit, les traditions locales, et nous les avons recueillies sur place, admettent un mélange de sang berbère avec le sang romain : ces traditions port

— 56 Les invasions durent aussi occasionner des refoulements et un mélange de la race latine avec la race berbère. A l'appui de traditions, nous allons produire un nouvel argument, la confrontation de quelques expressions kabiles qui rappellent les expressions latines correspondantes. Par la nature des idées qu'elles expriment généralement, ces expressions peuvent être considérées comme des mots d'emprunt. LATIN. RÂBIL. FRANÇAIS. Ager Iguer Champ Horius Ouorli Jardin Ulmus Oulmo Orme Rubia Taroubiat Garance Cydonia Tactounia Coing Pulegium Flîgou Pouliot Lens, lentis Tilenlit Lentille Filix Ifilcou Fougère Mergus Amergo Grive Porta Tabourt Porte Saccus Asakkou Sac. (On pourrait invoquer aussi les noms des mois vulgairement employés par les Kabiles, en dehors des choses de lois et de religion. Ainsi : Icnair, Fibrair, Mars, Mayou, etc. Il est vrai que ces noms se trouvent aussi dans les livres, particulièrement quand il s'agit d'astronomie et d'agriculture.) En retranchant pour certains noms les deux / berbères, initial et final, on arrive encore pour ces noms à une ressemblance plus frappante. Il y a sans doute autre chose qu'un emprunt, c'est à-dire une onomatopée dans la ressemblance entre tuss. Uj toux, et le berbère toussout. Il y a des idées et des instincts communs à tous les peuples. C'est ainsi que les noms composés de certaines plantes en kabile, sont identiquement la reproduction de leurs noms arabes. Le pissenlit se dit en kabile loufmas iammir Uj dent

- 57 de vieille, ce qui esl [la traduction du dhorsat cl adjouz des Arabes. Il en est de môme d*azlim hou ouchchen, oignon de chacal, i^orchis cl bsol eddib de tibouchint tamchichty tétons de chatte j les petits sedum et absâz qvotta. La racekabiie présente un ensemble de caractères qui la difTércncieni de la race arabe. Les Kab'les sont généralement de taille moyenne. Il n'est pas rare cependant d'en rencontrer d'une taille élevée, et cela surtout chez les individus à l'aise. Tels nous avons vus plusieurs amins, certains négociants du haut Jurjura, plusieurs mkazci du bureau de FortNapoléon, plusieurs de nos clients. Leur tête est plus massive et moins sèche que celle des Arabes : leurs traits sont moins fins. Une vie laborieuse les endurecit à la fatigue et imprime à leur physionomie un cachet particulier. On rencontre quelques beaux types, annonçant moins rinelligence cultivée que la franchise et Téncrgie. Dans nos promenades sur les marchés, nous étions frappé de la dureté de ces traits, accusant une population attachée à un sol ingrat, toujours préoccupée de ses moyens de subsistance, étrangère aux loisirs qu'une vie plus facile permet aux Arabes, aussi bien qu'aux horizons que la vie nomade ouvre à leur imaginaiiou. Un Kabilc se distingue aussi facilement d'un Arabe, que parmi les antiques une tête grecque d'une tcte romaine. Beaucoup de Kabiles ont les cheveux rouges. Un plus grand nombre ont les yeux blous. Parmi nos c'ients, nous avons observé quelques jeunes filles aux yeux bleus, aux cheveux blonds, d'une beauté vraiment remarquable. C'est à K.rt, suivant nous, que l'on a voulu voir, depuis Bruce, dans ces deux faits, un indice d'un mélange de sang germanique. Ces attributs nous paraissent tenir au sol et au climat : ils sont plus rares chez les Berbères de l'Aurès : on ne les retrouve plus chez les Touaregs. Chez l'un et l'autre sexe, les enfants sont généralement

— 58 beaux. Les gsrçons, en raison de leur genre de vie, ne lardent pas à prendre le cachet de diiretc que l'on rencontre chez les adultes. Les femmes n'ont pas ce cachet. Outre qu'elles ont toujours quelque chose de la coquetterie et du riant de leur sexe, leurs occupations sont moins pénibles, elles sont plus propres et mieux tenues^ l'ctal sédentaire et la coutume leur assigne dans la société knhile un rang plus élevé que celui que les femmes occupent parmi les Arabes. Leur physionomie plus calme et plus di^ne leflèle cet ensemble de coiuliiions plus avaniagcusc. Comme preuve de la position des femmes kahiles, nous citerons un couplet guerrier que nous a conservé M. Hanoleau : :U. Qu'il se conduise bravement quand le plomb sifflera, il pourra choisir alors parmi les jeunes filles. >» La femme arabe n'a pas droit à de tels chants. Les traits actuels des Kabilesne sont ccriainement pas les traits originaux de la race. I^n quittant ses plaines et sa vie nomade pour faire place à l'invasion arabe, la race berbère a dû subir avec le temps rinflucnc d'une nature sauvage et d'une vie de labeur. Les vrais reprosenlans de ces anciens Numides, que l'on nous dit passer une partie de leur existence à cheval, ce sont les Touaregs qui, par leurs traits allongés et leur haute taille, diliièrent essentiellement de leurs frères de la montagne. Le Kabile a tellement dégénéré qu'il connaît à peine le cheval^ et (ju'oubliant le nom qu'il porte dans son langage, il en a emprunté un à la langue arabe. Il est un tronçon de la race berl ère qui nous fournit encore une preuve de l'influence séculaire du climat et de l'isolement, ce sont les Mozabites. Tout entiers au commerce, Is passent une partie de leur existence dans les villes de TAlgérie ; mais schismatiques, ils sont tenus à l'écart et presque méprisés à Tégale des juifs et ne s'allient qu'entre eux. Par la coloration de leur peau et l'ensemble de leurs

— 59 traits, ils ne diffèrent pas moins des autres Berbères que des Arabes. Des altérations analogues s'observent aussi dans le Touâi. Nous avons parlé des Grecs et des Romains à propos de la physionomie des Kabyles : cette comparaison pourrait s'établir également au point de vue moral. Aux Arabes on pourrait attribuer les vers du poète : Orabunt melius causas cœli que mcatus . Dcscribent radio et surgentia sidéra dicent. Quant aux Kabiles, ce n'étaient pas les peuples, mais la nature qu'ils avaient à dompter. Deux grandes préoccupations les absorbent: sauvegarder leur indépendance et s'assurer des moyens de subsistance. Autant l'Arabe a l'imagination prompte, autant le Kabile a les instincts positifs, conséquences forcées de conditions d'existence diiïérentes. Déjà M. Carcile a signalé cette différence qui se traduit jusque dans les dénominations topographiques. Chez les Arabes elles représentent une image; chez les Kabiles, elles expriment, simplement un fait. Tandis que TAraïie appellera telle montagne la Montagne au Bec d'Aigle, Djebel Nîfennser, le Kabile dira : la Monlaglic du Ciiène, Aguemmoûn ou Querroûch. Les instincts de la race ne furent pas cependant toujours aussi terre-à- terre, alors que de larges horizons étaient ouverts à son activité, et les annales des Berbères eurent souvent de l'éclat, même en dehors de leurs efforts pour conserver leur indépendance. Sans remonter jusqu'aux Numides, nous rappellerons que les montagnards de la Kabylie résistèrent constamment au\ Romains, qui ne purent jamais les soumettre complètement; que de leurs montagnes mêmes sortit cette puissante famille de Nubel, qui faillit enlever l'Afrique aux maîtres du monde. L'époque la plus brillante pour la race berbère fut celle où elle entra en possession de ses destinées. La domination des

- 60- "émirs arabes n'avait été qu'une exploitation : celle des princes berbères eut un caractère tout différent. Presque toutes leurs dynasties ont un caractère de grandeur et comptent des hommes éminents. On ne trouverait guère dans l'Europe du moyen âge de grandes figures comme celle de Youcef ben Taclifin et Abdelmoûmen. Les sciences, les lettres et les arts furent encouragés et fleurirent dans le Magreb central. Les Zyanides à Tlemcen et les Hammadites à Bougie en furent constamment les protecteurs. Il en fut de même des Hafsites à Tunis. Bougie fut au treizième siècle un grand centre d'études où vinrent séjourner ou même se fixer des savants de tous les pays de l'Orient et de l'Occident, et particulièrement de l'Espagne. Nous devons à M. Cherbonneau de curieux détails sur cette époque intéressante de l'histoire du Magreb central. Ils sont tirés de l'ouvrage d'un Kabile, originaire des R'oubri, tribu de la rive droite du haut Sebaou, sous le titre de Biographie des savants de Bougie. Quelques-uns de ces personnages, aussi bien que Robrini, étaient originaires des montagnes du Jurjura. Nous en trouvons un des Dellys, un des Itourar*, un des Aïssi, un des Raïen. Ce dernier, Âtiet Allah ben el Mansour el Iraleni, ayant appris qu'un thaleb avait un livre intéressant, le lui emprunta et l'apprit par cœur en une seule nuit. Parmi une trentaine de noms, il en est un tiers appartenant à des médecins. L'un d'eux était assez éminent pour être appelé, par le sultan, l'Avicenne de son siècle. Ajoutons que cette époque était aussi celle du médecin Tifâchi, originaire de la ville de Tifâch, dont les œuvres nous sont parvenues. Malheureusement l'état du sol et les morcellements que ses grands reliefs imposent fatalement aux populations ne permirent jamais aux Berbères de constituer définitivement une nationalité puissante et compacte. Il était dans les destinées du Magreb d'être à perpétuité la proie des dévotions ou des invasions.

- 6i Les tribus cantonnées dans le massif du Jurjura subirent les destinées de la race. Un jour il semble qu'elles vont se grouper. A l'époque des Harberousses, nous voyons apparaître dans la grande Kabilie un petit état connu dans l'histoire sous le nom de royaume de Koukou. Mais cet état ne fait que paraître : son souvenir a disparu dans les populations et il n'en reste plus que deux canons et une inscription à demi fruste que nous sommes parvenu à peu-près à déchiffrer. L'invasion seule, l'agression venue du dehors pouvait réunir les Kabiles en un faisceau : rendus à eux-mêmes la discorde les divisait, et les liens de confédération se brisaient ; car ils étaient aussi jaloux de leur indépendance au dedans qu'au dehors. Chaque tribu, chaque village, se maintenait toujours à l'état de défensive sur une colline rocheuse. L'autorité chez les Kabiles, fut toujours locale et élective. Rarement le mandai se prolongeait au-delà d'une année soit qu'il durait moins. Vamin n'était que l'instrument de la coutume et de la Djemâ. Le danger commun seul lui donnait quelque initiative et quelque puissance. Par intervalles, des personnalités éminentes se trouvaient investies d'une autorité qui s'éteignait avec elles. Les Kabiles ne reconnaissaient d'autre loi que la coutume. Parfois écrite, cette coutume se bornait à un petit nombre de dispositions pénales. L'assemblée interprétait, mais il n'existait aucune force constituée chargée de son application. Le Kabile en appelait à son fusil et se faisait justice lui-même. Parfois cependant, mais rarement, la peine du talion n'était pas exercée et se rachetait par le prix du sang. Bien souvent les querelles privées devenaient générales et la guerre s'allumait acharnée de tribu à tribu, de village à village. Ainsi que nous l'avons exposé^ les villages kabiles sont déjà bien défendus par leur position. Cette position cependant pouvait n'être pas suffisante pour garantir contre les surprises de l'ennemi. D'ailleurs les replis du terrain pou

- 62

vaient receler des agresseurs : les travaux des champs pouvaient être inquiets aussi; bien] que la prise d'eau journalière par les femmes. Tous les mouvements de terrain qui avoisinaient un village étaient couronnés par un poste, connu sous le nom de tar'orfaï où l'on moulait constamment la garde aux moments des hostilités. Des postes protégeaient également les fontaines et les pentes cultivées ou complantées. Ainsi la R'orfa de Sidi Ameur était construite sur un chaînon dépendant des Alelli, entre ce village et celui d'Azzoûza, villages en guerre l'un contre l'autre. Sur les pentes opposées qui descendent d'Azzoûzn, est la petite bourgade d'Agouni ou Atiq, habitée par quelques familles de marabouts qui vinrent peut-être s'installer sur ce petit ressaut de terrain pour tenter un rapprochement entre les deux villages ennemis. Dans ces hostilités intestines, les marabouts restaient toujours neutres. Ils n'intervenaient que pour prêcher la paix, qu'ils n'obtenaient pas toujours, malgré l'autorité que leur donnait leur double caractère d'hommes instruits et d'hommes religieux. Disons toutefois que cette autorité n'est pas aussi puissante qu'on pourrait le croire. Les Kabiles sont musulmans, il est vrai mais avant tout ils ont les instincts belliqueux, ils aiment à respirer la fumée de la poudre. Les marabouts n'en brûlent pas et la considération qu'on a pour eux en est amoindrie. Pour écarter ou atténuer les désastres qu'entraînaient ces hostilités incessantes il y avait quelque chose de plus puissant que la voix des marabouts, c'est Vanaya, que les Kabiles peuvent revendiquer en propre, car on ne l'a rencontrée que chez eux. Qu'un Kabile donnât à quelqu'un l'anaya, c'est-à-dire qu'il le couvrit de sa protection, qu'il lui en donnât pour gage un objet quelconque, un chapelet, un halon, voire même un animal, devant ce gage de protection les rancunes se taisaient et la personne du protégé devenait sacrée pour ses ennemis.

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

— 63 — mis. La violation de l'anaya équivalait à une déclaration de guerre. Nous nous sommes fait raconter sur place un fait de ce genre qui perpétuera dans l'avenir la mémoire de cette institution, car il valut un surnom à un village de la tribu des Menguelût, Taourirt 'n'iaïdit, dont le nom signifie Taourirt à la chienne. Voici à quelle occasion : Un Kabyle du village voisin d'Elqorn, qui avait des ennemis, s'en vint un jour demander l'hospitalité de la nuit à un de ses amis de Taourirt, le Menguelût. L'ami était absent, mais l'étranger, par mesure de sûreté n'en accepta pas moins des femmes l'hospitalité. Le lendemain, ne croyant pas pouvoir s'en retourner en plein jour, il demanda un gage d'anaya. La chienne d'ici la maison, bien connue dans le voisinage, lui fut donnée pour l'accompagner à ce titre. Nonobstant l'anaya, ses ennemis l'assassinerent et le mirent à mort. La chienne s'en revint à la maison tachée de sang. On soupçonna le meurtre; on se mit sur la route qu'avait dû suivre le malheureux hôte de la veille et on découvrit un cadavre. La guerre était officiellement ouverte entre les deux villages; ce quelle dura de temps où il n'a pu nous le dire, mais seulement qu'elle fut longue et acharnée. Chacun des deux tenait à faire sa part à son adversaire autant de pertes qu'il en avait faites lui-même. On ne s'arrêta qu'après que les deux villages eurent perdu soixante-cinq victimes. Depuis lors Taourirt des Menguelût prit le nom de Taourirt 'n'iaïdit, c'est-à-dire de Taourirt à la chienne. L'islamisme est la religion des Kabyles : mais en matière religieuse les Beibèrs ont apporté le mauvais esprit d'indépendance qu'en maître polémique. On sait que les hérésies qui déchirèrent la Numidie au quatrième siècle de notre ère se compliquèrent fortement de questions de nationalité. Il en fut de même au moyen-âge. De nos jours encore une grande fraction de la race berbère, les Mozabites, se trouve

- 64 — eo dehors de Forthodoiie. Dans la Régence de Tunis c'est encore chez les Berbères que la même seclc bérciique a des adhérents.. Les Kabiles n'ont pas le faoiisme des Arabes. Cest moins encore la religion qui les arme contre nous que Tamour de l'indépendance . Quand Bou Bar'la Tînl les souleva, il commença toujours son appel à la guerre dans les foyers du fanatisme. Ainsi dans la Talice de TO. Sabel à Tamocra, des Aîdel, iribu de marabouts; ainsi dans le Jurjura, chez les Guccblhoula, près du tombeau de Sidi Abderrabman bouquobrein. Une habitude qui s'est conservée pour nous, prouve une certaine tolérance. Il est d'usage en Kabilie que la mosquée serve d'asile au voyageur. Nous avons fait plusieurs excursions et constamment la mosquée a été mise à notre disposition toutes les fois qu'elle était suffisamment confortable. L'amin et les notables préféraient nous abandonner plutôt que se gêner un peu en nous livrant quelque pièce de leur habitation. Là nous nous installions complètement, couchant, fumant, mangeant et buvant des mets et des boissons pour eux prohibés. Il en fut ainsi à Taka des Yahya, pendant le mois du Ramadhan. Nous devons ajouter qu'une telle hospitalité nous étonnait, nous gênait même en ce que nous eussions préféré la recevoir en d'autres conditions. Dans cette mosquée de Tâka deux inscriptions nous ont frappé. L'une portait: a Occupe-toi des choses d'ici- bas comme si tu devais vivre toujours ; et des choses de l'autre monde comme si tu devais mourir demain. » L'autre ainsi conçue, était en quelque sorte à notre adresse : < Si quelqu'un s'occupe de choses profanes dans son temple, Dieu abrégera son existence. » Pendant ce mois du Ramadhan la plupart de nos clients se refusèrent à l'ingestion des médicaments, notamment du sulfate de quinine, bien que nous eussions inscrit sur notre porte en grands caractères arabes un verset du Coran qui

— 65 permet aux malades et aux voyageurs de rompre le jeûne sauf à en rendre plus tard Téquivâlent. Il faut dire aussi que t)ien peu de musulmans usent de cette liberté : ils préfèrent s'acquitter complètement du jeûne à Tcpoque prescrite pour ne pas se trouver gênés plus tard. Gomme nous Tavons dit, deux grandes préoccupations absorbaient les Kabi les : la liberté et les subsistances. Les travaux de Tesprit furent le partage à peu près exclusif des marabouts. L'activité intellectuelle des Kabilesse porta tout entière vers la culture et Tindustrie. Les Arabes exclusivement agriculteurs et pasteurs ne pouvaient se sulTire ;i cux-mé.nes, malgré le cercle borné de leurs besoins : ils étaient les tributaires des Kabiles qui pour eux travaillaient le bois et le fer. C'était encore aux Kabiles que les citadins empruntaient des artisans, à commencer par les maçons. Les arts de luxe même étaient cultivés parles Kabiles: c'étaient eux qui fournissaient le Magreb d'armes et de bijoux . Outre ces derniers objets, la tribu des Yenni avait une spécialité, celle de fabriquer delà fausse monnaie. Devant consacrer un cbapitre spécial au commerce et à l'industrie, nous ajouterons seulement quelques mots. Malgré râpreté du sol, malgré leur démocratie par trop radicale, ombrageuse et turbulente, malgré le voisinage du gouvernement turc, les Kabiles ont couvert leurs arides rochers d'une végétation luxuriante et d'une population compacte : on ne saurait assurément leur refuser une certaine dose d'intelligence, de la sève et de l'énergie. Sous le généreux patronage de la France, leurs facultés natives grandiront en puissance et en fécondité. Bien des faits et notamment l'accueil que certaines tribus ont fait à des transfuges, leur empressement à utiliser leurs connaissances supérieures, pro ivent que les Kabiles ont Tinsiinct du progrès, surtout industriel, et qu'ils ne sont pas frappés de cet esprit d'immobilisme qui est plutôt l'apanage fatal des gens de la tente : la fixité de l'habitation est une condition de progrès. 5

A côté de la rudesse et de la fierté, nous trouvons dans le caractère kabyle un grand fonds de loyauté et de franchise. Ces qualités ressortent de l'insinuation de Vanaya, qui prouve qu'ils savaient aussi respecter dans autrui la dignité personnelle et imposer silence à leurs rancunes. Depuis la conquête ils ont fait preuve d'un bon esprit. Pendant l'hiver de 1857 à 1858, un officier ramenait sans escorte sa femme de Bougie à Fort-Napoléon. Pendant notre séjour nous n'avons pas entendu parler de crimes contre les propriétés. Deux homicides ont eu lieu. L'un dicté par des rancunes de famille, l'autre commis par un mari contre sa femme en flagrant délit d'adultère. Avant de se faire justice, le mari avait annoncé ce qu'il venait d'apprendre et ce qu'il allait faire, et sa conduite avait eu l'approbation de tous. Quant aux facultés affectives, elles ont plus de relief et plus de consistance chez les Kabiles que chez les Arabes. Les liens de la famille y sont plus étroits. L'attachement au sol contribue également à les resserrer. La femme jouit d'une plus grande considération. Maintes fois nous avons surpris ces rudes montagnards en de tendres épanchements d'amour filial. Nous avons toujours reçu d'eux une hospitalité cordiale et empressée. Des relations de bonne amitié contractées avec quelques-uns d'entre eux nous ont laissé de durables souvenirs (1). Par position nous étions en rapport surtout avec la partie la plus misérable et la moins éclairée de la population. Leur dévouement, leur saleté, leur rudesse, leurs exigences, leur confiance exagérée mirent souvent notre patience à rude épreuve (1) L'Arabe n'est pas avare de protestations d'amitié, mais ses avances sont généralement intéressées, pour peu que la personne à qui il s'adresse ait de l'influence : une position le flatte, et pour y arriver il a recours à la protection. Vaincu de la veille, il accepte avec empressement un emploi dans l'administration imposée aux siens. Le régime politique des Kabiles ne comporte pas ces défauts.

-67 épreuves. Nous devons dire cependant que nulle part et jamais dans l'exercice de notre profession» nous n'avons éprouvé de satisfaction morale comme celle que nous ont procurée ces pauvres gens, dont la reconnaissance ne nous a jamais fait défaut. Celle des femmes avait un cachet particulier. C'est toujours avec plaisir que nous relisons le dossier volumineux de nos notes journalières. IX. — DB LA FAMILLE. La famille se constitue chez les Kabiles de la même manière que chez les Arabes. Vers l'âge de six ans les jeunes filles sont fiancées et on les marie vers l'âge de dix à douze, moyennant une dot de quelques centaines de francs. Cette précocité du mariage, un des grands vices de la civilisation musulmane, malheureusement consacrée par l'exemple du Prophète, ne nous a pas semblé avoir une influence aussi fâcheuse pour les femmes kabiles que pour les femmes arabes, en ce sens que les femmes kabiles ne nous ont pas paru vieillir aussi vite que les femmes arabes. On rencontre toutefois un certain nombre de jeunes filles d'un âge plus avancé, dont le mariage a été retardé pour des causes diverses. Les femmes kabiles sont fécondes. Quand on entre dans un village, on est frappé de la grande quantité d'enfants, surtout en bas-âge, qui fourmillent dans les rues. La polygamie est assez rare en Kabylie. On nous a désigné tel village de quelques centaines d'habitants, où l'on ne comptait qu'un seul polygame. Le divorce nous a paru moins fréquent chez les Kabiles que chez les Chaouïa, où il nous a été donné comme très commun. Ce qui distingue la famille kabile de famille arabe, c'est que la condition de la femme y est plus avantageuse. Ce fait

- 68 qui se Iraduïl jusque dans la physionomie des femmes d'un certain âge, physionomie empreinte d'une sérénité et d'une dignité que l'on rencontre bien plus rarement sous la tente, paraît avoir toujours été caractéristique de la race. On sait que la résistance opposée par les Berbères de TAurès à l'invasion musulmane fût dirigée par une femme, Dâmia bent Nifak. Plus tard nous voyons une femme du nom de Ghemsî, commandera la tribu des Raten (1). Les noms de femmes réputées saintes et honorées comme telles sont plus communs chez les Kabiles que chez les Arabes. Le nom de Lella Fathma, Théroïne de Soûmeur, est encore dans toutes les mémoires. La femme kabite est propriétaire foncière, et nous verrons plus tard quelques actes de donation faits par des femmes. Dans ces actes la femme est presque toujours honorée du titre de servante de Dieu. Il est un fait de philologie qui nous paraît avoir la même signification. Les formes féminines sont communes à toutes les langues, mais, de toutes les grammaires à nous connues, la grammaire berbère est la seule où l'expression nous ait deux genres. Quand ce sont des hommes qui parlent, ils disent : navkni, quand ce sont des femmes, elles disent : novkenti. Dans quelques tribus on pourrait peut-être expliquer l'importance de la femme par l'importance de ses travaux et le bien-être qu'ils apportent dans la communauté. Ainsi ce sont les femmes qui tissent les burnous renommés des Ourtilan et des Bcni-Abbès : ce sont les femmes qui fabriquent la poterie des Aïssi : mais nous croyons qu'il faut remonter plus haut pour avoir l'explication de ce fait social. Nous dirons plus tard que les femmes kabiles se présentaient à notre visite avec plus de propreté que les hommes

(1) Berbrugger, Epoq, milit, de ta Gr, Kab,

— 69 — et un certain sentiment des convenances que nous n'avons pas rencontré chez les femmes arabes. Quant aux hommes, ils se marient de bonne heure, aussitôt qu'ils peuvent réaliser une dot. Gomme en pays arabe et musulman le célibat ne se comprend et ne se voit pas. Si les femmes sont livrées jeunes, par contre, les vieillards abusent trop souvent et à leur détriment, de la faculté qu'ils ont de convoler à de nouvelles noces en achetant une femme. Les unions, que nous trouvons et avec raison mal assorties et en quelque sorte contre nature, sont chez eux celles qui paraissent les plus naturelles. Ceci rentre du reste dans les idées médicales des Arabes, que les Kabiles ont pu recevoir par l'intermédiaire de leurs marabouts, sans parler de leur instinct luxurieux. Plusieurs médecins arabes ont formulé en quelques maximes les règles à suivre pour conserver la santé. Parmi ces maximes, il est rare qu'on ne rencontre pas celle-ci : gardez-vous (V épouser une vieille femme, La famille kabile est souvent nombreuse, et fréquemment un même toit abrite plusieurs générations : d'où l'encombrement, la viciation d'un air restreint et peu renouvelé, la transmission facile des maladies contagieuses. Nous avons entre autres rencontré une famille de galeux, composée de neuf membres, le père la mère et sept enfants, tous infectés. La syphilis est aussi transmise par le contact, et s'il fallait en croire les Kabiles, ce serait là la voie d'acquisition de beaucoup la plus fréquente. X. — DE LA TRIBU. La constitution de la tribu kabile n'est pas identique à celle de la tribu arabe. Quand la race berbère occupait aux premiers temps le vaste massif de l'Afrique septentrionale, naturellement elle était nomade et pastorale. En grandissant, elle dut se fractionner, et de nouveaux essaims cherchèrent de nouveaux cantonnements.

- 70 — L'histoire nooi a ordonné le sort de la plupart de ces migrations, de ces fractions échelonnées de l'Est à l'Ouest, des Syrtes à l'Afrique : nous avons même la filiation plus ou moins authentique de ces nombreux rameaux issus d'une même souche. Alors une dénomination commune impliquait une communauté d'origine. Les invasions déterminèrent des déplacements, des refoulements, des mélanges : elles aboutirent à changer le caractère de la race, qui se fixa dans les montagnes pour sauvegarder son indépendance. Dès lors, les dénominations perdirent leur caractère primitif et eurent une signification topographique autant qu'ethnographique ; les noms de tribus n'indiquèrent plus exclusivement l'origine : ils indiquèrent aussi l'habitation. Plusieurs tribus paraissent avoir aujourd'hui la raison de leur dénomination dans leurs conditions topographiques : ainsi les Bouârâ gens de la montagne. Il est des fractions de tribus qui ont une origine distincte de leurs voisines ; ainsi chez les Raten, les Ousammeur et les Oumalû reconnaissent pour ancêtre commun Si Sliman, enterré près de Tablabalt, où se voit encore sa tombe, sorte de tumulus en ruines. D'un autre côté, le fractionnement des tribus en groupes de deux ou trois villages, ligés entre eux, contre leurs voisins, accuse aussi le relâchement des liens de parenté. On a cherché plusieurs étymologies au mot kabyle, ou mieux kbaile : une seule nous paraît sérieuse, c'est celle qui fait dériver ce nom du mot kba'U pluriel de kebila, tribu. Les Arabes, soumis à un gouvernement régulier et central ne pouvaient mieux désigner cette agglomération confuse de petites républiques que par le mot kbaïl, les tribus. C'est ainsi que chez nous on appelait la Suisse : les Cantons. D'après ce qui vient d'être dit, on a tort de faire précéder le nom des tribus kabiles du mot Dénî, les enfants, les descendants, comme on le fait pour les tribus arabes : AU signifie la maison^ domus, les gens de., la famille de.. C'est une

— 71 ^ expression employée aussi pour désigner les diverses familles qui peuvent se trouver dans un même village. Ainsi dans nos interrogatoires Si quand nous demandions le nom d'un individu, nous recevions souvent des réponses de ce genre : Ameur ntis lounes, RabaK na'Us Cassi : Ameur de la famille Lounes, Rabah de la famille Cassi. Il faut donc supprimer ce mot Béni, quia un autre sens, et mieux encore le remplacer par le mot AU qui a l'avantage de faire connaître de suite l'origine berbère de la tribu, en même temps qu'il est l'expression de la vérité. Le mot Ait se met aussi devant les noms de villages où parfois-il fait partie intégrale de ces noms ; ainsi AU Frah (i). Les noms de villages expriment généralement un fait matériel : la position, la nature du sol et ses productions, une industrie.

-7Îmployer le mot ben, mais entre eux c'est toujours ou, fils. Ainsi Mohammed, fils de Moussa, se dira Mohammed ou Moussa. Les noms d'hommes les plus communs sont Mohammed, souvent prononcé Mohand, Âmar, Saïd, Âli, Ahmed, Hosseiii, Mzyân, Idir, Bilcassem, Gassi, Brahim, Salem, Ismaïl, Ârezqui, Msâoud, Moussa, etc. Les femmes Falhma, ou Faihlma, Yamina, Smîna, Keltouma, Tâsâdîls, dont le diminutif enfantin est Âldi, Djohor ou Djohra, Kalio, Yakouo, Âini, Dehcbya, Hammâma, Halima, Zobeida, Zeinab, Melha, Selma, Mekioussa, Mazzouza, ou sa forme berbère Tamazouzf, Fotta, Foitouma Titoum^ etc. Ces derniers noms ont un goût de terroir. XL — DE l'instruction et de la langue. L'inslruccion kabile, si peu développée qu'elle soit, est Tapanage exclusif des marabouts. Comme nous l'avons dit, les marabouts sont réputés d'origine arabe ; on croit qu'ils se sont introduits dans le pays à la suite de la conquête, comme agents de propagande religieuse. Cette différence d'origine est encore accusée de nos jours principalement par le caractère religieux et la culture intellectuelle. Dépositaire du dogme, le marabout doit l'étudier dans le livre sacré et ses commentaires, cela dans les proportions que comporte la société kabile où il remplit aussi les fonctions d'arbitre, de juge et de notaire. A part le célibat et la vie céuobitique, les marabouts représentent assez bien chez les kabiles ce qu'étaient au moyenâge les religieux dans la Gaule, et les mndersa peuvent se comparer aux monastères. Les marabouts ne se font pas faute de rappeler leur ori

- 73 — gine. Dans des multiples expéditions en Kabilic, nous avons recollé un grand nombre d'actes de toute sorte, rédigés toujours par des marabouts. Dans les actes de vente, quand il s'agit d'un immeuble, on rencontre toujours un nom berbère de localité encadré dans une phrase telle que celle-ci : Jin tel a vendu à un tel un champ situé dans un lieu appelé dans leur langue, ou dans la langue des gens du pays : bUour*et Aotim, bUour'et akl el bled. On dirait que l'écrivain rougit de transcrire ces noms barbares. Nous possédons plusieurs inventaires, plusieurs listes de donations en nature de fruits, de grains, etc. Toujours les objets sont désignés en arabe malgré la vulgarité des noms kabiles. Il existe donc en pays kabile une certaine culture intellectuelle souvent plus étendue qu'en pays arabe, mais avec cette différence qu'en pays kabile cette instruction est le lot exclusif d'étrangers qui accusent nettement par un certain nombre de faits leur caractère exotique, tandis qu'en pays arabe l'instruction se répand à travers un milieu homogène. Les Kabiles du DjurJura, naguères encore, avaient trois principaux centres d'instructions : l'école des Raïen près de Tacherahit, celle des Guechihoûla à la zaouïa de sidi Abderrhmân, et celle des IUoûla, à Ghellâta. Cette dernière seule a survécu aux troubles occasionnés par l'invasion française. L'école de Ghellâta était depuis bien longtemps dirigée par une famille en grande vénération dans le pays : la malédiction divine est, jusqu'à la quatrième génération, assurée à quiconque oserait nuire ou médire d'un membre de cette famille. Cette famille a un mode particulier de propagation ; son chef n'a jamais qu'un enfant mâle ; il ne saurait en avoir davantage, sinon l'excédant meurt. Les faits actuels donnent encore jusqu'à présent raison aux croyances populaires. Le chef actuel^ Si Âli chérif, est un homme intelligent qui a compris que les temps de fanatisme et d'isolement sont passés : il parle et écrit le français : il a représenté le département de Constantine au Conseil général.

— 74 — C'est surtout cette zaouïade Chellâta qui peut se comparer à nos anciennes écoles monastiques. Aujourd'hui d'une chapelle et d'un enclos où sont déposés les restes des anciens membres de la famille, s'élèvent de petites constructions où se logent les étudiants. Nous en avons trouvé quelques-uns lors de notre visite à Chellâta, le 10 novembre 1857. Dans ces écoles, l'enseignant portait comme partout sur la grammaire, le Coran et ses commentaires : rarement on allait au-delà. Il est encore un moyen d'apprécier le degré d'instruction d'un peuple, c'est l'énumération des livres qui lui sont familiers. Pendant les années 1850 et 1851, nous parcourûmes presque toute la Kabylie, et nous eûmes occasion de recueillir quelques écrits. Nos récoltes les plus copieuses furent chez les lâlâ et les Matka, chez ces derniers surtout. Chez les Ouzeldja, nous rencontrâmes particulièrement un grand nombre d'actes et de litres de propriétés. Chez les Maïka, nous trouvâmes un fragment considérable d'un Coran imprimé, peut-être en Russie. Dans l'Aurès, nous recueillîmes aussi deux ou trois volumes, et sans l'intervention de quelques juifs nous eussions rapporté davantage du sac de Nâra. Les officiers qui ont pris part aux expéditions chez les Menasser, nous ont toujours cité cette tribu berbère comme celle où l'on avait trouvé et malheureusement perdu le plus grand nombre d'écrits. Les livres récoltés par nous étaient le plus souvent des Coran, des traités de jurisprudence du Sidi Khelil ou ses commentaires, le dalil el khirât^ sorte d'écologie ou recueil de prières. Nous avons eu jusqu'à trois exemplaires du dalil el khirât. C'étaient ensuite quelques petits traités de médecine, la llaroûia ou des abrégés de Syouthi, des recueils de formules médicales^ des opuscules religieux comme le Toûhidde Suoussi, des recueils incomplets de haJits, des recueils consacrés à la confection des amulettes, une quantité prodigieuse

— 75 —

gieuse de l'alchimie, quelques fragments d'astrologie, quelques autres se rapprochant des sciences occultes. En fait d'histoire, nous n'avons trouvé que celle des sept dormants* Chez les Matka, nous avons fait en 1851 une récolte considérable de volumes : ayant été obligé de nous en séparer pour cause de déplacement, les plus beaux, une dizaine, disparurent. Pendant la même expédition plusieurs ouvrages furent aussi récoltés par les officiers du bureau arabe. Est-il besoin d'ajouter que chez les Kabiles comme chez les Arabes, le nom de thaleb ou savant se donne à des gens qui souvent savent à peine lire et écrire et ont retenu de mémoire une partie du Coran, plus ou moins quelquefois énormément et à surprendre les étrangers si Ton ne savait que c'est là la matière principale de renseignement. Citons encore, comme nous ayant fourni un certain nombre d'écrits, la Zaouïade SidiYahya des Âidel, à Tamocra. Cette Zaouïa qui avait été un des foyers de prédication de Bou-bar'la était parfaitement construite et Ton eut toutes les peines du monde à consommer sa destruction, décidée par mesure politique. La langue arabe est nécessairement l'instrument de renseignement de la pensée écrite. Maintes fois nous nous sommes informés s'il existait quelques monuments écrits en langue kabile : on nous a répondu parfois affirmativement, mais jamais on n'a pu nous en exhiber un échantillon, et les auteurs de ces réponses affirmatives nous paraissaient sujets à caution; des écrits de ce genre existaient, nous a-t-on dit, à Chellâta. Depuis quelques années, des travaux remarquables d'histoire et de linguistique sont venus jeter un jour tout nouveau sur la race berbère et ses destinées. Ces travaux établissent de plus en plus nettement une distinction radicale entre les deux races qui se partagent le sol de l'Algérie et nous permettent d'en suivre les tronçons

- 76 respectifs dans le temps et dans l'espace. Une grande question reste à résoudre : c'est de rattacher à l'origine des temps historiques, la race et la langue berbère, à une ou plusieurs races, à une ou plusieurs langues. Entre toutes les conjectures, la plus probable à notre avis, est que la race berbère semble devoir être rattachée à la souche chamitique, l'histoire et la linguistique paraissent ici d'accord. À côté de Procope, qui nous parle des habitants de la Palestine fuyant devant Josué et longeant les rives de la Méditerranée pour s'établir en Numidie, nous trouvons chez les écrivains arabes une tradition fréquemment reproduite qui fait descendre les Berbères de Djoulouh, le Goliath des Juifs. Cette dernière tradition, nous l'avons recueillie aussi en Kabylie. On sait que Chanaan était fils de Cham. Quant à la philologie, quelques ressemblances ont été déjà constatées entre le berbère d'une part, l'égyptien et le copte de l'autre (i). Quoi qu'il en soit, d'autres études ont établi l'identité d'un caractère actuellement usité par un des tronçons de la race berbère, avec un autre que l'on retrouve dans les monuments antiques : l'écriture lybique ne diffère essentiellement pas de l'écriture des Touaregs. Pour en revenir à la Kabylie nous ajouterons que la langue berbère y est exclusivement parlée par les indigènes. Ceux-là seulement qui ont voyagé comprennent et parlent arabe : parmi nos malades un quart ou un tiers environ pouvaient être rangés dans cette dernière catégorie. Les interprètes que nous dûmes quelques temps prendre sur place, étaient (1) On a fait des rapprochements de mots. Nous avons pu en faire de grammaire en consultant la grammaire de Ghampouillon et les travaux récents de M. de Rougé. Les pronoms offrent de nombreuses analogies. Les plus frappantes sont et et

— 77 — d'une insuffisance désespérante, et nous ne fûmes satisfait [^]ae d'un caporal de tirailleurs, garçon intelligent et de plusieurs années de service. XII. — DE LA PROPRIÉTÉ. En pays Arabe, la propriété collective est la règle et la propriété ^{|>}rivée Texception : le contraire existe en Kabille, conséquence naturelle de Téiat sédentaire des popiilations. La propriété, chez un certain nombre de iribus, s'établit et se constate par le seul témoignage. Chez d'autres, la propriété s*ét;iblit et se justifie par des actes. Nous avons recueilli près d'une centaine de ces actes, relatifs à toutes les opérations que la propriété comporte comme ventes[^] cessions, hypothèques, etc. Ces actes sont établis en bonne et due forme, avec un exposé de toutes les conditions qui peuvent constituer la validité de la vente ou de l'abandon, et olTrir des garanties de toutes sortes aux parties contractantes. Nous en avons rencontré le plus grand nombre chez les Ouzeldja, en 1851. Les autres proviennent des Matka,[^] des Koufl, des lâla, etc. Ces titres sont de petits rouleaux, de véritables volumes dans le genre des volumina des Anciens. Chez les Ouzeldja, ils étaient toujours enfermés dans une petite boîte faite d'un seul morceau de bois r.reusé et fermé par une planchette glissant dans une rainure, ï Tinstar de ce qui se rencontre aussi fréquemment dans nos campagnes. Telle est leur forme habituelle Après la glorification de Dieu et la prière sur le Prophète, l'écrivain, qui est un marabout, expose qu'en sa présence et en présenced'assesseursou de tmoinsdont suit rénumération, un tel a acheté d'un tel, un terrain situé en tel endroit, ains appelé dans la langue du pays, borné par telle et telle propriété,.

— 78 -^ et constitue par un sol planté ou non planté ; vente faite moyennant une somme dont le montant est de tant de riais en bonne monnaie, reçue par le vendeur; vente sûre, indissoluble, dégageant complètement Tachctour et lui assurant la pleine possession de l'objet vendu, sans conteste et sans retour. Ce n'est souvent qu'après cet exposé que suit la liste de la plupart des témoins ; et après avoir dit : en présence de beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, l'écritain signe et date. Ce qui frappe surtout dans ces actes, c'est la renonciation des qualités requises pour les pièces de monnaie délivrées par l'acheteur. Ceux qui ont l'habitude des indigènes de l'Algérie, Kabyles ou Arabes, ne s'étonneront pas de ces exigences. Nous allons donner quelques-uns de ces actes. iV« f. Acte de vente. Cet acte est de la forme la plus simple. Il a été passé chez les Ouze'dja (vallée de TO. Sahel). c A la grâce de Dieu et sous sa protection, Bilcassam Assâmeur a acheté un champ d'Ahmed de la famille d'Ali (nâts i4/t; appelé dans leur langue l'n/ aou Khlef; en présence d'Ameur Assâmeur, de Biikas^^em Amaîbeoh, de Mohammed de la famille d'Iahya (ats lahya), de Boudjema aferdjadj, d'Ahmed de la famille d'Yahya, de Saïd de la famille Boudâch de Mohammed Moussa, d'Iahya ben Sâmeur, d'Ameur Monhoub, de Mohammed Abdessalem, d'Ali ben Ahmed; il a acheté ce champ pour 41 riais; borné en haut et en bas par Mohammed Amzyân. La somme a été reçue et sa réception dégage définitivement l'acheteur, eu pièces d'argent exemptes de défauts et de rognures. « Ecris par Mohammed ben Chcrifben od Djoudi, que Dieu le protège ! » N"" 2. Acte de vente. Cet acte, plus compliqué, se passait chez les Maïka. ff Louanges à Dieu : il est unique ! « Et le salut et les bénédictions de Dieu sur son envoyé. «r Sachent ceux de nos excellents et éminents Eulmâ qui verront cet acte, que le porteur du sus-dit, à savoir Moliammed ben Ali Azzoug. a acheté un terrain appelé dans la lan

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

— 79 — sue (les gens du pays Iguer etlemzin (le champ d*or^e)
V>lantc de liguîers, des vendeurs qui soni Mohammed ben ■liicasse ben
Ali ben Adar et son frère SHman ; au prix «l'une somme tionl le monlant
s*é!ève à 76 ri^is, bien frappés, en mounaie de répoque, compleis en poids
et en nomBre ; somme reçue par les vendent s, réception complète,
emportant quiiiancc pour Tachcieur, quittance générale, sans qu'il reste rien
à réclamer dorénavant; après avoir refusé les mauvaises pièces et pris les
bonnes ; vente et achat ayant un ciraclère légal, obligatoire, définiiiifet
absolu dans toutes les clauses et conditions ; sans conteste ni opposition ;
emportant le droit d'user, de labourer ou de faire labourer, position dit
propriétaire dans sa propriété, du maître dans son bien. Les bornes du
terrain vendu sont : en haut, Ainar ben Mohammed ben Sliman, au levant le
ravin de la famille Ferhat au couchant Mohammed Mouslapha, et en bas
Moham • med Moustapha. « Cela, en présence des assesseurs agréés dont le
premier est le saint, le juste Sidi essâïd des ^ouhay, et p.irmi la foule
Ramdham ben ei houssein Adar, Mohammed ben Mouslapha ; et parmi les
gons de Tâla hamou, Kl hadj Mohammed Amzyân di la famille Uouzid (nits
Bouزيد), Arab bon Ismâïl, el hosseiii ouCassi, Aneur nmr'ar (dit le vieux)
Ramdhan bon el Arbi, et d'autres qu'il serait trop long d'énumcror, salut . t
Ecrit par Mohammed ben Errebî beu Yahya ; que Dieu le protège ! « Dans
ce monde et dans l'autre ! > N' 3. — lui en taire après décès. Cet acte, passé
aussi à Tâla hamou, des Maïka, est de la même main, c'est-à-dire écrit par
Mohammed ben Errebi. « Louanges à Dieu! il est unique. Et le salut et les
bénédictions de Dieu sur son envoyé. « Ceci est le recensement de l'argent
qu'a laissé le défunt dans la miséricorde du vivant et de l'immuable Ali ben
Bilcassem ben Mohammed Amar, sur la volonté de son frère Auiar ben
liilcassem de mettre en évidence les créances qu'il a dans la loule. La
première est sur Sidi Bilcassem ou Dàmoum, se montant à 3 riais plus i/i :
ensuite Bilcassem ben Hassen Errebi, 7 riais 1/2 : Mohammf'd ben
Bilcassem Errebi G ria.s i/i : El hudj Saïd de la famille Cassi (iiits Cassi) 5
liais moins un dirlicm, Mot^mmed du village d Ir'il Asiouân, 21 riais; la
servante de Dieu (qu'on le glorifie) Tâsâ.lils surnommée Takouâch*^ 10
riais moins un quart, la(luelie servante de Dieu est représentée par Amar ben
Mohammed

— 80 ben Slimân, son chargé d'affaires. Le tout susdit se monte au lolal de 52 riais moins un dirhem : laquelle somme sasdite est la propriété exclusive de Torphelin Saïd fils d*Âli ben Bilcassem susmeniionné. c Or, le terme convenu entre Àmar bon Bilcassem et les débiteurs susdits, à savoir mars, est arrivé, et les débiteurs susdits ont payé sans contestation et sans contrainte, en présence des membies présents de rassemblée de Tâla hamou, à savoir: Amar surnommé Amr'ar (le vieux), Elliadj Moliarn* ined ben Izid, E\ Hossein ben Cassi, Saïd surnomme Amr'ar, Abmed ben Ismaïl, et autres qu'il serait trop long d*énumérér en totalité. Et le salut ! < Ecrit par Mohammed ben Errebi ; que Dieu le protège dans ce monde et dans Tautre. » N» 4. — Prêt sur immeuble, c Louange à Dieu et le salut de Dieu sur notre seigneur Mohammed et sur ses compagnons et sa famille! c En présence d'El Arab ben si Mohammed, d'Aboulcassem ben Bou Azîz, de Slîniân ben Bon Seksi, de Mohammed ben Habah, d'Ahmed ben Hadi, et de Saïd ben Akli, lesquels sont t(^moins que les enfants d* Ahmed ben Obéïd ont engagé un terrain appelé, dans |a langue des gens du pays, Makhoukh à Sidi Echchérif fils de Sidi Ahmed ben Aboul> cassem, pour la somme de 275 riais, reçus de la main de sidi EchchiTif susdit. Salut à qui verront cet écrit de la part de récrivaiu b^n el Mouhoub ben Abdelkader Ezzouâouy : que Dieu le protège ! » No 5. — Abandon de biens. Cet acte est curieux, en ce que le donateur est une femme, de la tribu des KoûQ. c Louange à Dieu et le salut de Dieu sur notre seigneur Mohammed. « En présence des assesseurs agréés à savoir : Mohammed Arab originaire desKsîla et habitant le pays des Koufi, de Bilcassem de la Camille Mansour; la servante du Dieu créateur, qu'on le glorifie ! Fathima, Kessoûmya d'origine, habitant la tribu des Koufi, abandonne tout ce qu'elle possède quel qu'il soit, quelque part qu'il soit et de quelque enature qu'il soit, comme la dot qu'elle a reçue de son père Bamdhâu ben Kessoûm et le reste de son Lien à ses enfants Sâïd ben Ali et Slimân ben Ali de la famille Dahman, abandon sûr, légal, obligatoire, définitif^ parfait dans le fonds et dans la forme ; étant à l'état de santé et dans l'état légal, le dési

— 81 — rant et sans être sollicitée, par motif d'affection et pour plaire à Dieu. Et le salut de la part de Têcrivain Rlkhider ben Mohamed El Khouâs ont témoigné Sidi Ahmed ben el Mordâd, siJi Bilcassemben si Âli, Ali ben Moussa, SlimAn et Mohammed de la famille SlimAn, tous habitants de la tribu des Koufi et assesseurs agréés. Et le salut. » N« G. — Abandon de biens. Cette nouvelle donation entre vifs est encore faite par une femme. Nous la citons surtout pour les épithètes qui précèdent le nom de la donatrice, pour les conditions stipulées et pour les titres des témoins. c Louange à Di. u, et le salut de Dieu sur notre seigneur Mohammed, sa famille et ses co:npagnons. En ma présence et en présence des témoins agréés, la servante de Dieu, qu'on le glori'ie ! l'honorable, la vénérable TAsAdits beni Ali i>en Amar a abandonné tout ce dont elle ahériié de son père, quelque paît qu'il soit el de quf^lque nature qu'il soii, tant rhéritage primitif que ses bénéfices sans retour vers elle pendant sa vie ni à des héritiers après sa mort, à son frère ben Amar et à son neveu si Ahmed ben Amar. tant à eux qu'à leurs doscndanls mâles exclusivement jusqu'à extinction de mâles, après ({uoil le bien fera retour à d'autres membres de la fa l'ilie, abandon complet, absolu, etc , en notre présence et du Fakili, radhi de l'Islam sidi Mohammed ben Ali bon Abdel Aziz, du saint el du juste sidi Ahmed eU hfdjâb, du Fakih sidi Mohammed ben Abdorrahman ben Allai, de sidi el Arbi ben Abdeikader, de sidi el llossein ben el Moulioub ezzedjâri, de sidi Ali ben Ahmed ben Mohammed, de sidi crrebi ben Mohammed ezzedjâri, de sidi Mo hammed ben Amar ben Ahmed, et autres qu'il serait trop long de citer, x Nous ne pousserons pas plus loin nos citations ; nous ferons seulement quelques observations générales. Nous possédons un acte en trijile expédition, relatif à une double acquisition, dont Tune complète l'autre. De ces actes, deux ont les mêmes témoins ; aucun d'eux n'aie même écrivain. Nous avons plusieurs actes relatifs à des propriétés contestées, soit qu'il y ait eu absence, soit qu'il y ait eu possession et prescription. 6

The text on this page is estimated to be only 6.51% accurate

— 81 — Ainsi, des Ouled Moqbel, de ta tribu des Oiizeldjn, s'eUïeni établis dans la loolite dite Adrhu AmotU^ y avaient cullivé, fait du botâ, cxlrail d^s t^^^^i*^^ ^^ mênîQ bàu, quand on vlnl leur con les 1er h propriété de ce terrain. Cette opposition fiU rcji^iéc par t'ailorîté de Stdî KlielU qui di'Clar^, d.tu^ son Vlok'Ka:^5jr, que si quclqu^iii j»*éiahlît dans une propriélé et en Jonll pead:ini dix iitis sans qu'il soit lait opposilôii, Il ne peut pUm en étre évincé. Les dates de ces actes ^ quand elles sont ei primées en ton* tes lettres, sont gétiéraleinant furniutées ainsi : A la date de l'année Oa du II* sièetât ou bien à la date de Tïmoée i? du l^"" siècle après 1S00. Nous possédons des listes de recensemciu de lonte l'huile Yendue par un propriétaire^ avec indicaUou Je la quHinlité et du prii à la suite du nom de eluir|ue acheteuri Xtil> — DU COMMBACB ET DU L'iifDtJiTIBIB, Nous ne saurions ici iraîier in extenso du coaimerce et de rindustrle kabiles; cel.i nous enlraînerati trop luîn ; d'un atilre cùiet nous ne saurions passer sous silence un trait essentiel des populations qui nous oceupenu Celte matière a éié ïongucmetit (raiiée, dans Fouvragc Je M. Careltc sur b liabilie^, ouvrage qui étonne par la richesse et généralement la sûreté des détails, non moins que par la rare sagacité qui préside à leur mise en lumière. Les expositions algérieune cajki|>rennetit aussi un certain nombre de produits de Tindusirie k^ibila. En partant des proJuits du sol nous avons Tatt connaiire une bonne part de l'inJustrie, Les deux arbres les plus précieux de la Kabilie sont le figuier eirolivier, C'esl par eux, par te dernier surtout, qn& tes Habites]>euvent aller se procurer le blé qui leur manqtiû

— 83 — sur les marchés arabes, en même temps que le premier leur assure une partie de leur alimentatioD. Nous avons parlé des procédés d*exlraction de Thuile : nous n*y reviendrons plus. Le blé se complaît dans certains cantons privilégiés de la Kabilie, comme la vallée de TO. Sahel, celle du Sébaou, celle de Bor'ni, etc , mais les trois quaris environ du pays en sont dépourvus. Un peu d*orge est semé dans la montagne et sur les collines. Le bechna est commun dans les environs de Dcllys, dans la vallée du S'iaoi, dans celle de Tisser. Les Kabiles n'ont pas seulement le moulin portatif des Arabes : ils ont encore des moulins à eau. Les moulins sont d'une construction très simple, et d'après nos informations, les frais d'établissement ne se monteraient qu'à une cinquantaine de francs. Telle est cette construction. Une saignée est faite à un cours d'eau et sa conduite prolongée le long de la rive, suivant une étendue suiïisante pour avoir une chute. Là oit doit s'eïTectuer la chûie, l'eau est recueillie et emprisonnée dans un conduit cylindrique fait d'écorces reliées par des lianes ou des cordes, conduit de quelques mètres de longueur et disposé suivant une inclinaison d'environ soixante degrés. Il aboutit au rz-de -chaussée, à une petite maisonnette coupée dans le senshorizouial par une sorte de plancher. Le plancher est traversé par un axe vertical. A sa partie inférieure, ou rezde-ciaussée, cet axe supporte une turbine ; supérieurement, au premier étage, ilentraîneune meule, tournant sur une autre meule immobile. Cette turbine est une pièce de bois, une sorte de grand plat creusé, partagée en cavités rayonnantes par des cloisons allant du centre à la périphérie; son diamètre n'atteint pas un mètre : le conduit en écorce déverse l'eau sur l'un de ses côtés. Les dimensions de la meule sont eu rapport ave*; celles de la turblnct

Les moulins ne sont pas rares. Nous en avons observé plusieurs inoccupés ou en ruines, à la hauteur de Tablabail, sur le petit ruisseau dit Ir'zer bou Àïmeur, qui descend d'Âboudîd. Un peu en amont, près du four à chaudière, deux colons viennent d'établir un moulin à la française, que des difficultés diverses n'avaient pas encore permis de mener à bonne fin lors de mon départ de Fort -Napoléon. Nous avons vu plusieurs autres moulins en exercice sur TO. Ed* djemâ, aux abords du marché de ce nom, chez les Menguelât. D'autres végétaux féculents sont cultivés par les Habiles» soit en plein champ, soit dans les jardins : ainsi le maïs, les fèves, les haricots, les pois, les lentilles, tous objets consommés sur place ou exportés. Les fèves sont l'objet d'une culture étendue, il nous souvient encore de la quantité prodigieuse que nous en vîmes brûler, au mois de juillet 1851, chez les Ouzeidja. A côté des céréales, il faut placer le gland-doux, fruit modeste mais précieux, qui entre dans la composition du pain chez les pauvres et qui est même un objet d'exportation. Quand le chêne et le figuier donnent, les pauvres kabyles sont à fabriquer de la disette. Quant aux autres fruits, toutes les tribus à peu près peuvent en exporter plus ou moins. Ce sont, dans l'ordre d'importance, d'abord le raisin, puis les abricots, les poires, les pêches, les pommes, les grenades, les prunes, les noix, les nèfles, les coings, les amandes, les caroubes, les figues de Barbarie. Les jardins fournissent aussi leur contingent au commerce, ainsi, des oignons, des navets, du poivron, des courges, du tabac. Nous avons rencontré des choux à Tamocra, village de marabouts, chez les Aïdel. Nous avons déjà parlé de l'emploi fait en teinturerie de la garance qui croît spontanément en Kabilie. Peut-être existait-il jadis des plantations de pastel. Nous en avons trouvé

one tige magnifique à TagiremmomU-n-haddàden . L'isatis crott
spotitancmeni dans le Jurjura. L*écorce de grenadier esi exploitée comme
matière lineloriale. Rappeioos que la salsepareille est commune en Kabilie,
et que, d'après nos renseignements, celle qui pousse en épais massifs, aux
environs du Souk-el-had des Raten^ est quelquefois exploitée. Parmi les
trausformations que les Kabites font subir aux matières prenfières, il faut
citer la fabrication du saron. Telle est, sur une assez grande échelle,
l'industrie du village d'Âit Âibeili, distant de quelques kilomètres de Fort-
Napoléon. Les gens d'Aït Aibelli vont porter leur savon sur les marchés
arabes, d'où ils capportent du blé qu'ils revendent sur les marchés kabiles.
Les forêts fournissent des matériaux à de nombreusef industries. Sans parler
du charbon et du goudron qui se font presque partout, les forêts sont
exploitées pour les bois de charpente, les instruments aratoires, les
presseurs, etc., et fournissent à Texporiation surtout des objets de
boissellerle et des ustensiles de ménage. On voit des plats d'une seule pièce
de très fortes dimensions. Les plats sont une industrie spéciale à certaines
tribus. La menuiserie est également pratiquée en Kabylieet toutes les
provisions ne sont pas renfermées dans des vases, des niches, des sacs.
Nous avons plusieurs fois rencontré des coffres ou des bahuts. Jamais nous
n*oublieraiJS celui que nous avons vu à Âit Mimoun, chez les Yenni. Ce
bahut, de grande dimension, par la richesse de ses sculptures entremêlées de
têtes de clous en cuivre, mériterait, à côté des bahuts du moyeu âge,
uneplacedans nos musées, tout au moins à l'exposition des produits
algériens . On sait que les Kabiles excellent dans la confection des tissus de
laine et pariculièrement des burnous Les plus re

nommés sont ceux des Béni Abbès. La laine s'achète aux Arabes. Parmi les industries relatives aux tissus, il en est une» spéciale à un village des Béni Ralen, Taourirt Tamocraai. Là seulement se confectionne VachouaoUy pièce de toile brodée qui sert de coiffure aux femmes dans une bonne partie de la Kabylie. Il est à noter que cette industrie est le fait exclusif des hommes, que les travaux seuls de la campagne enlèvent à leurs broderies. Taourirt possède un millier d'habitants. Ses achouaou sont transportés jusque dans la vallée . de rO. Sahel, sur les marchés des Ourli's et des Fenaya, où ils sont échangés contre des couffins, des chapeaux et autres objets en feuille de palmier nain. La fabrication de la poterie, assez répandue, est portée chez les Aissi au plus haut point de perfection. Ce sont les femmes qui travaillent à la main : le tour est inconnu. Malgré rimperfection des procédés, quelques-uns de ces vases ont un très beau galbe. On s'étonne aussi de la complication de quelques autres, tels que vases accouplés, lampes à becs multiples, etc. : ce qui leur manque c'est l'émail. Les tuiles sont travaillées par les hommes, à peu près partout. Elles sont soumises à la cuisson de la même manière que les poteries. Une fois séchées, on les empile sur deux ou trois rangs superposés, on les couvre de bois sec et on y met le feu. Avec de tels moyens, il ne faut pas s'étonner que beaucoup d'échantillons, ceux de la superficie, soient gâtés. La chaux et le plâtre sont exploitées par les Kabyles. Entre Imatouken et Taourirt Tamocrant, nous avons vu les restes d'un four, aujourd'hui délabré. Le plâtre est moins commun toutefois au nord qu'au sud du Jurjura. Les deux plus beaux édifices montés en plâtre que nous ayons observés sont la mosquée de Taka et celle de Sidi Yahya des Aïdel. Celle-ci était ornée de belles arabesques. Sa destruction fut décidée par mesure politique, et l'on dut y employer le canon.

— 87 Daos le bassin de l'O. Sahel, les Barbacha el les Sllman exploient ou ont exploilé les minerais de fer du Kandirou . Dans la vallée duSebaou les minerais de fer n*ont jamais été signalés que nous sachions. En revanche, le fer y est travaillé dans presque toutes les localités d'une certaine importance. Il n'est pas de fort village qui n'ait un ou plusieurs forgerons. Il en est qui doivent leur nom à cette industrie, ainsi le village de Taguemmount Haddâden, situé à quelques centaines de pas du Fort-Napoléon, dont le nom signifie la colUne des forgerons. Une chose nous étonne, c'est que nous nous n'ayons pas ici une dénomination indigène, car haddad est arabe, et le fer se dit en kabyle ouzzal . Les forgerons fabriquent généralement tous les objets de première nécessité, comme socs de charrue, fers à cheval, serrures, clous, couteaux et tranchants de toute sorte, haches, hachettes, houes, mors, étriers, éperons, peignes à laine, etc. Quelques-uns, tels que les Flissa et les Yenni, excellent dans la confection des armes blanches. Les derniers fabriquent des armes à feu de toutes pièces, à part les canons de fusils qu'ils achètent. C'est chez les Venni que l'on rencontre aussi le plus de ces ateliers où se travaille l'argent pour fourreaux d*armes. ornements de fusils et de pistolets, bijoux, bracelets, lamzinl (ornements de tête pour les femmes), agrafes, bagues, étuis, etc. Ce sont les mêmes Yenni qui avaient autrefois la spécialité de la fausse monnaie. L'un d'eux, en notre présence, a gravé sur un chaton de bague, une légende arabe avec promptitude et habileté. L'argent employé n'est pas pur. On Init parfois le mélange sur place au creuset. Le plus souvent on le fait venir d'Alger, sois forme de lames minces. Citons encore parmi les produits de ce genre, les poires à poudre et les laçquâth, en cuivre. Le laçquâth est une petite pince à épiler que possèdent tous les Kabilcs un peu soigneux de leur toilette.

Les cordonniers ne sont pas communs en Kabilie, mais les savetiers y abondent et il s'en installe sur tous les marchés. Du reste, les Kabiles usent peu de chaussures, et s'en font souvent d'un simple lambeau de peau, froncé avec une ficelle. Une chaussure en bois leur est spéciale, c'est le Kabkab, qui ne diffère de celui des bords maures que par l'élevation de ses supports, Parmi les produits de la Kabilie, citons encore le miel et la cire. La cire était depuis longtemps en Kabilie un objet important d'exportation, dont le gouvernement turc se réservait le monopole, là où s'étendait sa domination. Nous possédons un acte revêtu du sceau du bey de Constantine, Abdallah, qui nous fut rapporté de Gollo en 1843. Cet acte enjoint aux habitants de Gollo de ne vendre les peaux et la cire qu'à leur caïd exclusivement. Abdallah Bey gouvernait à Constantinople au commencement de ce siècle. On sait que la bougie de cire passe pour avoir pris son nom de la ville de Bougie. Le commerce des Kabiles porte non-seulement sur des produits du crû mais encore sur des produits exotiques. Les tribus, connues sous le nom collectif de Zouaoua, sont celles qui fournissent le plus de colporteurs. Le commerce de colportage se fait sur les marchés kabiles et sur les marchés arabes. Il met en circulation principalement des tissus de la mercerie, de la quincaillerie, des épices et des drogues. Outre les tissus indigènes et leurs similaires fabriqués en Europe, les colporteurs s'approvisionnent dans nos villes de cotonnades, calicots, mouchoirs, soieries, etc., de miroirs, peignes, fils, colliers, bagues, verroteries, ciseaux, souliers, de l'acier, du fer, etc. Leurs épices sont la muscade, le safran, la cannelle, le gingembre, le clou de girofle, le nigelle, l'anis, le fenouil, le carvi, le safran, le piment, la quinquina (amandes de cerises), etc. Les drogues sont surtout des matières tinctoriales et des médicaments.

Dans la première catégorie sont le henné, Talun qui sedii ^D kabile dzârif, le kohol, le sulfale de fer, la noix de ^^alle, récorce de grenadier, la garance, l'indigo, nîla, etc. Les médicaments sont généralement Taloës el la myrrhe, le sel ammoniac, le benjoin, la staphysaigre, le fenu-grec, rasafaelida, la gomme, le galanga, Tencens, le cardamome, la lyrèihre, Facétate cl le sulfale de cuivre , la lavande aspic, le harmel, la salsepareille, le henné, etc. Toutes ces drogues sont généralement connues par leurs noms arabes : aussi nous abstiendrons-nous de les reproduire. Gomme en pays arabe, les marchés sont hebdomadaires en Kabilie, et sont connus parle nom du jour où ils se tiennent. Les marchés sont multipliés. Leur fréquence assure nonseulement le commerce d'exportation, mais encore fa circulation intérieure. Chacun y apporte ses produits, et comme nous l'avons vu, des Kabiles y étalent également le blé acheté sur les marchés arabes. C'est la vie des populations, - aussi sont-ils très fréquentés. Au premier rang, dans la Kabilie du Jurjura, il faut citer celui du Djéma des Mcnguelai, puis le Tléta des Raten, le Sebt des Yahya, le Djema des Frâoucen qui se tient sur les ruines dcDjeniâat es Sahridj, etc. Les marchés sont particulièrement fréquentés pour Tapprovisiouneraen'i. de la viande. Les plus pauvres s'ingénient pour ne pas rentrer au logis les mains nettes, dùssentiis ne rapporter que des issues. Citons enfin comme dernière ressource des Kabiles, l'émigration ou le séjour dans nos villes. Plusieurs tribus ont leur spécialité. Ainsi les habitants de Mansourah s'emploient à la halle au blé : on rencontre des Raten au marché aux huiles, les Djennàd sont boulangers. D'autres^ [s'emploient comme maçons, d'autres comme jardiniers. Plusieurs des herboristes, mâles et femelles de la place de Chartres^ à Alger, sont originaires de la Kabilie,

-90 — XIV. — BABITATI0X8. Comme nous l'avons déjà dit, les villages kabiles occupent les crêtes de la montagne, ou les ressauts qui en accidentent les pentes. La première position est de beaucoup la plus commune. Un bon nombre de maisons reposent immédiatement sur la roche et c'est sur la roche que Ton marche quand on traverse un village. Si la roche apparaît moins sur les flancs du village, c'est qu'elle a été recouverte par des couches de débris accumulés depuis des siècles et transformés en humus. L'assiette et le plan des villages sont déterminés par la forme de ces soulèvements, c'est-à-dire que ces villages sont généralement longs et étroits. Il n'y a le plus souvent qu'une rue à laquelle aboutissent quelques ruelles, à moins d'un centre de population important, comme les villages des Yenni, fondés sur des croupes élargies. Les abords des villages sont habituellement malpropres, entourés immédiatement par une ceinture de fumiers, de débris et de déjections humaines. Notons une autre condition d'insalubrité intérieure. L'écurie est toujours percée d'une petite brèche qui permet au dehors recoulement des liquides. Eh bien^ c'est ordinairement dans le mur qui donne sur la rue qu'est percé ce conduit. Tous les villages ont une mosquée plus ou moins bien construite, suivant l'importance de la localité, mais toujours d'une construction plus soignée que celle des habitations privées. Chez les Yenni, quelques-unes de ces constructions avaient un certain cachet monumental. Assez souvent il y a un minaret adossé à la mosquée. Quand des bâtiments bien blanchis dominent le village, ils contribuent à donner au paysage beaucoup de pittoresque. Ainsi en est-il chez les Ak

-9i bil; ainsi au village de Taskenfoul, chez les Meiiguelà, etc. La mosquée de Tâka, des Yahya, malgré ses Iumbhs proportions, n*en est pas moins remarquable. Une ligne d*arcades la partage en deux; le tout est moulé en plaire, et le toit est parfaitement appareillé. G*est la plus coquette que nous ayons observée. Il existe encore une autre sorte d'édifice public, un autre lieu de réunion, mais profane. C'est là que se réunissent les oisifs pendant les temps de pluie ou de chaleur. Ordinairement à rentrée du village, cet édifice est percé sur ses deux pignons de larges ouvertures et son intérieur présente de chaque côté un massif de maçonnerie recouvert de larges dalles. G*est là que Ton s'assied ou même que Ton se couche. Les centres d'habitations qui approchent, atteignent ou dépassent un millier d'habitants, se trouvent sous le rapport de la contiguïté des maisons dans les mêmes conditions q-ie nos villes. C'est ainsi que Aït-Lahsen, des Yenni, présente une agglomération compacte de maisons pouvant contenir environ quatre milliers d'habitants. 11 en est autrement dans les centres de population au-dessous de cinq cents habitans. Du reste, comme nous l'avons dit, la nature du sol, la configuration de l'émergiment rocheux, commandant la distribution des habitations. Telle est généralement la distribution des habitations kabiles d'une importance moyenne. Autant que possible, on ménage une cour. Cette cour donne directement sur la rue ou bien elle est précédée d'un porche ayant à droite et à gauche des bancs en pierre comme dans les lieux de réunions publiques. Sur un des côtés de la cour est le corps de logis. La pièce principale se compose d'un rez-dechaussée divisé en deux moitiés ; l'une plus élevée est l'habitation proprement dite, l'autre, un peu plus déclive, est l'écurie. L'habitation de la famille est un sol tassé et parfois bétonné; les murs en sont blanchis à la chaux, parfois enjolivés d'arabesques en détrempe grossière, exécutées par les femmes.

-9tCliez les paorres seulement le foyer se Iroafe dans celle pièce. Chez tons, des jarres de dimensions Tariables, sool aposés divers objets. Enire cette moitié qu'habite la famille et Taire moitié quliabiteut les animaux, s*élève un mur de séparation d'environ cinq décimètres de hauteur. Au-dessus des animaux est établi un plancher déterminant un nouveau compartiment qui sert tantôt de grenier, tantôt de dortoir, ou bien qui joue les deux rôles à la fois. Pour lit, on a des nattes et des tapis plus ou moins épai?; plus^ou^moins durs. Le Français qui voyage en Kabilie et qui n'est pas encore initié aux coutumes locales, trouve étrange, après toutes les prévenances dont il a été Tobjei, cette hospitalité nocturne en commun avec les bœufs, et cei)endant c'est là la pièce du maître, c'est la plus chaude. L'immense majorité [des habitations sont recouvertes en tuiles, plus rarement elles le sont en liège.

- 93 L*air et la lumière rentrent à peu près exclusivement par la porte d'entrée; c'est à peine si quelques petites lucarnes sont percées dans les murs. Quand l'habitation se résume dans cette pièce unique, et c'est le cas le plus commun, quand la famille est nombreuse et qu'un mariage vient ajouter une nouvelle famille à la famille première, on conçoit que cet amas d'hommes et d'animaux se trouvent en des conditions hygiéniques détestables. La lumière n'y pénètre pas* suffisamment, l'air n'y circule pas, la fumée y séjourne ; enfin la litière et les déjections des animaux chargent l'atmosphère d'émanations putrides. L'habitation doit être certainement considérée comme une des causes de la fréquence des ophthalmies. XV. — VÊTEMENTS. Les vêtements des Kabiles ne diffèrent pas essentiellement de ceux des Arabes. Longtemps on a cru que les Kabiles portaient habituellement un tablier de cuir, parce qu'on les voyait ainsi chercher du travail dans la plaine à l'époque des moissons. Ayant à marcher dans les broussailles, ils portent des jambières, lambeaux de burnous ou de bas assujettis par des cordes. L'hiver, ils se chaussent d'une sorte de sabot qui ressemble au kebkeb des bains maures, sinon qu'il est plus élevé d'un décimètre environ. Les Kabiles sont généralement sales, et cette saleté doit entrer en ligne de compte pour expliquer la gravité et la chronicité de certaines affections, telles qu'ulcères, ophthalmies, etc. Quand ils travaillent l'huile surtout, il semblerait qu'ils craignent de toucher à l'eau. Les enfants sont généralement beaux jusque vers l'âge de dix ans, mais la saleté les défigure. C'est encore à l'incurie qu'il faut attribuer la fréquence des teignes et les ravages de la syphilis. Il nous est arrivé plusieurs malades affectés ^'ulcères à la

The text on this page is estimated to be only 13.41% accurate

— ^4 — piaule des ^ieê^ mkz profeod» poor j la^er «ne noiaecte ov sne Boia. Des bnAeaoz défoikianis les recoaTraient : b peso se caekait soos me croûte épiie et Aore. QNendl mm» éesHnAoïis pounpwt ils ne portent pas de chaosMires, taatât on mn répondait qn^on n'en araît pes le Boyea, tantôt en neos ■encrait nie poire de sonfiers. mais dbn» le eapndkon. Le eonseons est encore la base de ratiaeniicien, aais il est loin de faioir cdai des Anbesw Troj^ sonrent U est bit aTCC on léiange de fairine d^orge et de farine de gbnd. On conçoit «pi'BBe telle nonrritnre est lourde ; c^est, dn reste, ee qo'aecnsent les consonantenr». ?îda» avons d^ dit que ceruines tribos de rOoed-SoM, de la vallée dn Sëbnon et de cellede Bor'ni^ récoltaient de beau blés. Ainsi que les Arabes, les labiles consomBMnt ansn in brine sons forme de pnîn, or'roibn. On nw éfalcmnt de la farine de èetkmm, torgbo. La igné sèdie prend ensnite le pas dans la consommation alimentaire ; cTesi elle qui est la provision dn vojragenr. En antomne, il se faiit nn :dws de firnits verts^ ignés et raisins : d'où les indigestions et les engorgements ; c^est Fépoque où les Kabiles se pimnent le pins de la fubleaset de la paresie de lenr estomac, de la lofujfa on tamêt§miri. Les Eabiles i6nt on nsage pi» fréquent des légnnws que les An^es, et ces légmnmes sont ou bien mêlés an eonseons, on bien mangés isolémenu Noos avons d^ donné la liste de ces T^étaox ifinwnnires. Hons ajonterons encore qoe les plos commnns sont les fèves, les navet» et les artichaats sanvages, leKndMlr, scolyPresque tons ont de ces derniers, qoe l'on récolte an prln* temps et dont on mange la côte.

- 95 N'oublions pas de rappeler l'usage de l'huile d'olive, dont il se fait une grande consommation. La viande s'appelle «*marebé*» où chaque ménage, même les enfants, pour réaliser un petit pécule qui permet d'en rapporter au logis. Il est une coutume heureusement instituée pour faire manger de temps en temps de la viande aux pauvres. Il s'en fait une distribution à laquelle prennent part tous les membres du village, hommes et femmes, grands et petits. Cette distribution peut avoir une triple provenance. Par l'usage, on opère par souscription, chacun donnant suivant sa fortune, peu ou prou, ou même rien: alors on partage par maison. L'usage peut avoir lieu environ une fois par mois. D'autres fois, ce sont des personnes riches ou des individus qui lèguent à leur décès une certaine somme affectée au rachat de bestiaux, et ce legs porte le nom de *sedâjat* ou aumônes. Enfin les amendes sont aussi converties au même usage. Dans ces deux derniers cas, le partage se fait, non pas par maisons, mais par têtes (1). Il est une habitude qui, sans être générale, est assez répandue pour que nous l'ayons remarquée toutes les fois que les Kabiles nous ont reçu. Après le repas, on nous servait du savon et de l'eau, pour les mains et la bouche. Quand le Kabile jouissait d'une certaine aisance, l'eau versée sur les mains était reçue dans une sorte de cuvette à double fond, dont la paroi supérieure était percée de trous. L'eau salie par le lavage des mains et de la bouche allait se cacher dans ce réceptacle. Nous admirions avec quel soin ils se rinçaient la bouche, dans laquelle ils inséraient alternativement l'un des doigts indicateurs. (1) Le tableau que nous avons donné du bétail fait voir que la production du lait, du beurre, et des produits dérivés, n'est pas négligée.

■v^-...:^ oi; XVU. ~ DE LA MEDECINE CHEZ LRS HABILES.

Avant (l'exposer comment les Kabiles envisagent les maladies^ conçoivent et pratiquent la médecine, nous croyons devoir dire quehiues mots sur les naissances et les mariages. Nous tenons des détails sur les accouchements d'une de nos clientes les plus assidues, de la tribu des Raten, groupe de Sidi Raclied, affectée d*albugo. Assez rapprochée pour nous rendre des visites fréquentes, âgée de 45 ans et d*un caractère liant, cette femme avait fini par se mettre avec nous sur un pied de confiance et de faluiliaritc qui nous permettait de lui adresser des questions que nous n'aurions pu posera d'autres. Suivant Kolla bent Aîni, la durée de la grossesse peut dépasser neuf mois et atteindre jusqu'à dix. Elle n'a pas vu de femmes enceintes réglées, mais elle en a connu qui l'étaient pendant Tallaitement. A sept mois l'enfant est réputé viable. Il n'y a pas d'accoucheuses de profession, mais il y a des femmes ayant plus ou moins d'habitude et dont on réclame Tassistance. Les hommes s'éloignent, mais on laisse les enfants en bas-âge. Les douleurs peuvent durer de un à deux jours. Jamais on ne rompt la poche des eaux. Dans les présentations vicieuses on ne pratique d'autre manœuvre que la traction sur les parties sorties. Si l'accouchement est par trop lent, une femme place sa tête sur le ventre de la patiente et enlaçant ses mains derrière son dos, presse de part et d'autre pour déterminer l'expulsion de l'enfant. L'accouchée se tient généralement par terre. Quelquefois elle s'assied et l'on reçoit l'enfant dans un pan de robe. L'enfant n'est pas lavé : des onctions sont pratiquées sur ses articulations. On lui coupe le cordon qui tombe dans une huitaine de jours, et oit répand à l'endroit de l'alun pilé. On ne tire

-91 pas sur rarrière-fiix, mais on auend sôti etpQlsioo spontanée : quelques femmes succombeai aox saites de sa rétentfon* Ce que nous savons de rallaitement, repose sur des renseignements et des observations pour ainsi dire de tous les Jours, il se prolonge pendant plusieurs années, parfbk quatre tftt cinq ans, s'il ne survient pas de nouvel enfant. Dans ce dernier cas même, Tallaitement est souvent double et quelquefois on nous a dit que chacun avait sa mamelle en titfe, TuB à droite, Tautre à gauche. Les mariages se font d*aussi bonne heure chez les Kabilès que dies les Arabes. On ne conçoit pas davantage le célibat. Quand on a le moyeu de se mettre en ménage, on le fait. Le prix moyeu de la dot est de cent douros, ou cinq cents francs. Bien souvent la rem.nc est fiancée plusieurs années avant le mariage, c'est-à-dire vers Tâge de sept ans. Il nous est Atf\vé dans le printemps de 1858 une jeune et jolie petite fille de sept ans dont les fiançailles avaient été rompues par suite d'un accident. L'enfant s*ctait laissée tomber dans le feu qu'il lui avait brûlé toute la partie postérieure du membre inférieur gauche. La dot, en raison de sa beauté, s'élevait à six cent cinquante francs. C'est généralement vers dfx à douze ans que les fiancées sont livrées à leurs maris. Certaines maladies retardent le mariage des jeunes filles. Nous nous en rappelons deux, de dix-huit ans : l'une, d'une riche et belle nature, avait une double kératite dont l'une fut heureusement améliorée par nous; l'autre, d'une nature plus distinguée et plus délicate, avait également une affection de la cornée, entretenue par un double entropion que nous opérâmes aussi. La polygamie n*cst pas très-commune, du moins simultanément, mais elle l'est beaucoup plus consécutivement. Jusqu'au terme de sa carrière, le Kabile, comme l'Arabe se fait un plaisir, j'allais dire un devoir de la cohabitation conju7

gale. Uoe quaranuioe de sAjets, souvent des vieillards» sont venus nous demander des aphrodisiaques. Si nous leur objeciions leur &ge, ils nous répondaient que c'était moins pour eux que pour satisfaire aux désirs de leurs conjointes, et ce que nous savons des mœurs musulmanes, nous fait penser que souvent ils disaient vrai. La femme réclame. ioH périeusement son droit, autorisée du reste par la loi, et se fait une vanité de le voir bien accompli. Comme en pays arabe, le divorce est fréquent. Le Kabile est superstitieux comme TArabe, mais il a moins de fanatisme . A Torigine de ses maladies il n'aperçoit bien souvent que Dieu et les génies. Quand nous interroignons nos malades et que nous voulions remonter à la cause, on nous répondait le plus souvent : cela vient de Dieu. A cela nous répondions : et pourtant l'homme agit ; si tu reçois un coup de bftton, ce n'est pas la main de Dieu qui a tenu ce bâton, mais la main d'un homme. On ne tardait pas à comprendre. Les habiianii du village d'Ichérâoua, sur l'emplacement duquel on a construit le fort Napoléon, furent cantonnés près des constructions appartenant au marabout sidi Seddik, homme influent qu» l'on dut transporter en France. Au commencement de 1858^ plusieurs ophihalmies se déclarèrent et la croyance se répandit dans le pays que c'était une puniion de Dieu qui vengeait le marabout lésé dans ses propriétés, et que la maladie durerait tant qu'il n'y serait pas réintégré. Un grand nombre de maladies et particulièrement les maladies nerveuses sont réputées le fait des génies. Maintes fois encore, on nous a désigné une espèce de génie qui répond k nos fées, âfrît. Gomme dans nos campagnes, on croit aussi que ces fées et génies peuvent agir à l'instigaion des hommes ; en un mot, on croit aux sorts, le plus souvent introduits avec les aliments. Dans la majorité des cas, les sorts sont jetés par vengeance, à la suite de querelles de ménage, de jalousie. Quand nous traiterons des maladies eu particu

lier, nous raconterons l'histoire intéressante (TttM hystérique affectée de sort et évincée par une rivale. Un grand nombre de maladies sont considérées comme produites et entretenues par des vers: ainsi les maladies des dents, des oreilles, les abc[^], fistules, etc. Quant à la thérapeutique les Kabyles méconnaissent les indications. Ils se figurent qu'à chaque maladie correspond un spécifique. C'est à sa recherche que doit tendre le médecin : c'est sa connaissance qui fait l'efficacité de ses cures. Le médecin consommé pour eux est donc celui qui sait parfaitement reconnaître une maladie et le remède correspondant. Une des grandes difficultés de mon service était l'interrogation, et cette Jiniculié provenait d'une double source, l'insuffisance des interprètes et les préjugés des malades. Ce ne fut qu'après plusieurs essais que je finis par trouver un Interprète à la hauteur de son rôle» intelligent et possédant bien l'arabe et le kabyle. Mais les malades eux-mêmes étaient souvent un obstacle. Non-seulement ils se prévalaient difficilement à une interrogation méthodique, mais ils n'en comprenaient d'abord pas la nécessité. Beaucoup venaient me demander directement un remède. Quand je voulais pénétrer dans les détails de leur affection. Us commençaient fréquemment par médire : nous appelons cela ainsi, et Ils croyaient en avoir dit assez. Ce ne fut qu'à la longue qu'ils comprirent la nécessité d'un interrogatoire complet. A leurs yeux, la supériorité de la médecine française tiendrait en grande partie à la supériorité des médicaments. Il y a plus, ils croient encore que la plupart des médicaments guérissent d'emblée à première administration.

If» — XYIII.:— PRATIOOBS MKDldàLIS.' Nous n'aiiroas k mculionner ici que cieriaines pariieiiUrîtes, la médeciae kabile ayant de nombreux poiois de fet* semblance avec la niédcciuc arabe dont nous nous sommes occupé autre part. Il u*en saurait être différemment. G'esi en arabe que sont écrits tous les livrés des Kabiles ^un Habile Jettré ne Test pas autrement qu'un Arabe. Les i^tils recueils de médecine que T'^n trouve chez les lettrés eî les médecins arabes ou kabiies sont absolument les mêmes.. C'est chez les K:)biles que se recrutent la plupart des colporteurs qui vendent sur les marchés arabes des médicaments.et des drogues. Plusieurs tribus du Djunijura, telles que les Ali-ou-Harzoun, etc , ont des dépôts considérables de drogues ott viennent puiser les colporteurs. La médecine est exercée concurremment par les hommes el les femmes. Ainsi que chez les Arabes, chacun a le plaa souvent une spécialité. Malgré la fréquence de la fièvre intermittente, nous n'atons trouvé aucun remède en usage contre elle. Nous avons essayé d*y vulgariser l'emploi de la petite centaurée, assez commune en Kabilie. Dans les affections de l'œil, on fait un grand usage de l'aCvHate de cuivre et du sulfate, soit appliques immédiatement comme caustiques, soit employés en pommade avec da beurre. L'entr>plon se traite quelquefois par la suture, et nous avons vu un Yenni qui nous a dit l'avoir pratiquée plusieurs fois d'après un procédé apporté de Syrie. Le traitement de lu syphilis est un des plus méthodiquement institués : nous l'avons déjà donné dans la Gazette

médicale de l'Algérie^ nous le rappellerons sommairement ici. On prend une once de mercure et un quart de sulfate de zinc, de verdet et de sel ammoniac. On triture séparément ces dernières substances, puis on ajoute le mercure et on fait six tablettes dont chacune servira pour une fumigation. La fumigation se pratique en s'accroupissant sur une bûche remplie de charbons, se couvrant de son burnous et se bouchant les ouvertures naturelles : elle dure un quart d'heure. On en fait une matin et soir, et on continue pendant trois jours. Pendant ce temps, il faut s'abstenir de sel, de viande, hormis celle de mouton, et de figues. On garde la maison, on boit de l'eau chaude et on fait usage de Misepareille. Ce traitement a ses inconvénients et s'il n'est pas bien surveillé par le médecin qui l'a prescrit, il entraîne des accidents; Depuis quelque temps les Habiles font usage contre la syphilis de pilules qu'ils appellent pilules de Paris et qu'ils vont généralement se procurer à Constantine. Ces pilules dont nous avons vu des échantillons, nous paraissent être composées de proto-iodure de mercure. La clef de Garengeot, connue des indigènes d'Alger, ne sert pas en Kabylie. On extrait les dents avec une mauvaise pince et bien souvent on ne parvient, après l'effort des efforts laborieux, qu'à rompre la couronne. Maintes fois nous avons dû compléter ces opérations grossièrement exécutées. Un de ces instruments nous a été présenté. Nous avons vu deux appareils à fracture. L'un d'eux était constitué avec des liges de fêrues coupées en lanières et servant d'attelles. Leurs extrémités percées étaient traversées par des cordons en laine et d'autres liens portaient sur leur partie moyenne. Immédiatement sur la fracture^ on avait appliqué 4es embrocations d'huile d'olive ;et on s'y est recouché^

rtu fût de la laine. L'autre appareil se composait d'une seule pièce d'écorce de liège, entourant presque complètement le membre, et du reste assez souple. Gomme dans le cas précédent on avait fait une embrocation et appliqué de la laine. Par-dessus l'écorce de liège étaient des liens que Ton serrait par un procédé curieux. Ces liens une fois noués, un cylindre de roseau eût passé dans chacun, puis en le tordant, on serrait le lien, comme on fait d'un tourniquet. Une tige de bois enfilée dans tous les roseaux les maintenait en position. Une des pratiques les plus curieuses que nous ayons observées en Kabylie est celle de l'inoculation d'un usage qui nous a paru général. C'est vers l'âge de trois à quatre ans que les enfants sont inoculés. Alors qu'une épidémie de variole se déclare on fend un bouton avec un couteau, puis une incision étant faite d'un centimètre ou deux d'étendue entre le pouce et l'index, on transporte du pus variolique dans la plaie. La cicatrice consécutive d'une étendue d'environ trois centimètres a une forme elliptique. Nous avons observé des centaines d'enfants et nous avons presque toujours observé cette cicatrice. De l'aveu des Kabiles, l'inoculation n'est pas un préservatif infailible contre la variole. Cette pratique de l'inoculation sera quelque temps encore un obstacle à la propagation de la vaccine en Kabylie : quelques années seront nécessaires pour que les Kabiles en prennent la supériorité. Nous avons pratiqué plusieurs vaccinations dans le printemps de 1858, dans les conditions suivantes : Pendant l'hiver, une épidémie de variole avait sévi dans le village de Taourirt-Tamocrant, d'une population de plus d'un millier d'habitants et distant de Fort-Napoléon de cinq kilomètres. Le village, en raison de sa proximité, de ses environs pittoresques, et de l'industrie des coiffures de femmes dont je faisais de fréquentes provisions, était un de ceux où

-103 — j'ëuds le plus connu. D'un autre côté, les jeunes Kabiles -
vcDaïenl tons les jours au Fort gagner quelques sous en vendant différents
objets et faisant des commissions. J'envoyai préalablement un homme de
confiance, qui avait été quelque temps mon interprète, pour prévenir de
mon arrivée, le lendemain 4 avril iS58. Une affluence considérable était
réunie sur la place. Je fis apporter une nalte pour m'asseoir et de l'eau pour
laver les bras. Une quinzaine d'enfants, plus une jeune femme de dixhuit
ans qui n'avait pas été inoculée, se présentèrent et se soumirent parfaitement
à l'opération. Je n'avais avec moi que des plaques, et le 11 avril, ayant revu
mes opérés, je n'en trouvai aucun de réussi. Je recommençai trois
vaccinations avec des tubes, et toutes me réussirent. Deux de ces derniers
vaccinés vinrent me trouver huit jours plus tard et me servirent à quelques
vaccinations heureuses dans la population civile Européenne de Fort-
Napoléon. Le 10, je pratiquai à Taguemmount-Haddâden^ village tout près
du Fort, quatre vaccinations avec des tubes^ et trois réussirent. Deux autres
tentatives, aux villages de Taddert-Oufella et d'Azzoûza, furent
infructueuses. On me répondit que tous l(*s enfants avaient été inoculés. Je
crus devoir m'en tenir là pour deux raisons. Le courant journalier de
malades qui venaient à ma visite ne me permettait pas de m'absenter au
loin; de plus, des bruits couraient contre la vaccine. Quelques-uns disaient
que c'était un moyen que l'on voulait avoir de marquer les Kabiles. D'autres
même avançaient que la vacrine avait pour résulut de diminuer les forces
génératrices. Enfin, dans certains coins de l'Algérie, cette mesure en
quelque sorte imposée violemment, avait rencontré de U résistance et
occasionné une légère émeute. Je crus donc devoir attendre du temps et de
l'expérience la destruction de ces préjugés et ne pratiquai plus que deux
vaccinations parfaitement réussies, l'une sur un jeune Kabile de Tabiabalt et

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

Tautre sur un d'Âguemmoûn, auxquels de frëcpïenU rapporis avec nous avaient inspiré un» grande confiance. J*eus de plus ia précaution de les vacciner concurrerament avec un en&nl Européen, pour leur prouver que cette pratique était entrée dans nos usages, qu'elle n'avait aucune arrière-p^naée. Quel* ques vaccinations de zouaves furent égalemeot faites en présence de Kabiles. Nous avons déjà dit que les Kabiles admettaient comme causes des maladies des influences surnaturelles, comme Faction des génies, les charmes, les sons, etc. Ils admelïeni également les mêmes influences comme agents thérapeutiqueç. On a dit que les Kabiles ne portaient pas d'amulettes ; c'est une erreur. Il en est peu qui n'en portent et plusieurs k la fois. Quelques-uns m'en ont demandé. Un plus grand nombre, en me faisant Tbisiorique de leur maladie et des traitements qu'ils avaient faits, me mentionnaient les écrits qu'on leur avait composés. Tout comme cbez les Arabes, co sont des talebs ou des marabouts qui ont cette spécialité, cumulée quelquefois avec la pratique de la médecine. Un jour, je reprodiais à l'un d'eux d'abuser de la crédulité du peuple en leur donnant ces morceaux de papier comme des remèdes efficaces. Mais, me répondit-il, nousn'écrïvous là que de bonnes ehoses ; où donc est le mal ? — Sans doute, mais ne tromperais-tu pas égale* ment en recommandant aux Kabiles de jeter des feuilles du Koran dans leurs champs au lieu de blé : crois-tu qu'il en pousserait? Les amulettes sont portées contre les maladies de Tâme tout aussi h'ïbii que contre les maindies du corps. Une femme de 40 ans de la tribu des Fràoucen vintâ nous avec un goitre assez volumineux. Suivant un usage assez répandu dans le pays, en pareil cas, elle avait assez habilement masqué son infirmité en laisant tracer par dessus des tateuflges figurant un collier à plusieurs rangs. Malgré son

The text on this page is estimated to be only 26.74% accurate

-106-. âge, dans son Tesvage, élio voulait convoler à de nouvelles noces et nous pria instamment de lui faire un amulet pour attirer à elle quelqu'un qui l'épousât. Une jeune et incrédule liysérienne des Beni-Thourar' voulait également emporter une amulette en l'honneur des uiédieaments que nous lui administrons. Une rivale lui avait jélé un sort : nous devions avoir la puissance d'enlever ce sort et de le rejeter sur sa rivale. Parmi les pratiques superstitieuses, nous mentionnerons la suivante. Un Kabilc des Sedka vint nous trouver pour la fièvre qui le tenait depuis longtemps. Il avait bien essayé d'un remède, mais ce remède lui répugnait et il préférait notre quina. Pour couper les accès, il suspendait la nuit au-dessus de sa tête un crâne humain, et la fièvre le quittait. Quand il enlevait le crâne, la fièvre reparait. XIX. ~ DUS AMULETTES KN

PARILLIER. La question des amulettes est des plus curieuses, nous allons l'exposer avec une certaine extension, au moyen des éléments nombreux que nous avons presque tous recueillis en pays kabile. Nous possédons une quantité prodigieuse de talismans, et même des traités sur la matière. Pendant les années 1850 et 1851, nous parcourûmes avec le 1^{er} bataillon de zouaves, la majeure partie de la Kabilie, du Babôr à Hen l'aroun, des B. Abbès aux Maïka. Toutes les fois qu'un village était pris, nous cherchions à recueillir le plus de livres et de papiers qu'il nous était possible. Rarement nous trouvâmes des livres de quelque valeur. C'était presque toujours des fragments de Sidi-Khelil, du Coran, des lambeaux de médecine, et toujours une quantité considérable d'amulettes. Nous ne possédions que deux traités complets sur la manière de composer les talismans. L'un, petit in-quarto de 60 feuilles, bien

-i06 écrit, a pour auteur Âboul Âbbaa Ahmed ben liohamiiied, originaire de Fez, liabiunt Maroc, et plus counu sous le nom d'El-Abassi. Cet ouvrage contient une cinquantaine de recettes. En téie de chaque chapitre sont énoncés, d*après Dimiàihi, les paroles qui portent bonheur. Ces paroles ne sont pas extraites du Coran, mais le Coran se troave fréquemment mêlé aux pratiques que comporte leur emploi. D'autres autorités sont aussi invoquées, parfois même celle du Prophète. A la fin du paragraphe est figuré le talisman. Le second est Fœuvre d'Abou Abdallah Mohammed ben Youcef Essenouèsi : moins volumineux ot moins soigné, il contient peu de figures. Nous possédions en outre cinq ou six petits recueils incomplets, puis une grande quuintité de feuilles volantes. Parmi les autorités citées par nos auteurs, il en est une que nous ne devons point passer sous silence, c'est celle d'un kabile de la iribu des Menguelat, Aboul Abbas Ahmed ben Ibrahim El Menguelati. Les autres autorités les plus fré quemment citées dans nos manuscrits, sont : Bouneli, Razzali (1), Chadli, Senoussi^ Dimiaihi, Tsalbiy etc. En dehors des ouvrages spéciaux, il est d'autres sources où l'on peut puiser des pratiques talismaniques ou superstitieuses. Les petits traités de médecine répandus en Algérie, tels que la Harounya de Manih, et le Kitab-errhama de Syouthi, sont généralement farcis de recettes et de figures de cette nature. Les ouvrages plus sérieux, tels que ceux de Ben Azzouz, de Daoud El Antaki, en sont exempts : on y renconire seulement, notamment chez Ben Azzouz, des hadits ou propos du Prophète, relatifs à la médecine (2). On y (1) On peut Toir dans Toatrage de pliUotoplile de RauaU, édité par M. Scbmolders, une amulette pour la dystocle : mais Ranali n*y croit pat. (3) Il est rare que Ton trouve des hadits chei les auteurs de premier ordre. Nous en avons cependant rencontré chei Ibn El Ouardi, géographe et nataraliste, Kaiuini, etc.

— 107 — troinw avtii, ao commencement et à la fin, sur les Teuilles laissées en blanc par le copiste, des recettes superstitieuses, la plupart ayant trait à rexcitaton des facultés viriles. La médecine Surnaturelle emploie concurremment ou isolément trois or^lres de moyens : la lecture ou la prière, les pratiquea et le port des talismans. Elle s'attaque non-seulement aux faits matériels, comme les maladies, l'impuissance, la grossesse, les animaux domestiques eisauvages, etc., mais encore aux faits moraux et sociaux, comme l'amour, les dissensions, la tiédeur dans le service de Dieu, la mémoire, les projets, etc.^ etc. Nous parcourrons chacune de ces méthodes et nous mentionnerons un certain nombre de prescriptions prises dans toas les ordres de faits. Puis nous exhiberons quelques ligures. Quelle que soit la méthode, le Coran est presque toujours mis à contribution. Nous possédons même plusieurs petits écrits où les propriétés de divers chapitres sont indiquées. Nous avons déjà fait remarquer, à propos d'EI Abbassi, que es paroles employées dans ses figures talismaniques n'étaient pas empruntées du livre sacré. Parmi les prières qui ne sont pas tirées du Coran, nous en citerons deux qui sont rapportées au Prophète lui-même : l'une est contre la peste, l'autre contre la perte de la mémoire. Âli dit un jour à Mohammed que la mémoire s'éteignait chez lui et que l'oubli prédominait. Mohammed lui répondit : Je me suis plaint de cela à Gabriel et j'en ai reçu cette réponse : 0 Prophète, le serviteur de Dieu dont la mémoire faiblit, écrira la pritre suivante avec du safran sur un vase propre et le fera passer la nuil dehors. Le lendemain il versera dedans de l'eau de Zemzem (1) ou de l'euu (1) L* eaa du puits de Zemzen a la réputation de conserver la mémoire et jouit de beaucoup d'autres vertus. Les pèlerins en rapportent, et dans Teipédition du général Pelissier, en 1851, nous en avons trouvé une diiaine d'échantillons.

^ 108 de pluie, il en boira pendant trois jours et il n'oubliera plus rien, eût-il lu rĖcriiure, rĖvangiie et le Coran. J'en ai bu trois jours, dit Ali, et par le Dieu qui a cr  e le paradis et Tenfer, je n'ai plus rien entendu que je ne l'aie gardé dans ma mémoire. Telle est celle prière : 0 mou Dieu, je l'implore et je n'implore que toi et je ne désire que toi, qui ac* cordes    ceux qui demandent, toi qui es le but de no& d  airs, toi le vainqueur des vainqueurs, etc. La prière contre la peste fut également révélée au Prophète par Gabriel. On eu (\u  t la lecture sur la tête d'un ani* mal qui est ensuite abattu. Quiconque en mange un morceau est garanti contre la peste. Nous citerons un certain nombre de versets ou de chapitres du Coran dont la simple lecture est elTicace contre les accidents physiques ou moraux. Le prophète lui-même a dit: Quiconque lira ucnte-irois versets du livre, ne craindra ni les lions ni ses ennemis, et sera sous la garde de Dieu jusqu'au lendemain. Or ces versets sont les quatre qui commencent la Vache, (Il  sourate), le verset du Trône (même sourate, verset 23G), les deux versets qui suivent, les trois versets qui terminent cette sourate, etc. Ces versets, dit-on, sont des versets protecteurs. Leur simple lecture préserve de cent maladies, comme l'éléphantiasis, la lèpre, etc. Je les ai lus, dit Mohammed ben Aii, sur un vieillard paralytique, et Dieu le guérit de son infirmité. Tel est le verset du Trône, qu'il suffit de lire sur la tête d'un épileptique pour obtenir sa guérison : « Dieu est le seul Dieu^ il n*y a ioint d'autre Dieu que lui, le vivant, l'immuable. Ni l'assoupissement ni le sommeil n'ont de prise sur lui. Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission? Il connaît ce qui est devant eux et ce qui est derrière eux, et les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Son trône s'étend sur les deux et

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

8«r la terre, et lenr garde ne lui coûte aoeune peine. Il est le Trèè-Haut, le Grand. » Pour combattre uu sommeil excessif, on lira les versets : «Yjotre Seigneur 9, jusqu*aux mois : a confiance en lui ; il est le possesseur du grand trône. » Celui qui désire voir le Prophète eu songe lira mille fois le Kauiher. C'est la sourate CVIU. et Nous l'avons donné le Kauiher. « Adresse la prière au Seigneur, et immole-lui des victiTnes. «i Celui qui te hait mourra sans postérité. > Il est des sourates qn'ilne suffît pas de lire, mais qu'il faut écrire ou porter sur soi.

The text on this page is estimated to be only 10.33% accurate

— lift — Four être sdr de irêtre jamais vaincu, on écrira h sourate lioud (lu Xt[^]) sur du |}arch&jTiJK de fteaii de gaieKe el on b (portera . La soiraie el Kaulber proiège également contre les eniiemig. Celui qui écrira la goura le el kT[^]l[^] (la Vn^{*}^Ji a?ee du safran et de t'eau de roses sera préservé de Dieu contre toutes les maladies. Celui qui écrira la sourate de Josepb sans raiure et ta donnera à porter à une remme encelntCi la fera accoucher d'un enfant mâle qui ^era beau et prospérera. NouB allons voir un emploi du Koran plus compliquée. Un grand nombre de recettes portent ce titre : Pour l'amour» st-à-dire pour inspirer de Tamour à quelqu'un ou à quelqu'une. En voici une: Écrire la (aiah {\\^ première sourate), sur sept dalles ou sept Cgues et faire manger. En voici une autre : Écrire sur la main droite, le vendredi, avant Taube et avec du sang de coq blanc, les caractères suivants : {ekk, {tth, aknich[^] aqnii[^]h[^] afnkh. fn frapper qui Ton aura eu vue et on verra merYclUes. Sî Ton en douie* dit le copiste, qu'où essaye sur un âne et un s'en fera suivre. Nous eu donnerons un troisième ayant trait k un sujet analogue. Four accroître Far deur d'une femme, écrire le long du pénis avec une plume eu tige de fenouil les caracières suivants : sma, sma, ihra[^] \$bra aktudj akkladj thef adjug; voir la femme et elle s'aiiacTiera au point qu'elle regrettera Thoinme même après sa mort. Cette recette est du cheiitb Abderr:)hman el Masmoudi. Ces dernières recettes sont suivies dans plusieurs de nos écrits de la réDexion suivante ; 0 vous entre tes tnalns de qui tomberont ces receltes, ne les employez jamais que pour des cbose lu i tes et dans la voie de Dieu. Nous ferons remarquer, à propos des deux dernières, les paroles ou plutôt les caraetères insignifiants qu'il faut écrire. i

- lit — C«ei rappelle les expressions incohérentes employées par nos guérisseurs du secl, telles que : baré, haré, brancnus Deus, Beaucoup de recettes ont pour but de renforcer les facultés viriles. Nous en avons trouvé une seulement d'un caractère différent. — Pour détruire la graine de la concupiscence char^ nelle. — Pour ce, écrire sur un vase neuf tous les noms de Dieu dans lesquels il euvre un i, et boire dans ce vase une fois chaque matin pendant sept jours . Nous ajouterons comme éclaircissement que Dieu a quatre-vingt-dix neuf surnoms, lesquels on récite sur le chapelet musulman composé de quatre-vingt-dix-neuf grains. Les noms dans lesquels il entre un i sont tels que les suivants : altm, rahim^ adhim, halim, etc. Il est une recette, la plus fréquemment reproduite peut-être, et qu'on peut assimiler à celles qui ont trait aux rapports sexuels et à leur accroissement de puissance, c'est celle qui a pour titre c Pour délier le noué » c'est-à-dire pour dénouer Taiguillette. Le procédé suivant est en quelque sorte classique^ attendu qu'on le trouve mentionné presque partout avec ses préliminaires : aussi nous n'en reproduirons pas d'autres. f Sachez que les nœuds ont trois provenances : le souffle des génies, le sort des hommes et l'œil froid. S'il provient du souffle des génies, et on le reconnaîtra à ce que le sperme est émis avant l'union sexuelle, voici ce qu'il faut faire : écrire ce qui suit sur trois œufs. Sur le premier : nous avons édifié le ciel par l'effet de notre puissance et nous l'avons étendu dans l'immensité (sourate XLI, verset 47). L'homme le mangera. Sur le second : et la terre nous en avons fait un Ut pour voire repos (même sourate). La femme mangera cet œuf. Sur le troisième : Et de toute chose, nous avons fait un couple afin que vous réfléchissiez (même sourate). On divisera cet œuf avec les cheveux de la femme et chacun en mangera la moitié.

The text on this page is estimated to be only 24.69% accurate

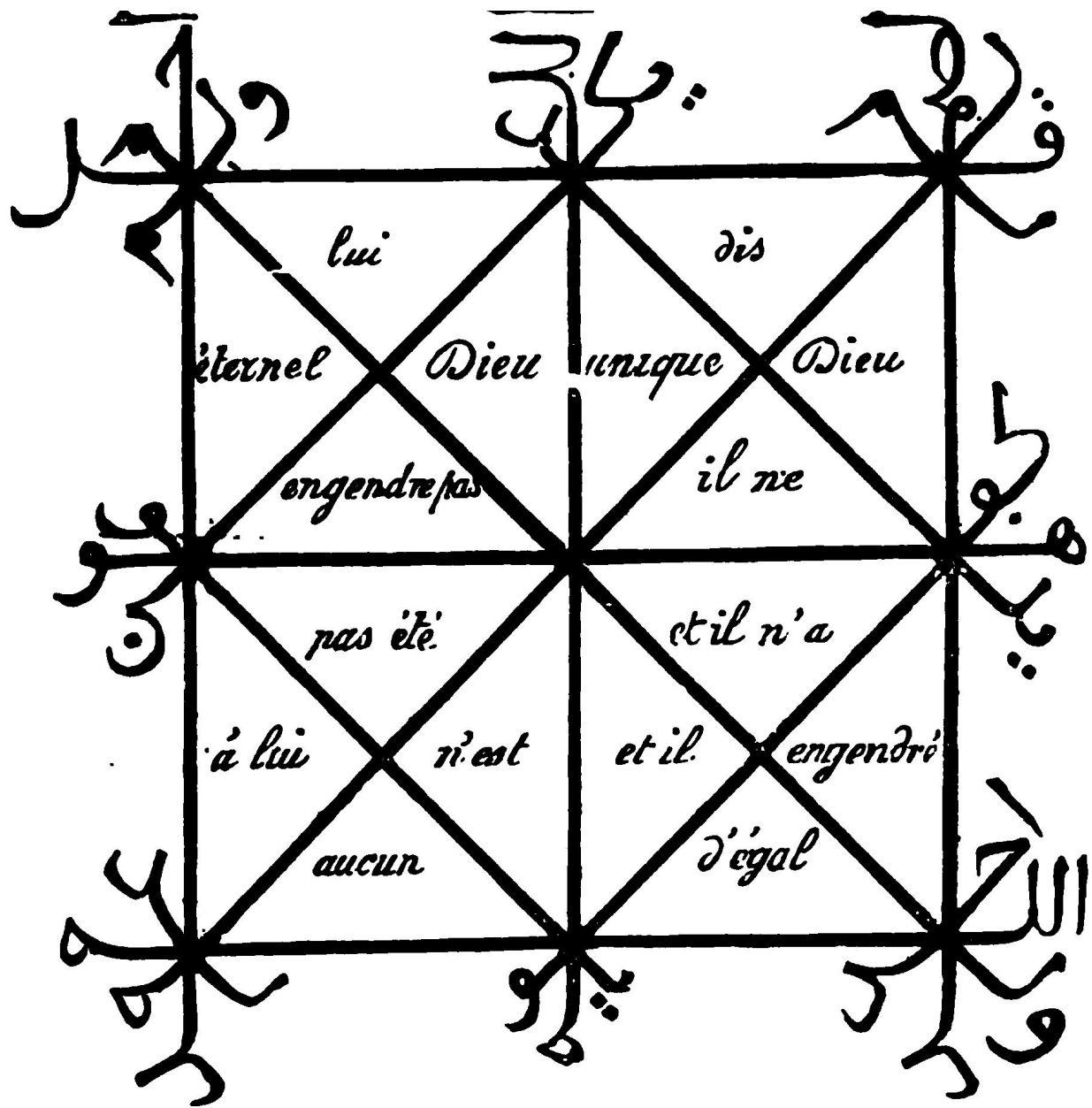
-^ ut-Contre la fièvre, lire la sooraié «c n'ai-je pas dilaté U paître » (souraié IA\XX[V]) prendre un fil, et louter les fms que ToD rencontre un k, faire un nœud à ce fil, puis en liât la main gauche. Contre le laqvy : écrire sur la main du malade et q«*il la tienne ensuie suspendue en éciar » : « Au nom de Dfev clément et miséricordieux. Keffoa, thama djema lama ; iOri blaqua, par la volonté de Dieu! i Contre le mal de dents. Écrire sur la terre les lettres k> fc, f. Planter un clou dans la première et lire la sonate : leélèbre le nom de ton seigneur (souraié LXXXVII), sept Ibu. Si la douleur ne se calme pas, replanter le clou dans la deuxième et continuer jusqu'à la troisième a*il est aéoisaire. Contre les maux de seins. Écrire sur les seins : c Ne vois-tu pas comme ton seigneur étend Tombre? » (souraiéXXVj. Voici une recette d'un caractère malveillant. Pour diviser deux amis : Couper une hiaiche d'arbre vert, prononcer un des noms en question et celui de sa mère et dire : qQ*un tel fils d'une telle soit séparé d'un tel comme j'ai séparé cette brandie de Tarbre qui la portait. Établir un talisman et l'enterrer dans une tête de mort. (Suit le talisman) . Comme nous Pavons dit, un grand nombre de recettes consistent essentiellement dans le port d'une amulette, c'est-à-dire d'un écrit contenant des mots, des paroles, des figures déterminées disposées d'une certaine façon. Le talisman, tel qu'il se dit généralement en Algérie : on dit encore hedjab. La matière sur laquelle on écrit l'amulette n'est pas toujours indifférente. Le plus souvent on emploie le papier. D'autres fois il est préférable d'employer le parchemin, voire même du parchemin de gazelle, du plomb, de Targile, une feuille, de l'argent, etc.

L'écriture ordinaire n'est pas tout à fait la même. Elle est faite avec de l'eau de safran, de Teaa de roees, de l'ail, du sang, etc. Enfin il n'est pas jusqu'à la plume qui peut être d'une matière déterminée. Le jour et l'heure de l'écriture sont encore des conditions indispensables. Tantôt il faut simplement porter l'amulette, tantôt il faut la porter sur certaines parties du corps. Quelques-unes relatives aux fonctions génitales doivent être portées sur la cuisse. C'est le plus souvent à la tête, à la calotte ou au cou que se portent les amulettes. Les Arabes et les Kabiles les plaient en petits carrés enfermés dans un petit sac de cuir suspendu par un fil ou une tresse. Les riches en portent dans un étui large et plat en argent : les pauvres en portent dans des étuis en fer blanc. Il n'est pas rare de voir surtout de jeunes Arabes ou Kabiles porter quatre ou cinq petits sacs en cuir suspendus à la calotte ou au cou, à l'instar de ceux qui se portent chez nous pour les médailles et les scapulaires. On en trouve aussi fréquemment au cou des animaux, même des chevaux particulièrement. Comme nous l'avons dit, les paroles sacrées sont le plus souvent extraites du Coran. Le talisman comprend généralement deux parties distinctes : en texte et une figure. Cette figure s'appelle *shamsa* ou *kaiem*. Elle est constituée par un certain nombre de lignes verticales et horizontales qui se croisent perpendiculairement. Outre ces lignes, quand elles sont combinées avec les mots, il en est d'obliques. Ces lignes peuvent donc être ou bien de simples traits circonscrivant un certain nombre de petits carrés, ou bien « Elles ne sont autre chose que des lignes prolongées. On sait que l'écriture arabe se prête merveilleusement à cette disposition. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand les lignes sont de n

— 4U — simples traib, les cases qu'elles forment par leur eatarecroisement sont destinées à recevoir des lettres ou des paroles. Tantôt ceà lettres sont des caractères isolés et insignifiants, tantôt leur réunion peut former un sens, tantôt les carrés contiennent des mots complets, formant ou non un corps de phrase. Ces mots ou ces caractères ont encore une certaine manière d'être disposés. Fréquemment ils s*enirecroisent obliquement et se répètent plusieurs fois. Telle est la manière des figures d'El-Abbassi. Dans les figures talismaniques le nombre des figures horizontales est toujours égal à celui des lignes veriicales, et la figure peut prendre son nom du nombre de ces lignes. Nous allons donner un échantillon de la manière d*El-Âbbassi. Telles sont les paroles de la figure. < Versets de cheikk Eddimiàthi, que Dieu nous protège par son intercession ! » c Donne-moi, ô Donateur, la science et la sagesse. 0 earichisseur, donne-moi la richesse et rends-moi les choses faciles. » On écrira le talisman sur du parchemin propre, avec la Fatha (i'« sourate du Coran), « le besmellah (au nom de Dien clément et mi^ficordieux) ; la prière sur le Prophète (que le salut et les bénédictions de Dieu soient sur Notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons]. Le jeudi matin, après la prier j, on lira mille fois le talisman. On le lira mille fois après la dernière prière de la journée ; on lira l'objet de la demande ; on placera Famuleite sous sa tété, on s'endormira en récitant les paroles inscrites et on réussira. » Or, telle est la figure :

- m — f ^ ^ • ^ ^ ^ V ' ^ ^ ^ # \ ^ ^ / ^ ^ ' ^ > ^ > ^ < - ^ . / V ^ / % // T /
V ■ ^ ' ^ ^ Jlè> < V ^ ; ^ ' ft # D'autres fois, ayons-ooos dit, les lignes des carrés
ne sont autre chose que des lettres prolongées. Il est une figure assez
fréqueromeni reproduite, constituée exclusivement par tous les mots de la
sourate el Akhlàs (la GXII*), sans interposition d'autres mots ni caractères,
dans les carrés ou triangles qui résultent de rentreeroiseroent des lignes.
Celte sourate a trait à l'unité de Dieu dont elle est la proression de foi
explicite. Elle jouit de vertus spéciales et nous l'avons déjà vu
recommander. Il n'est pas de musulman qui ne doive la savoir de mémoire.
Telle est sa traduction : «c Dis : Dieu est un. C'est le Dieu éternel. Il n'a pas
enfanté et n'a pas été enfanté Il n'a point d'égal* » Telle est la figure
engendrée par celte sourate ainsi démembrée :

-H6Lès mots de la sourate peuvent ôtre reproduits deux fois, c'est-à-dire constituer les figures, puis en remplir les vides comme ci-dessus. n n'est pas rare de voir dans des figures constituées par des lignes géométriques, d*autres lignes formées par des mots prolongés et les inscrivant en se croisant obliquement. Les mots qui sont ordinairement employés à cet usage sont ceux des quatre anges : Mikaîl, Djebraïl, Azraïl, Azralil, des quatre premiers khalifes, Aboubekhr, Omar, Otsmàn, Ali, de Haroûi et Maroût, de Yadjoudj et Madjoudj, (Gog et Magog). Ce sont encore des paroles telles que les suivantes : sa parole — est la vérité — à lui — la souveraineté. Les mois ou paroles, au lieu de se prolonger, peuvent aussi être inscrits dans des carrés ou triangles.



— 117 — Il est u groape de figures assez souTent reprodoilas
«tons les ulisouoseï coanues sous le nom de sceae de Saloiaoo, kkaUm
SUwmn. Telles soQt ces figures : On sait que Salomon. qui commandait
anx génies, éuii Tené dans les sciences occultes. Noos possédons encore des
écrits sor U matière, qui lui sont attribués. Son autorité est souvent
invoquée par les fabricants d*amulettes. Nous avons dit que des ouvrages
avaient été composés sur les propriétés miraculeuses du Coran et de
chacune de ces sourates. Les mêmes propriétés ont été attribuées anx
caractères de Falphabet arabe , et nons possédons un petit opusculé qui
traite de cette matière. Nous en extrairons quelques recettes. Au dire de
Khouarezmi, écrire quatre ta les uns an-dessus des autres, ajouter les
paroles suivantes : sa parole est sublime, etc.; sur du parchemin de gazelle.
Faire des fumigations, pour lesquelles on mêlera du styrax et de Fencens
m41e. Porter le talisman, et on se fera aimer éperdument. Autre recette.
Écrire vingt fois sur une feuille de citronnier la lettre sad ; ajouter un mim,
puis les paroles suivantes : Dieu la lumière des cieux et de la terre . Faire
porter pour la lippitude, et on guérira. Entre tous les ulismans, Il en est un
qui jouit d*une grande réputation en Algérie, et que pour ce motif nous
croyons devoir reproduire, en même temps que Taventure qui le mil en
lumière. Il porte le nom de Mordjana. Telle est son origine : Le cheikb
Kemoleddin ben Youcef rapporte ce qui sill, d*après son maître Nooredîn
el Isbâh&nî.

-«8 Notre souverain, le vicaire de Diea sur la terre, avait trois favorites, dont l'une s'appelait Quaouàt el quelb (force du cœur), la seconde Badhjatezzennar (beauté du siècle), et la troisième Beidoura^ d'une beauté accomplie, ayant été achetées par le khalife, au prix de 60,000 dinars. Il y avait aussi chez le khalife une jeune négresse laide appelée Mordjâna. Le khalife en était éperdument amoureux; il ne lui refusait rien, au point que sa famille et son entourage en étaient jaloux. Ils se disaient : qu'a donc cette vilaine négresse, pour que le khalife la préfère à Reidoura et aux autres illsta poursuivaient de leurs imprécations, mais sans succès : la faveur de Mordjâna se maintint inaltérable auprès du khalife pendant nombre d'années. Or, Dieu voulut que Mordjâna fût atteinte d'une grave maladie, dont personne ne put la guérir. Sa faveur toutefois auprès du prince des croyants n'en était pas ébranlée. Il ne fut pas un médecin dans la ville qu'on ne l'appelât pour la traiter, mais Mordjâna mourut : Que Dieu lui fasse miséricorde ! Le prince des croyants fut très affligé de sa perte. Pendant trois jours il ne voulut ni boire ni manger. Il ne voulut pas qu'on rensevelît. Il ne donnait d'ordre à personne . Aucun des grands de la cour n'osait lui parler de l'ensevelissement de Mordjâna, quand son oncle Mansour vint le trouver. C'était un vieillard très-âgé, pour qui le khalife possédait une grande affection. Mansour lui dit : Fils de mon frère, que Dieu bénisse ton affection pour Mordjâna ; mais n'as-tu pas une consolation dans le Livre et le Prophète : Toute âme goûtera la mort. C'est honorer les morts que de les ensevelir. A ces mots le khalife se prit à pleurer abondamment, puis il donna des ordres pour que le corps de Mordjâna fut lotionné et enseveli ; une laveuse qu'il avait envoyé chercher se présenta et lui dit: J'ai entendu, j'obéis à Dieu, puis à toi, ô prince des croyants. La femme alla vers Mordjâna, remplit son devoir, et pendant qu'elle s'occupait à la laver, elle trouva

— 119 — sur sa tête ce talismana écrit en lettres d'or, enveloppé dans un lambeau de soie verte. Après avoir terminé ses lotions et mis le corps de Mordjana dans un linceul, elle lui pratiqua des onctions avec du musc, de la galle, du camphre, de l'eau de roses et du safran ; puis elle se rendit auprès du khalife pour lui rendre compte de ce qu'elle venait d'exécuter. Le khalife s'approcha du corps de Mordjana, découvrit sa figure et la trouva noire. Alors il se prit à pleurer abondamment. Serait-il possible, s'écria-t-il, qu'elle fut ainsi, pendant sa vie ? Aucun des assistants ne put lui dire qu'elle fut antérieurement noire. Peut-être, ajouta-t-il, qu'elle aura commis quelque grande faute et c'est ce qui l'aura fait noircir à sa mort. Il se tourna ensuite vers la laveuse et arrêta sur elle ses regards en souriant. Cette femme portait alors le talisman. Tu vas m'épouser, lui dit le khalife. Que Dieu prolonge ta puissance, ô prince des croyants, lui répondit la laveuse mais cette faveur est au-dessus de ton esclave. Sur Dieu, répliqua le khalife, ce que je dis est sérieux. La laveuse fut au comble de la joie. Aussitôt que le corps de Mordjana fut enseveli, on appela un cadhi, on fit comparaître des témoins, et on dressa l'acte de mariage avec la laveuse. Le khalife consumma le mariage et cette femme fut en faveur auprès de lui plus encore que ne l'avait été Mordjana. Elle devint sa compagne intime : les faveurs et les trésors lui arrivèrent pareillement. Elle eut du khalife deux enfants. Quand le khalife mourut, que Dieu lui fasse miséricorde ! la laveuse vécut encore quelques années. Sentant sa fin approcher, elle envoya une dépêche à l'imam Noureddin el Isbahani. L'Imam lui était cher, à cause des rapports qu'il avait avec ses enfants ; aussi lui fit-elle abandon d'une partie de ses biens. Elle lui montra le talisman précieux et lui dit : O Noureddin, connais-tu ce talisman ? — Non, répondit-il. — Est-ce bien ! ce

The text on this page is estimated to be only 8.05% accurate

_____ - i^«* - ^ ' '^TiiinW'ési'ieîd qui était sur la lée de
MQfdJàîîaTTiffn" ai enlevé et tout atnsl que Mordjânâ, j'aîga^é les faveurs
an ^'^|»rince des croyans. Cest iiti tnerveitteax talisman. Je Val *' comerré
jusqu*à ce jour, etja le prie, par les bonnes refalions et ratûUré qui eiîstent
entre nous, de m*et) Iranscrtre deui mpieé pour mes eDrants. Tu le
conserveras chez lot el tu n'en refuseras ta commuoîcailoa à aucun des
troyanis Dans ce talisman prédeui est le grand nom de Dieu que Tofi
n'invoque jamais san« être exaucé. La cheîl^b Jal écrivit donc pour ses
enfants deux copiés de ce talisman. Or, cette femme in(>urut ; que Dieu tuî
fasse miséricorde ! La renommée de ce talisman se répandit dans les envi*
rons et dans tous tes pays de rislatn. Quarante savants te ' ' irianscnvirent et
le conservèreuL €e talisman détruit les sortilèges, dénoue les noeuds, faci*
lîte l'enfantement, aide à ta vîsSnn, guérit les mauî de cœur, ~ la migraine,
leâ afTeciions du dos et des articulations, tontes ' les maladies, en un mot.
Ses avantages soût tels que Dieu seul en connaît le nombre. Celui qui le
porte n*a rien à redouter des rois, il est à Tabri de toute calamité. Celui qui
Ta écrit et qui le porte dans uu lambeau de soie verte, sera préservé de toute
disgrâce et de tout accident. Celui qui le porte daos tes assemblées aura la
parole persuasive. Celui qui récrit, en fait une infusion ei Tadminlstré à un *
'ilîâlade, le guérît de tous ses maux. ^ Ses avititâgeà sent innombrables.
Loué soit Dieu, le bo\t"verâirl des tnOndes. Telle est la manière dont il
commence : « Aà nom de Dieu clément et miséricordî

-écritoirer par la- Table et sa coDsenration, par la Siraih^i son
•ëtroh^SBse,! par GaMeieï sa fidélité» par Michel ei sa parole, ..par Àzrafil
et sa fierté, par Azratl et sa sécurité, par tes fiveiira et leon paradis, par r
Ange et sa souveraineté, par Adan ,et sa formation, par Eve et sa faute, par
Idris et son .eolèvemeoti par Saleh et sa chamelle, par Noé, sa barque et ses
prières, par Moïse ei sa parole, par Aaron et sa crainte, .par David .et sa
gloire, par Salomon et sa puissance, par Zacharie et son annonce, par
Khider et sa source, par Abraham et son intimité, par Jésus et sa supériorité,
par Jacob et son isolement, par Joseph et ses aventures, par Mohammed
(que le salut de Dieu soit sur lui) et son intercession, par le Coran et sa
lecture, par la science et son étendue, par r AboU' Bekr et sa retraite, par
Omar et sa justice, par Qtsraan et sa parente, par Ali ben Ali thaleb et son
courage, par les premiers et les derniers, par les Mohadjériens et les Ansa*
riens. «0 mon Dieu! je t'invoque par la vérité de ton nom, le plus grand de
tous... C'au nom de Dieu cléineut et miséricordieux ! € Oirmon Dieu ! je
t'invoque par la vérité de la Sourate cl Fatba. c 0 mon Dieu, je tè prie par la
vérité de la Sourate* la Vache. ' « 0 «on Dieu, je t'invoque par la vérité de la
Sourate Aniran. (Suivent les autres sourates, dont nous nous abstiendrons de
donner la longue énumération.) « 0 mon Dieu! je te prie par le sublime
Coran. «t 0 mon Dieu! je te prie par la vérité de ton nom grand et suprême
que tu as fait descendre sur ton prophète Mohammed (que le salut et les
grâces de Dieu soient sur lui !) « Je te prie, ô mon Dieu, par ton nom
suprême qu'invoqua Noé et tu le tiras du déluge. Je te prie, ô mon Dieu, par
la vérité de ton nom qu'invoqua Moïse, fils d'Amran et par lut

— 12Î — il fendit la mer. Je te prie, ô mon Dieu, par la vérité de ton nom suprême qa*invoqua Zacharie et tu lui fis don d'Yahya. Je te prie, ô mon Dieu, par la vérité de ton nom suprême qu'invoqua Khider.et par lui il marcha sur les eaux sans mouvoir les pieds. Je te prie, ô mon Dieu, par la vérité de ton nom suprême qu'invoqua David et il amollit le fer. Je te prie, ô mon Dieu, par la vérité de ton nom suprême qu'invoqua Jacob et lu lui rendis la vue. Je t'invoque, ô mon Dieu, par la vérité de ion nom grand et suprême qu'invoqua Jésus, fils de Marie, et par lequel il fit revivre les morls. Je t'invoque, ô mon Dieu, par la vérité de ton nom grand et suprême qu'invoqua Joseph et tu le retiras de la citerne et de la prison et tu lui confias un grand empire. Je t'invoque, ô mon Dieu^ par l'Ecriture, par l'Évangile, par les Psaumes, par le Coran sublime. Je t'invoque, ô mon Dieu, par la vérité de tons tes noms. « Fais que le porteur de cet écrit s'enrichisse sous ta sauvegarde et ta protection, qu'il soit chéri de tous, qu'aucan ne le frappe, ne le blesse, ne le tue, ne i'afllige en rien... » Je te prie, ô mon Dieu, par tous les Prophètes, par tons les Saints, par toutes les révélations, que le porienr de cet écrit soit en faveur auprès des chefs, des visirs^ des princes et des souverains a Ecarte du porteur de cet écrit tous les maux, la migraine, le crachement de sang, les maux de tête, de poitrine, da dos de l'épine, etc., etc. t

DEUXIÈME PARTIE. SERVICE MEDICAL DES INDIGÈNES.
CONSIDERATIONS PRELIMINAIRES Avant d'entrer en matière, nous ferons quelques observations sur la nature de notre service et de ce compte-rendu. Quand, après l'expédition de 1857, le maréchal Randon nous fit l'honneur de nous désigner pour le service médical des indigènes à Fort-Napoléon, ce fut dans l'espoir que notre ministère pourrait avoir quelque heureuse influence sur des populations jusqu'alors indomptées et récemment conquises. A notre arrivée, on travaillait à la construction du Fort. Nous nous installâmes sous la tente et fîmes des bons de médicaments ; nous y restâmes jusqu'en décembre. Nos moyens étaient alors restreints : certains sujets durent être envoyés à l'ambulance. On nous y réserva plus tard une salle ou des tentes. Les malades ne tardèrent pas à devenir nombreux. Pendant les trois derniers mois de 1859^ ils dépassèrent le chiffre de 1,500. Tel jour nous en donna 50. Dès le 23 septembre, nous les inscrivîmes, avec les renseignements nécessaires, pour suivre la marche de la maladie et du traitement. L'interrogatoire était difficile et long ; les trois quarts de nos malades ne parlant pas arabe, et nos interprètes étant d'une insuffisance désespérante.

— 124 — Les Kabyles, comme les Arabes, ont aussi Tindolence et la résignatioa musulmanes. Ils aiment les traitements courts. Quelques-uns avaient une ou deux journées de marche pour arriver jusqu'à nous. Parfois ils ne revenaient plus après une première visite ; souvent ils nous apportaient des affections très graves, difficiles ou même incurables avec des moyens plus étendus que les nôtres. Les moyens durent être longtemps ceux d'une ambulance de campagne; or, notre service comportait bien d'autres exigences. Nous n'en avons pas moins consigné tous les cas. On comprendra facilement, dès lors, comment nos observations seront souvent courtes ou incomplètes. D'une part, le temps nous pressait, car, outre les indigènes, nous avions les civils, plus Thôpital pendant rélé. D'autre part, nous ne pouvions suivre tous nos malades jusqu'à la Hn. Nous avons cru cependant devoir rédiger ce compte-rendu, qui repose sur des notes recueillies scrupuleusement, jour par jour. Le chiffre de nos malades s'élève à 5,39 i. Notre statistique peut donc être considérée comme l'expression à peu près exacte de la pathologie d'une contrée jusqu'alors inexplorée : elle pourra fournir quelques renseignements utiles tant à l'administration qu'aux médecins chargés du service d'une population intéressante et bonne, qui mérite les sacrifices faits pour elle, et qui n'a pas cessé d'être présente à notre mémoire. Nous avons essayé de faire plus pour deux affections : lai^ syphilis et la fièvre intermittente, qui représentent à elle^ deux la moitié de nos clients. Les deux chapitres qui leuKT sont consacrés fourniront peut-être quelques documents io — téressants à l'histoire de ces maladies en général.

— 125 I. — DE LA FIBTRE IMTERVir TENTE. On sait que l'Algérie est en quelque sorte la terre classique ^é la fièvre intermittente et qu'elle sévit généralement sur toutes les races qui l'habitent. Parmi les Européens qui Tout habitée, il en est peu qui misaient payé plus ou moins leur tribut à cette affection. Des travaux d'assainisFcment et de culture, une installalion meilleure, un régime plus modéré, une hygiène mieux «ntendue ont diminué le nombre des victimes. Cependant, sous l'influence de certaines conditions, l'endéaie sévit encore avec son intensité première. Nous en citerons un exemple. En i856, sur la fin de l'automne, nous fûmes détaché de Mascara pour faire le service d'un bataillon de ta légion étrangère, campé près de St-Denis-du-Sig et occupé à parfaire la route de Mascara. Ce bataillon venait de travailler au barrage de THabra. Tous avaient été frappés^ sans exceptioa ; le médecin avait dû être relevé. De certains jours nous débitions quarante à cinquante grammes de sulfate de quinine, et les envois à l'hôpital étaient très nombreux. Pendant un séjour d'une quinzaine d'années en Algérie, chargé à plusieurs reprises d'un service médical auprès des indigènes, notamment à Dréan, près de Bône, à partir de l'année i83i, nous avons pu observer l'extension de la fièvre Intermittente parmi les populations arabes, et constater les siltération

— 126 — sol riche en terre végétale, semé d'eaux stagnantes on baigné rhiver, desséché Tété, sous la double influence de la chaleur estivale et du sirocco^ installation et hygiène détestables, c(c. Il nous restait à observer la fièvre intermittente chez les Kabiles ou dans la montagne, et c'est ce que nous avons pu faire amplement pendant un séjour de quinze mois à FortNapoléon. Ici les conditions géographiques sont toutes différentes. Le pays est fermé au sirocco par la haute barrière du Djurjura; le sol est pauvre en humus, les eaux stagnantes sont très rares, l'installation est plus avantageuse. Nous devons nous attendre à une extension beaucoup plus restreinte de l'endémie fiévreuse. Eh bien, nos prévisions furent trompées. La fièvre intermittente est très répandue en Kabylie; elle entraîne les mêmes lésions que chez les Arabes. On pourrait peut-être invoquer comme preuve de l'extension et de l'ancienneté des sévices de la fièvre en Kabylie, le nom *Lerbère* qu'elle porte à l'exclusion d'un grand nombre de maladies connues sous une dénomination arabe. La fièvre se dit en kabyle : *tsaoûla*. L'expression de *ficvi*^e quotidienne n'a pas précisément de synonyme, mais un équivalent : on dit une fièvre de chaque jour, *koullh*. La fièvre tierce se dit *boît*, es ou es, d'un jour à l'autre. Noire fièvre quarte est celle que les Kabiles appellent tierce, *tsamtsellit*; mais cette expression est d'origine arabe et ils en ont une autre toute berbère, celle de *tsaoula ta*^mocrant, la grande fièvre. La fièvre double tierce est dite *smâouga*, ou mieux, avec son cachet berbère, *tasmdouit*. Les chiffres vont démontrer l'extension de la fièvre intermittente en Kabylie. Sur 5,394 malades inscrits, nous comptons 2,026 fièvres intermittentes et 59 hypertrophies de la rate. Sur ce chiffre de 2,026 malades, nous estimons à trois

- 117 ou quatre cents le nombre de ceux que nous avons visités à domicile : les autres se sont présentés à notre visite. Les M2(> malades se décomposent en 1850 hommes et 176 femmes. Le tableau qui suit donne leur répartition par mois : Hommes Femmes Total A partir du 23 Septembre 1857.. 17 à 19 Octobre 238 35 273 Novembre 234 31 265 Décembre 216 7 223 Janvier 1858.. 98 7 105 Février 80 4 84 Mars 02 0 62 Avril 48 4 52 Mai 50 2 52 Juin 76 7 83 Juillet 65 14 79 Août 89 6 95 Septembre 224 24 248 Octobre 230 24 254 jusqu'au 24 Novembre 123 9 132 On voit par ce tableau que les fièvres intermittentes, rares pendant le printemps et l'été, prennent en automne une grande extension et se maintiennent encore pendant l'hiver. Pour avoir une idée vraie de leur marche progressive, il ne faut pas prendre tout à fait à la lettre notre tableau, mais il faut se rappeler aussi que bon nombre de nos malades ne venaient qu'après avoir subi plusieurs accès : l'époque de développement se trouve ainsi reculée. Bon nombre de malades avaient à faire pour arriver à nous une journée de marche et plus. Avant de se mettre en route, ils attendaient la guérison du temps ou de la Providence. De là une cure plus difficile et des rechutes qui se prolongeaient

- 128 — pendant l'hiver, alors que les agents pathogéniques[^] agifletitti[^] avec moins d'intensité. Si nous devons nous en rapporter à nos clients, quelques fièvres étaient d'une ténacité rare et se prolongeaient peihdant des années. Nous devons faire une remarque à propos du mois de novembre 1857, l'un des plus chargés. Pendant ce mois nous fîmes un voyage que nous poussâmes jusqu'àaa->-delà ^{^^},ipvr ■ jura, et nous vîmes sur place, particulièrement aux marchés du Djemâ des Menguelat, et du Sebt des Yahya, plus de malades que nous n'en aurions reçus à Fort-Napoléon. Nous allons donner aussi, par tribus, les chiffres de fiévreux les plus considérables .

Tribus	Fiévreux	Population	Raten
Ghennâcha-Sedka et Onadya	122	6.212	
Menguelat	110	4.144	
Frâoucén	94	4.938	
Yahya	80	5.329	
Yenni	71	2.378	
Ouacif	50	2.722	
Bou-Youcef	48	3.392	
Itsourâi'	36	5.171	
Aïssi	35	14.465	
Auâf.	33	1.017	
Akbil	28	1.584	
Bouchaïb	25	2.000	
Akkâch	23	1.518	
Boudr'âr	21	2.400	

Ce tableau veut quelques explications. Les chiffres se sauraient représenter la densité relative des fiévreux dans chaque tribu, et cela pour plusieurs raisons[^] Les tribus éloignées fournissaient un contingent moindre que les plus rapprochées, comme on le voit en comparant le chiffre des Ra

— 129 — ten à celui des autres tribus. Quelques chiffres, ceux des MeDguelat, des Frâoucen et des Yahya sont relativement élevés parce que nous vîmes des malades sur place. Le chiffre des Aïssi est irès-raible relativement à la population, par la raison que cette tribu est plus à proximité de Tizi-Ouzou que de Fort- Napoléon. Ce que nous tenons à faire remarquer dans ce tableau, c'est le chiffre assez considérable de fiévreux donnés par une série de petites tribus qui habitent les pentes du Jurjura, à une hauteur de 1,000 à 1,500 mètres, et qui sont en même temps parmi les plus éloignées du fort. Ces tribus sont les Iisourâr', les Bouyoucef, les Akbil, les Allâf, les Boudr'âr, les Akkâch, les Ghennâcha. Malgré leur situation, qui semblerait les assurer contre la fièvre intermittente, d'après l'éliologie généralement admise, malgré leur éloignement, ces tribus nous ont fourni un contingent assez considérable ; mais ces tribus ne nous ont envoyé qu'une portion de leurs fiévreux : un nombre beaucoup plus considérable est resté sur place. La fièvre intermittente sévit donc avec une certaine intensité chez des populations montagnardes que leur position semblerait préserver contre Tendémie. Ce que nous disons de ces tribus, nous devons le dire pour toutes eu général, et rappeler Tapathie des Kabiles, leur répugnance à se déplacer, surtout à laisser déplacer leurs femmes. En tenant compte de ces faits et des chiffres que nous avons donnés, on conclura que la fièvre intermittente est beaucoup plus répandue en Kabilie qu'on ne l'aurait cru de prime abord. La tribu des Raten, au centre de laquelle nous habitons, et dont les limites s'étendent en moyenne à deux ou trois lieues de distance de Fort-Napoléon, nous donne à elle seule un chiffre de 1.136 fiévreux. Nous croyons que l'élévation de ce chiffre a son explication dans la proximité des populations et dans les visites fréquentes que nous fesions dans les villages voisins du fort, quand notre service nous le permet⁹

— isolait. Le voisinage de la plaine du Sébaou, pour quelques villages, ne nous paraît pas devoir être pris en très grande considération. Si toutes les tribus eussent été à notre portée comme les Raton, nous serions certainement arrivé à un cliiiiire de malades extrêmement élevé. . En présence d*un nombre de fiévreux ausî^i considérable, on est naturellement conduit à se demander quelle peut être la cause de cette fréquence des fièvres iniermittentes en Kabilie. On admet g"néralement en Algérie que les émanations paludéennes sont la cause habiiucle, pour ne pas dire unique, exclusive, des fièvres intermittentes. En Kabilie, nous croyons que celte cause n*a qu*unc action très-restreinte, et qu'il faut en cbercher d'autres. Tout en repoussant les émanations paludéennes comme cause générale et exclusive des fièvres intermittentes en Kabilie, nous devons dire cependant que nous avons constaté celte aclioQ d'une manière positive en

Nous pûmes observer chez des Français l'insalubrité de ce coin de la plaine du Scbaou . Au commencement de 1858, un détachement d'artilleurs fut détaché de Fort- Napoléon pour aller camper entre Asikhou-Meddour et le Soukclhad, non loin de l'ancien camp. Le sol était bas et humide, dominé au Couchant par la chaussée de la route, et au Levant avoisiné par un sol légèrement marécageux envahi par des fourres de plantes palustres, de lianes et d'arbres amis de l'humidité. Presque tous ces artilleurs furent envoyés à l'hôpital de Fort-Napoléon, dont nous fîmes le service, par surcroît, pendant l'été de 1858 ; et pour dernier remède nous dûmes leur donner à presque tous des congés de convalescence pour les guérir de leurs fièvres, tant elles étaient tenaces. A la même époque, nous reçûmes aussi à l'hôpital un grand nombre de fiévreux appartenant à la garnison . Mais ces fièvres peuvent s'expliquer, tant par le grand remuement de terres que nécessita la construction de Fort-Napoléon, que par une certaine aptitude paludéenne de la plupart des bataillons. Ce sont là des faits où les indigènes sont hors de cause, et nous revenons à notre thèse. A part ce petit coin d'Asikhou-Meddour, nous ne voyons pas de foyers notables d'émanations paludéennes dans la vallée du Scbaou. Nous considérons comme insignifiantes les petites pièces d'eau qui se trouvent en bas d'Akbou. Il est, dans la plaine du Sébaou, une localité qui donne des fièvres^ mais que l'on ne saurait considérer comme un foyer d'émanations s'irradiant dans un cercle étendu. Cette localité, c'est Djemâat Essahridj, de la tribu des Frâoucen, assise sur les ruines d'une colonie romaine, dont les bassins encore en usage lui donnèrent son nom . Djemâat Essahridj est à un myriamètre du Sebaou, et à une altitude de trois à quatre cents mètres. Le massif des Frâoucen, d'une élévation

— 132 — double et aux penles abruptes, la domine au Uidi. Son sol est d'une excellenie nature et arrosé par des eaux abondantes dont les Romains emprisonnèrent les sources dans .des bassins qui leur ont survécu. Les eaux» mal aménagées» s*ccoulent à travers des chemins fangeux où l'on se donne peu la peine de leur construire des rigoles. Djemàat Essahridj compte 1,586 habitants, logés dans des maisons mal construites, le plus souvent des gourbis perdus au milieu d'un massif ininterrompu d'arbres fruitiers, de la plus luxuriante végétation. Le "11 octobre 1857 nous visitons Djem&at Essahridj et nous donnions du sulfate de quinine à u:)e douzaine de fiévreux. Djemàat Essahridj développe plutôt les scrofules et particulièrement les goitres, ainsi que nous le verrons plus tard. Deux tribus, dont la population représente douze mille individus, habitent la rive droite du Sebaou : ce sont les Djeniiâd et les Ouagnoûn. Ces deux tribus nous donnèrent ensemble une centaine de malades, parmi lesquels seulement treize fiévreux. Si d'Âsikh-ou-Meddour nous remontons TOued Aïssi, nous ne trouverons plus qu'un sol tourmenté, que des ravins étroits , rien qui puisse engendrer des émanations paludéennes. Si Ton ne saurait montrer en Kabilie de foyers notables d'émanations paludéennes, ces émanations ne pourraientelles pas être amenées de Textérieur par l'intermédiaire des vents? Nous ne le croyons pas. La Mitidja peut certainement envoyer ses miasmes aux Kabiles du voisinage ; mais le théâtre de nos observations en est éloigné et même séparé par des soulèvements d'une altitude supérieure à celle de ceux compris entre le Sebaou et le Jurjura. Nous ne croyons pas non plus que l'on puisse invoquer l'action de la plaine de Drâ^I-Mizan à Bornî, plaine qui n'est pas marécageuse, mais une bonne terre de céréales. Rappelons ici que la grande majorité des villages qui nous

— 133 — ont envoyé des fiévreux sont construits à une hauteur qui oscille généralement entre 600 et 800 mètres, et que les villages situés sur les hautes pentes du Jurjura ont une altitude supérieure. Irons-nous chercher la cause des fièvres dans Faction de la chaleur exclusivement, ou dans celle de l'électricité soit tellurique, soit atmosphérique? Non plus. Pour nous, la cause génératrice des fièvres est une altération matérielle, une infection de l'air atmosphérique, mais cette infection diffère de celle qui provient des miasmes paludéens et dans sa nature et dans ses conditions. A cette altération, nous devons ajouter les influences du régime et de l'habitation. Cette infection de l'air est également suscitée, entretenue et aggravée par la chaleur, mais les matières qui fournissent les émanations sont d'un ordre différent. La Kabilie, pays de montagnes tourmentées et abruptes dont les pieds sont lavés par des torrents plutôt que par des rivières, la Kabilie n'a pas de marais ni d'eaux stagnantes ; mais chacun de ses villages tout perchés qu'ils sont sur des crêtes ou sur les versants des contreforts, est un foyer d'émanations infectieuses dont l'action pathogénique est secondée par un ensemble de conditions hygiéniques détestables. C'est à la chaleur et à l'hygiène locale plutôt qu'aux vents qu'il faut, suivant nous, demander la cause des fièvres intermittentes en Kabilie. Nous allons exposer quels sont ces foyers d'infection dont la chaleur et le régime accroissent la puissance pathogénique. Du tableau que nous avons donné de la répartition des fièvres dans les différents mois de l'année, il résulte que les fièvres, rares au printemps, s'accroissent en été et prennent subitement en automne un développement remarquable. Eh bien, c'est en automne, c'est vers la fin de l'été que les influences morbides ont le plus de puissance. En tenant compte de la date des invasions, ce serait au mois d'août que commencerait cette recrudescence. C'est à cette époque aussi

que se développent les foyers d'infection et que leur influence est particulièrement secondée par le climat et le régime. A toutes les époques de l'année les villages kabiles laissent à désirer sous le rapport de l'hygiène. Avec une température basse ou modérée, ce défaut d'hygiène entraîne peu d'inconvénients ; il en est autrement à l'époque de la chaleur. Et d'abord, les habitations sont étroites, mal aérées, mal éclairées ; l'air y est vicié par une accumulation considérable d'hommes et d'animaux. La partie de l'habitation réservée au bétail laisse écouler généralement dans la rue les produits excrémentiels liquides. Quant aux produits de provenance humaine, ils font autour de chaque village une large ceinture, une sorte de barrière qui en rend l'abord dégoûtant. La défriche du sol environnant est la cause naturelle de cette accumulation d'excréments qui sont déposés le plus près possible. Il s'y ajoute des débris de toutes sortes, et c'est là l'origine de cette terre végétale qui acquiert souvent une grande profondeur autour des villages, installés cependant sur la roche. En automne, ce sont de nouveaux produits excrémentiels de nouveaux débris, qui séjournent dans les habitations, dans les rues, ou bien sont rejetés à l'arrière des maisons. Les Kabiles ont quelque peu de bétail : bœufs, chèvres et moutons. Si peu qu'ils en aient, les pâturages sont insuffisants. Pendant la première moitié de l'année, le bétail broute à l'extérieur et se repose la nuit à la maison. Quand vient l'été et la sécheresse, le pâturage fait complètement défaut, et c'est à l'étable que le bétail doit se nourrir. Or, voici comme on y procède : A défaut d'herbe, on s'adresse aux feuilles des arbres. C'est le frêne et quelque peu le figuier qui fournissent au bétail son alimentation pendant la sécheresse. Telle est surtout la cause de la culture du frêne, culture si répandue en Kabylie, où il acquiert de très fortes proportions. On enlève donc les feuilles, ou plutôt on coupe les jeunes pousses ; et

— 135 — telle est la raison pour laquelle ces arbres si beaux, quand rien ne gêne leur développement, se présentent presque toujours mutilés, sous forme de tronçons d'un aspect disgracieux. Les jeunes pousses sont livrées au bétail qui s'en fait ensuite une litière. Leurs débris sont ensuite rejétés, soit dans les cours, soit dans les rues, soit au dehors des maisons. Voilà donc une masse considérable d'excréments et de détritus que Teau ne vient pas diluer, qui fermentent au contraire et remplissent l'atmosphère locale d'émanations putrides (sous l'influence de la chaleur. C'est alors précisément réjouie où le Kabile est le plus sédentaire et fait usage du régime alimentaire le plus mauvais. Après avoir battu le peu de céréales qu'il a récoltées, il procède à la cueillette des fruits, particulièrement des raisins et des Ogues. Mais en attendant qu'ils arrivent à leur pleine et entière maturité, il en fait un abus à l'état frais ; il s'ingère à l'excès des aliments qu'il trouve en abondance et qu'il n'a que la peine de cueillir. Alors les fonctions digestives languissent, et apparaît cette affection répandue par toute la Kabilie et connue sous le nom de lāguya ou tamaguirt, qui n'est autre chose qu'une faiblesse, qu'une atonie de l'estomac distendu et fatigué par une nourriture aussi insuffisante que surabondante. L'organisme, sous l'influence de ces causes épuisantes, avec cette alimentation si peu réparatrice, tombe dans une atonie générale qui le rend incapable de réagir contre les influences morbides devenues précisément plus nombreuses et plus intenses. Gorgé de fruits, le Kabile se couche et prend la Gèvré. Tels sont les faits que nous avons observés et interprétés comme les interprètent les indigènes. Comment veux-tu, me disait l'un d'eux, que les Kabiles ne tombent pas malades ! Ils s'emplissent de fruits jusqu'à ne pouvoir plus souffler ; puis ils vont se coucher contre un mur. Nous n'avons pas, me disait un autre, ce qui chez vous stimule la digestion. Le vin nous est défendu et le café n'est pas commun chez nous. Nous n'avons que l'eau.

— 136 — Nous croyons devoir aussi accorder une influence aux brouillards, et nous rappellerons ce que nous en avons dit précédemment. C'est en automne qu'ils commencent pour se prolonger pendant l'hiver et le printemps. Ils sont épais, froids, et se résolvent en une petite pluie très serrée. La froidure qu'ils amènent, à laquelle succède la chaleur d'un soleil, dont les rayons sont toujours chauds quand ils ne sont pas interceptés, tout cela est assurément de nature à provoquer des fièvres d'accès. Pendant l'automne, quand notre service nous le permettait, nous visitions l'après-midi les villages voisins. Il n'en est pas d'une distance d'une à deux lieues que nous n'ayons fréquemment visité. Constamment nous trouvions de nombreux fébricitants couchés soit dans les rues, soit dans les maisons : fréquemment nous en trouvions de quinze à vingt dans la même localité. Il est un village que nous visitons le plus fréquemment et où nous trouvions toujours beaucoup de fiévreux, nonobstant ceux qui nous arrivaient au Fort, dont il n'est distant que de cinq à six kilomètres, c'est Taourirt Tamocrant. Le 1^{er} octobre 1857 nous y donnions du sulfate de quinine à 15 fiévreux, le 5 à un pareil nombre, et nous devions en renvoyer plusieurs au lendemain faute de pilules. Le 20 septembre 1858 nous en donnions à dix malades, et le 29 à 20, obligé encore d'en renvoyer plusieurs au Fort. Taourirt-Taniocrant est un des villages les plus pittoresquement situés que nous ayons vus en Kabilie. Ses maisons se développent le long d'une arête dont une mosquée avec son minaret couronne le sommet. Il réunit toutes les conditions que nous avons considérées comme favorables au développement de la fièvre intermittente. Il a d'abord ce qu'ont tous les autres villages, l'insalubrité des habitations et les foyers d'infection, puis il a quelque chose de spécial. On y fabrique les ichouaoxien, l'industrie de femmes adoptée dans une bonne portion de la Kabilie. Quand on parcourt les

— 137 —

rues de Taourirt-Tamocrant, on rencontre partout des hommes, — car ce sont les hommes qui travaillent, — on en rencontre partout des groupes occupés à broder Vachouaou, Mais aussi on en rencontre toujours de couchés en proie à la fièvre, ou d'autres qui, par leur teinte ictérique ou leur pâleur, accusent des accès antérieurs. La situation de Taourirt est encore défavorable. Malgré son élévation d'environ 700 mètres, ce village est relativement peu élevé. Au sud il est dominé d'un peu loin il est vrai par le massif des Yeuni qui s'élève à 900 mètres. Au nord il est dominé de près par le massif de Fort-Napoléon et d'Aboudid qui dépasse 1,000 mètres. Le massif des Aïssi le domine également à une certaine distance. Au milieu de ces massifs est creusé le lit sinueux de l'oued Aïssi. L'air doit être plus stagnant à Taourirt, situé sur un contrefort, et dominé de toutes parts, que dans les villages perchés sur les crêtes. Ainsi nous trouvons à Taourirt une atmosphère à toute époque peu renouvelée, infectée pendant les chaleurs, une alimentation excessive et insuffisante, une industrie qui condamne au repos et à l'insolation ; toutes conditions qui expliquent encore la fréquence des fièvres intermittentes. Notons encore quelques visites faites dans les villages voisins. Le 16 octobre 1857 nous nous rendions à Iril Tazert, petit village de 120 habitants et nous donnions du sulfate de quinine à 10 malades. Le 19 nous en donnions à 12, à Tiriltel Hadj Ali, village de 120 habitants. Le 22 nous en donnions à 10, à Irilguéfi, village de 350 habitants. Le 31 nous en donnions à 15, à Iril Tigmounin, peuplé de 240 habitants. A Tirill el Hadj Ali, parmi nos fiévreux se trouvaient trois enfants à la mamelle. Le 17 novembre 1858, de passage chez les Yenni nous donnions du sulfate de quinine à 15 fiévreux.

- 138-. Le nombre des malades venus à notre visite est certes considérable. 2,026 en 15 mois : mais pour se faire une juste idée de l'extension de la fièvre, il faut songer aussi à ceux que nous rencontrons dans nos tournées. L'intensité des accès et l'éloignement en retenaient un nombre incalculable à domicile. Des demandes auxquelles nous ne pouvions faire droit, vu la modicité trop restreinte de nos allocations, nous étaient continuellement adressées pour des absents, par un des membres de la famille. Tantôt c'était pour un vieillard, tantôt pour une femme, tantôt pour un enfant à la mamelle, qui ne pouvait se séparer de la famille. Parfois on amenait sur une mule un malade que la fièvre prenait en route ou à son arrivée. Nous rappellerons ici un des faits les plus curieux de ce genre. Le 2 juillet 1858 nous arrivait une jeune femme de l'âge de 14 ans, nouvellement mariée, du village de Tngucmmount Guadefel, distant de huit kilomètres de Fort-Napoléon. Depuis un mois elle avait des accès de fièvre quotidiens. Deux femmes, sa sœur et sa mère l'avaient apportée à dos, se relayant à tour de rôle, car le pauvre ménage n'avait pas de monture. La fièvre fut coupée, mais récidiva, et le 1^{er} du même mois, Smina bent Ahmed nous était une seconde fois apportée à dos par sa mère et sa sœur. Toutes les fièvres cependant ne sont pas contractées en Kabilie : un certain nombre le sont en pays arabe. On sait qu'à l'époque des moissons, bon nombre de Kabiles s'en vont chez les Arabes, avec le tablier de cuir et la faucille, et s'engagent pour toute la durée des travaux, ainsi qu'il arrive en France dans certaines provinces. Plusieurs en rapportent la fièvre ou quelque autre maladie. Quand le Ramadhan^e mois du jeûne, tombe à l'époque de la moisson, l'abstinence et un travail excessif à l'époque des chaleurs doivent avoir les plus fâcheux résultats chez les Kabiles moissonneurs. Nous avons recueilli un certain nombre de faits de ce genre.

The text on this page is estimated to be only 9.41% accurate

— «39 — Sous le rapport des types[^] il est uii Tait remarquable à noier, c'est quâ les deuî liers environ de nos lièvres éiuiet quartes» d'uoÊ invasion ancienne[^] ayant débuté parnn autre [^]pe. Kous en étions parfois à nrus dem[^]inder si l'on nous 'llisait toujours vrai, et vaki connricnt. Les Habiles avaienL la pins grande confiance dans te sulfaio de qoiiiine. C'est vértlablcment un remède fait pour eux qu'un remède qui jouit à un aussi haut degre d*une eAicncité promplo ei sûre. Dcja, dans le courant de rexpéditlnn du 1857, une certaine quantité de pilules avaient éié di[^]trlbuifes par les médecins de rambulance. Dès noLrc ai rivée nous irovûmes la répulatioi du sulfate de quinine loule fatlc, et bon nombre de Hévreux, pour couper court k une înierrogatiou diflicilef nous abordaient CD disant quina[^] quina. Comme nous l'avons déjà dir, des deniaudes incessantes nous éiaieni laiea pour des absents et particulièrement pour des femmes. Dans la prévision mallLeureuscinent trop bien fondée que nous dépasserions nos alloca lions, sans parler de la cminte que nous avians de gaspîlkr un médicament précieux, nous refusâmes constamment. Alors on avait recours aux subterfuges. On nous envoyait des enfants qui accusaient uiensoDgèrenicnt la Hèvre, et que nous forcioni quelquefois à nous avouer qu'ils venaient pour leur mêrc ou leur sceur. Dii de ces enfants eut recours à un curieux stratagème. Comme il nous semblait suspect, nous uous décidâmes [^] lui donner Immédiatement une do.

The text on this page is estimated to be only 6.32% accurate

I — uo — ei noiis noufi m trouvâmes bien. Les Kâbîles ne tardèrent pas à reporter sur ta solution Tesiinie qu'ils avaient eue pour les pilules. Nous admirions souvent avec quelle rapidité J'avait été les cures, alors que bientôt des études faisaient la grimace* Chez les tout jeunes enfants nous avons employé d'abord le sulfate de quinine en pommade : nous adoptâmes bientôt un autre mode d'administration, celui de» injections alvines. Ceci parut étrange au comrrien ciment ; on n'avait pas connaissance de ce mode d'administration ; cependant on l'accepta sans difficulté. Nous trouvâmes du résidu déjà mûr et l'usage pour des adultes auxquels nous injectons ainsi de la solution de sublime contre les ascarides. Nous faisons auiajit que possible précéder le sulfate de qui• nline par un vomitif Quand l'époque des accès ne s'y prêtait guère, nous préférons donner une dose immédiatement, Nos doses étaient le plus souvent de cinq ou six décigrammes à prendre séance tenante, et nous en donnions une quantité quelque peu inférieure à prendre à la maison» Outre le sulfate de quinine, souvent quand la fièvre datait de longtemps) nous administrons les toniques ou les ferrugineux à la suite. Nous devons fréquemment des pilules d'extraît de quinquina^ à prendre après le sulfate de quiNous Essayâmes aussi de répandre parmi les Kabiles la connaissance et l'usage de la pelée cenlauree, qui croît généralement par toute la Kabylie et dont nous fîmes une récolte aussi abondante que possible. Cette plante qui se dit chez les lia biles gtlou et chez les Arabes merarct el Àhnech^ fi-ît de serpent, ne nous a paru nulle part employée ni par les uns ni par les autres.

The text on this page is estimated to be only 7.56% accurate

— I4i — IL — Hyphutropuie de la hatk. CinquarUe-neuf malades figurent sous ce titre dans notre Ubleau. Ce cliiOVc est loin de représenler le noiubre des byperiophies de h raie que nous a vans observées. Il ne répond qu'au 3^m Li lad es qui se fiout pri[^]seniés à nous, accusant œiie mubdLe exclusivement. B^m nombre de lièvres d'accès étalent aceonipaguées dliypenrophies de la raie plus ou uiûlns prononcées. Toutes cesatTectons de la rate recannaissaient pour cause une fièvre dont rin[^]Hsion remontati à une époque plus ou mains éloignée, généralement quelques annéeSp Un seul malade se prcsenia chez lequel « dès les premiers accès, Ja raie éirut coQSjdcrablêmeiit tuméilée. Généralement cette luméfacLion ue se prononçait qu'au bout d'un cerlain temps. Parmi les sujets dont nous avons noté les Ūges, 7 avaient moins de 20 ans, et 36 avaient de âO à -lo ans. C'étaient à peu près tous des hommes. Généralemeni, eliez ces malades, les loncllons digestives étaient gravement altérées ; la pesu revêtait souvent une eoloralion terreuse; il y avait de raiiialgrissement, un état cache clique, pnrrois de rinfdtration et de l'as ci te : presque toujours ils accusaient de la prosiraiioa des forces et de Tossou file ment aux moindres mouvements d'ascension , Dans le plus grand nombre des cas, la rate ne débordait que de 5 à 10 centimètres. Chez trois elle débordait de 15, chez deui deiO, chez deux de 25 et chez un de 37. Chez quelques-uns le débordement était énorme, la raie se prolongeant non pas seulement en bas, mais À droite audelà de la ligue blanche.

— 142 — Nous allons citer quelques-uns des derniers cas. Le 9 décembre 1857 se présentait Mohammed ben Amara, d'Âgouni ou Djelban, de la tribu des Raten, âgé de 35 ans. Depuis deux années il a la fièvre. La rate mesure 10 centimètres à partir du rebord costal, et dépasse de 3 centimètres la ligne blanche. Le 18 février 1858 comparait Mohammed ou Ider, des Amraoua, tribu de la vallée du Sébaou, âgé de 35 ans. Depuis trois ans, la rate s'est tuméfiée consécutivement à la fièvre intermittente. Actuellement elle remplit presque toute la moitié gauche de l'abdomen, mesurant de haut en bas 37 centimètres, et s'avancant à droite au-delà de la ligne médiane de 4 centimètres. Le 14 juillet venait à la visite Zamoun ben Mohammed, des Yala de Toued Sahel, âgé de 40 ans. Depuis six ans la rate s'est tuméfiée consécutivement à la fièvre. Elle occupe tout le côté gauche de l'abdomen des côtes au pubis, et déborde en bas de deux centimètres en dehors de la ligne blanche. Le même jour nous recevions Abderrahman ben Mansour de la même tribu, âgé de 40 ans. Il y a un an il eut la fièvre qui ne le quitta pas de trois mois. Aujourd'hui la rate occupe la moitié supérieure de l'espace compris entre les côtes et le pubis ; l'abdomen mesure 1 mètre 5 centimètres de circonférence. Toutes les tribus fournirent leur contingent, mais les cas du plus grand développement nous vinrent de localités voisines de la plaine. Cette affection fut une de celles dont le traitement fut pour nous le plus ingrat, en raison de sa longueur et de ses difficultés. Nous eûmes rarement occasion de nous féliciter de quelques succès. Le Kabile aime les médicaments qui agissent promptement : il nous en revint seulement un petit nombre. Ce traitement variait suivant les indications.

— 143 — Après un ou deux purgatifs salins nous administrons généralement les ferrugineux. Quand des accès erratiques se continuaient nous donnions le sulfate de quinine. Quand il y avait de rinfilraiiion, de Tasciie, un traitement était institué en conséquence . Les Kabiles aussi bien que les Arabes ont Thabitude de traiter la rate hypertrophiée, thikâlf par la cautérisation avec le fer rouge. Il nous vint un cas d'hypertrophie de la rate d'origine traumatique. Une balle était entrée par le côté gauche du thorax : du sang, puis du pus, avaient été expectorés, et le projectile paraissait enfin s'être logé dans la rate, consécutivement tuméfiée. UI. ^

OPHTHÀLMOPATniBS. Sous le rapport de la fréquence, les ophthalmopathies viennent après les fièvres intermittentes. Nous avons reçu 1,046 ophthalmiques, dont 773 hommes et 273 femmes. La plupart des affections de l'œil y sont représentées, comme on le voit par le tableau suivant. Palpébrite ; 184 Enlropion 42 Tumeur palpébrale 1 Tumeurs et fistules lacrymales 23 Conjonctivite 149 Adhérences palpébrales 1 Pannus et ptérygion 11 Kératite 466 Staphylôme 3 Kyste intraoculaire 5 Âtrésle pupillaire 4 A reporter.... 889

The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate

— iU Report.... 889 Déchirure de l'iris i Amâurose 21
Photophobie 2 Héméralopie 9 ' Cataracte 66 Ophlhâlmie complexe 52
Cécité' (pour mémoire) 6 Total... 1.046 TéKst le coDtingént de chacune des
principale^ triK'us : Tribus. Ophthalmies. Population. ^ Raten 377 16.802
Meoguelat. 66 4.144 Fraoucén.. 50 4.938 Aïssî.. :..... 4*7 14.465 Tahya 46
5.329 Odacir 46 2.722 Chennacha Sedka, Ouadya..; :..... :..... 44 ' 6.212
Ttsfourar.j... :... ^...î; ^ 5.171 Yenni../..... ^.... 53" 2.378 Ouagnouir.....;*
21^ ' 10.206 Àtertoua.... ,... 24 ' 11,875 îlloula, Slilten: 25 • » Bou-
Akkach.. 23 1 .518 Bouchâîfb..... !..... 20 2.900 laissa;.;.....; 1^^
22.473 Djennad 15 1.436 Boudrar 15 2.Î00 Bouyouèeef. 13 3. 392 Bidjer..!
11 » Aliaf 11 1.017 Akbil..... 9 1.584 MilMm;....;./ 9 (\kbil)

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

- M5Noi)i 4evû8 faire quelques observations sur ces chilfres

The text on this page is estimated to be only 6.50% accurate

— u^ — joueur, la poiiBslèfèt me branche d^arl»te, la f^j'ikîiitiî^
«i€. Bien rarement on songeait 'ii nous accuser tme cause à la< quelle
cependant nous croyons devoir Accorder une cerlaine importance, tant au
débui tjue dans le cours de TaOecUon ; c'esl racln de]a riini^et qui ne
peut s^écliapper que par ta porte ou par des lucarnes étroites, action qui se r
Ces pleurs ne nous furent accusés que par deux hommes, ' Anrtara bel lladj
d'AUIrali, et lluliammed ou Said, des Bou Akkâch. Par ce que nous avons
observé, nous croyons devoir mettre en lête de tqiii^s ces causes, h variole,
lunt pour le nombre des victimes que pour la gravité des allémiious qu'elle
entraîne. ^ [. , , Comme onê toît par te tath^au des ophihalmies, les kéra^
titesilgtireAlppiir environ la moitié dans le total de nos ma lades< Ces
kéraliies é talent bien souvent graves, de longue daie^ et voilant plus ou
moins le champ, visuel, tln'j^rand nombre do sujets avaient perdu l'un des
deux yeux. î.es cataractes no lîgurenl oue pour le ehiflVe de 00 dai^s ce
laUeau, mais si liOiH tenons compte de ceui qur, porieurs d'une çataracle
vcnaieni pour une^ectîou de l'autre mi iMi poir loti te autre, maladie, iiouis
en trouvons irmsiiTM'e^i l/ophtlialmîc sévlfu l ef'poiot sur les Kabiles
qu'on m saurait se muter aux pupulatiolis salis en rencouter des victimes à
chaque pas. il nous ^st néanmoins impossible' iié traduire en cliilTres là if
ubtii?i Irfé population qui eu est atlectée. ^H

The text on this page is estimated to be only 6.83% accurate

— 147 Nous i^niiiieroQS cf» générfiUlés en donnarl la
répariiiîan d«s inâUdeijMilirdQl tes 4ro4ue8 de TaDDée. .
Pa.S^«epteaiibreîS57 6 ;ï. i: Octobre..... 39 • Déceœbçe... ,....., m v-s.,;:
JaflviwîJiSS».,.... 5; Février 5,*) ; Mare.,^.,., 9i ..ç:)y -.,■'■: ;■■■■., Afrih-
'^-' --^ *..●● ●●.-.«. -^ JI9 , , - , y - Jkiill^..... , . Ui) ^ous allobs passer
successivement en revue chacune des caLéfTorics d'QplitliaïînîcSf en
signalant ce qu*elles neuvèni oflnr d I nUTCSSanl ;i u [i poi nt . de vi|e

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

- lia-sis et de disicliasis. Uii pAua grand oomtoïd le . \$9fH emafà sous le titre kératite, soit que la d viMioyt de& ( toi I  l6 primiiive, soit qu'elle ait été eons cutiv   )9 k ratfte. . Les Kabilta* traitent souvent eux-m OMS Tentropion et la déviation des cils, et cela par deux procédé. Le premier est l'extraction des cils. Un certain nombre deKabiles soignés dans leur ten  f, ainsi. 104 jeunes gens, les mkazni du bureau, sont porteurs d'une petite pince en cuivre, fabriquée dans le pays. Elle est employée généralement   l'extraction des poils de la iace, mais fMHivent aussi   l'extraction des cils. Nous ajouterons, et ceci compl tera. ce. que nous avons dit des palp brltes, que Ton en fait un usage abusif. Nous avons observé bien dos yeux, privés ainsi de cils, que la lumière irritait, irritation qui pouvait aboutir ii diverses lésions plus ou moins graves. Maintes fois, nous nous sommes servi de cette petite pince, en cas pareils et en d'autres encore. Nous croyons qu'il y aurait avantage   rintro uire dans nos trousses. Sa longueur est de5 millimètres.: EII0 se compose d'une seule lame au lieu de-deux lam   seiidWeg comme dans nos pinces   dissection  La partie silp nIeMpe est disposée en croix ou en ir He, et dans l-anse sup riaure est engagé un anneau qui sert   la suspendre Au-dessett   de la branche transversale , quelques tours de fil de- fer niai  * tiennent les branches rapprochées. Les braneliea   «a  Ueu d'être rectilignes, Isnt près de leor extrémité in angle 'SaiU lant   rext rieor,et les deux bouts se rapprohe C par «ne surface taill e en biseau, au dépens de la face int ro e> Ce petit' instrument trouve son emploi dans bien; dos tas -eu les pinces ordinaires des trousses seraient non-seulemeia d'un usage incommode   nais nuisible en raisoa des denier lures de leurs extrémités.  -  •Les Kabiies, outre ce procédé paltiatil   emploient la aulurft de la paup re. Un Kabyle d'itil Hahsen, des YennI   ooms «a

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

- 149 «UHM Vêif(Ar {iraliqaAe piosieart fois, et la tenir d'un pèlelld qri Pavait iuppbné d« Syrie. Nous afdtH^praiiQoé la «mure chez des sujets de iout:âge, ^e nobs soamettioM à (a chlorofoforinisation. Deux Tois nous avons dû réitérer l'opération, n'ayant pas enlevé un lambeau et petfft suflsainment large. Concurrément à l'excision du fambeaU) nous praiiqiirions «ne incision transversale à la face Interne de 'lapaupière, m qttelqueiols une incision sur la pMI^erà ^fltm le sens vertical, b partir de son bord libre. à f application des caustiques. La tumeur est molle et ^âratl contenir des solideë'tai^tés à dl»S'rH|iiilUOfiii€lladj Abmed dut éire renvoyé, ne pouvait se soumettre' à un séjour et à l'opératlDn par rinstrument tranchant.

The text on this page is estimated to be only 4.52% accurate

[CQHJ&nciiriit. Le cfiî (Tre îles malades t'elèire à U!^, [»jiritii
parmi leg'[aflâ IS rejTimêii H ue comprcoil fl[flc tes mafa^e^ clir^ lesquels
b ei»njoiitî?iie étaîl j }i^u près excliish émeut affectée hes atilres
afUllialmtesT la grande mdjorilé avaient débuté p2T une coujouctivile.
f^fivirori h niait 10 nous oui iie prcseilécés à téw âigVt arcora|agnce\$ de
clialeurf lilnjecftan vasculatre, de tuniéfatlian, de eéphabigie ei
flUâl#)ucro»sde plioiofUobîe* TanlOt [a cmijmiiivUe pas^îl a Téiai
cbranique et m continuait mm les formes purulente, séreuse ou granuleuse ;
taniô: le travail inflammatoire envahissait les diferies parties de Tap* pîircil
ocu taire et eni rainait des lésions diverses. Les Kabites ont, pour itxprimer
la ci>njûctivjie, une exlAfei^sîoE] indigène, celle de lindaQUi quî répond
au remad des Arabes. La plupart des oplithalmiques nous répotidaïeni»
quand ueus voulions remoaler h Torigine de la maladici qu'elle avait
eommencê par b* tindatm, Cbez mie remiie des Meu^uelaii Sakouf lient
Taradclfi, agrê de ^0 ans, nous renconlrimes une tumeur Fongueuse k la
taee iriieriic de Ea paupière supérieure droitei du volume d'un^ aniaudo^
tjui lut excisée çl ne reparut point fkémтик\ Le cblUve des niabdcx atteints
de Kératiie ^*élèvp à iOO» denl 1 llHemnieâ. Nous ne rappellerons pas ce
que nous avons dit û propos des opiitliainiies en ^'énuraj : les à^^uses des
kératiiJes soiK toutes eetles deâ uplilhulnnes. Nous ajouterons seulement
tfVun très grand nombre dé nos malades nous accusaient Taxisleace
préalable de la conjonclîvilc ou Undami. fimiê les avons observées h ta tues
les périodes de leur dévelijppL^uïeuit avec lous les désordres qu'elles
peuvent enI rainer et Ici alléraïions diversesqui peuvent les compliquer.
CliCK un grand nombre, la kcratiiie avait été causée ou entretenue. par une
déviation des cils qu'il fallait préalable^ ineut enlever. Un de nos mabdesi
Bl Ifousseiir, de njeinaat-EssaUridj^

The text on this page is estimated to be only 5.24% accurate

- m veuu le tu février iSh[^] av;itt, raiiiee prccédeule, euulr[^]cté
rôplitliatmie en Egypte. Comme pour lesoplilbaljiiê[^] en gûnurat[^] l'uuji
ol[^]ît souveni M'eclê ÛQ [otrguc duie, soit thns [i forme ai:lue[le, soîl tlanis
Ir forme primitive. Oqux de tios malades nous oni douné pour dale
d[^]invasioii la prise d'Alger* Telles soni les principales iormeâ koûs
lesquelles uous sivoQB observé la kéraiiie. Qiiaud elle nous arrivait h iïiat
aigu, tuut i[^]ippardi octikire par Lie i paît généra [omeal au travail
innanimaiuiro; les paupières étaicni tu me fiées, des larmes cliaude\$ et à
ères s*écoiilaknt de twW qui avait horreur de la lumière, au point i|ue son
inspectioii devenait diOj€]le; la canjoneiivc était li|perbémiee[^] des
arborisations vaseutaires apparaissaient sur le cbamp de iâ cornée} la vision
se li[^]ouvait plus ou moins entravée* Les vasciilarisations, «jue nous avons
observées très rfêi[ueuimear, persistaient aussi après racuiê. Souvent une
ligne de dcmareation limitait la cornée enlourée d un bourrelet
<:onjoneiival. prlhpjomu="" l="" intlauunatoire="" de="" la="" cornue=""
s="" par="" des="" cils="" d="" nous="" allons="" douuer=""
sommaifemcnl="" quelques="" olis="" ton="" verra="" dates="" et=""
ac="" divers="" cl="" g="" arbonsations="" vasculaires="" corn=""
dctembrc="" ls="" el="" ben="" mamar="" mlsla="" io="" ans="" fut=""
frapp="" couf="" soleil="" il="" y="" a="" deu="" aas="" tteivsc="" mit=""
larmoyer="" puis="" h="" sepnl.="" aujourd="" elle="" est="" toute=""
cou="" ver="" le="" vascularisations="" traversant="" lin="" c6l="" pau=""
ire="" entre="" elles="" puliieuse="" ei="" li="" vision="" presque=""
abolie.="" mars="" ke="" tics="" raïen="" ans.="" u="" eut="" chagrins=""
pleura="" beaucoup="" lav="" ta="" face="" dans="" une="" romaine=""
les="" xept.="" arborisa="" lions="" couvrent="" r="" pulpeux.="" vi=""
abolie="" gauche="" .mu="" t="" .="">

The text on this page is estimated to be only 14.80% accurate

— 182 — iû.uars 18ÔH. Ârab eu El Uovsseiii, 4es. Aïssi, âgé de M ans. Il y a une disaioe d*anQée8 ii eut le tindwmi p«k 'les paupières se prirent, se renversèrent et les cils bien Mèfeni Fœil. Aujourd'hui la cornée est pulpeuse et vascularisée. Le vision est presque abolie. ... 21 avril. Mohammed ou Said, des Raten, âgé de 90 ans. H y a 5 ans, il eut la variole. Âujoord'haî les deux cornées sont vasinilarisées. De chaque côté une dizaine de dis bleseêtil l'œil. 1«' octobre. Bel Aïd, des Mellikeuch, âgé de 14 ase. H y a 6 ans, en jouant, de la poussière lui entra dans les jeux qui s'enOammèrent. Les paupières sont tuméûées, roages ^ purulentes. Des arborisations sqiparaissent sur les deux cornées épaissies. Les vascularisaiions persistent encore alors que la kératite passe à Tctat chronique et que les dépôts plastiques tendent à se fixer. On en voit aussi alors que Talbugo s'est formée et que les 4i*aces d'inAanimalion ont_ totalement disparu... ,^ . 49 mai 18o8. Ramdhan ou Sii«an des Bou Yeii^ Afâde iO ans. Il eut la variole Tan deroier. L/n dernier il eut 1^ iifudavu. L'oit g^ehe^ est couvert d'un voile épais au milieu duquel se délaclieon gros vaisseau. Quelquefois des ulcères existekii concwremnient «vee Jea vaisseaux sanguins. !•' octobre 18^. Djolira, des lli^jer, ûgée de 35 ans. Ê^Ie

The text on this page is estimated to be only 15.66% accurate

- 4³ letfl le Hndnou i'in dernier. Les yeux sont éntaiHcs de petits ulcères et traversés par des arborisations. Le plus solivenl, les ulcères de la cornée ne sont pas aceoinpjiifnés dé Yascuterisations. 15 juin 1858. Fathma, des Oudgnoun, ftgéo de 25 ans. La cornée dH>it« a perdu sa iranspai^nce, criblée de petits ulcères supérieurement et pulpeuse dans sa nioiiic inréricure. GHei quelques malades raltératioh de la cornée a diminué sa consistance et le liquide la distend : il existe ou ; non des arborisations. 14 Juillet 1858. Amar, des Ouadya, Agé de 15 ans. Il y a G an», Il râ la variole, qtli intéresisa les yeux. Aujourd'hui la cornée'est saillante éi éiêtenéue : sa partie cenirale est couverte de dépôts puUacés ; le reste de son clianip est vascularisé* 18 août. Sâid, des Flissa^ âgé de 17 ans. Il y a :i ans, il eut le tmdaon La cornée est opacifiée et injectée de nombreux vaisseaux sanguins. Le centre c^t saillant et couvert de dépôts plastiques blanchâtres. Parfois* rérofiion 4e la cornée se traduit par une tumeur b«rniaire< ■ * 27 novembre 1857. Mohamiried/des AïSsi, âgé de 50 ans. // y a deux mois^ il fut pris é^llndaoui, La cornée est érodéc ei 4Me humeur herniaire i3*est fbité^ droite. ♦2 W Ali, desSedkaf S^ans II eut le tifidnmi Tan dernier. La cornée est ulcérée et irtie tumeur herniaire existe ;i rœil ^auehe. Le Hqiiide qui détend la corné(3 n'est |kis' toujours limpide : Udtts râv(Ais tine Tols trouvée trouble et reuge&tre. La vue ^lalt abolie^ La cornée peut subir d'autres altérations. Ainsi noufS l'a* TiMls observée diarntte ; d^autres fois envahie par de larges albugos. 21 miar^ 1858. KsuNljettiar, des Ksila, 20 ans. L'œil droit a la cornée de consistance charnue ci la vision y est complète

The text on this page is estimated to be only 9.78% accurate

- , l⁴ ment abolie. A gauche, les deux tiers tnr^{rieurs} sonlre^{cçuverts} d'uns épaisse albugo. [^].septembre. Âouicba, des Uidjer, âp.^{^itfi};; II. y A.^{^iin} aiit les deu](yeux fureot pris d'uue violei^{^tQ} inflamiQaMoi[^] ,I^{#4})eil gauche guérit. Une large et épaisse [^]cheblapç|l[^].re^{^^} fur Tœil droit, oc/upaut les deust tiers. iuf^{^ieucs} de ia.çarpéc. D'en havt pp aperçoit la pupille qui parait fétré^{^c} etJTQmontée. La yisioase fait encore un,pe9jupérieurm«Alv. Aouicha, des Fraoucen, 25 ans. Vqpit sa^{^prit}.il y aJ2fiD8, heurté par une branche, lors de la ciuiilletie des pliveii^{^L'œii} droit est complètement perdu : la corpée, cs[^] opapifiuée.daDS presque toute son étendue : 9 m partie moyenne, fa^{^élèye}. ope sorte d'arête verticale. A gauche les trois quai;t9^{^ii}^.[^]rieyHn de la cornée sont épaissis. Le travail in^{^mmau}>irè qu\,a sévi ëur les parties voisines, les a diyer^{^ment} altérées : ain si nous rencontrons des déformations de la pupille, SQa rétrécissement, sa déviation, son déplacement, sa di^{^parhiop}. 7j»uvier 1858. Sfjii;;, 4çs Ouajcif, â^{^é}.ije 2;an5., Ily a[^].d^{^ux} mois, il [^]ttt le tinMqu-Les j^{^ux} yi[^] çQPia^{^ott|i};d'l[^]jî perr 4ms. a droite, la cqi^{^qée} cs[^] j^{^ej}^{^ésefl}^{^éc} par ^{^^i}^{^nq} p^{^gue} .épaisse à traversi, laquelle[^] on aperçoii uneellH[^].très allongée repi?éseutant la pupi^{^e}. A g^{^cl}^{^c} c^{^iMQ} pUtue cpjcoéalc ^{^e} d^{^aehe} ,piieux des parties amjl^{^i}^{^itfe} . ; : [^] • . , U février. S#, de[^] R^{^teo}, i)0 auiiSvJl y 4 six ans, Jl i^{^pv} U yariole^{^^f}, perdit i;[^]il gauc\fi4;[^],ditMiÇ ^{^KPV}pîlîeiappAJCiiit r^{^irécie} e(;adh^{^ent}§,suj[kirieu^{^ei}^{^^^} , : , ;,, /;* ». ... , : tlm\ JHolu)mmed,,des Ou[^][nounx;\$0;, ans.. Eut les . y^{^ox} affieçiés ity,au>>^{^n}, L'owL4fqU qstco^{^yprt}^{^ar} pnQ,flibuso : Jji vision n^{^y} e4^{^^} P^{^tts}[^].L.'iaJpaEMe inÇéfiëiire^{^e} .la

The text on this page is estimated to be only 4.07% accurate

^iStiééyVirhi apparaii mrëcle, raijpruehéc éc raiigle interuc ei
C0Dini« sur un [>hn recub!. I^ai'fíti e€S niabdes aû*ccti^s ilo kër»tjie. iitie
(|iiarafilaiiic «vitctit i>crdii €e>ni|i lcteiieDt f'titi îles ytnn ui- tme tli\aiifc
^^Viiienl |>ertî« ie& deoK . j i>ii*, ^° Daiis ces alTeclôioiii dii la cornée,
nous avows avaaiaagouse"^rticTii eniptoyé h L^fiuiériiLiidfi par te nitrate
tl'ur^çeni solida ou [j^tiidii, ei te i^iiraia Je eitivre. Nous . H ? a quatre an«,
elle eut le Undûoii ; puis il se forma dans les deux yeux un corps ctrâu*

The text on this page is estimated to be only 12.13% accurate

— !S6 ger ressemblant à un kyste et paraissani siéger daniF la chambre postérieure. Les corps étrangers, blanchâtres «I opaques, réprésebtent enviion les trois ^artsdlia ee^èle échancre tlu côté de rangle interné dans Viiit et l'autre caH^ De part et d*auires, la chambre antérieure est distendae par un liquide abondant dont chaque fiineUMifkwi soulève la cornée. Les yeux sorit sensibles à la lumière, et la jeune Me ne peut supporter le soleil : la vision se conserve, mais faillite et restreinte. Le iO du même mois, Itfohammedou Bskir, d'AK*«o««Harzoun, âgé de 18 ans, nous apportait nn pareil oorps étram^fer développé depuis quatre ans et dcbordant la 'pupille dans rœil droit. Sa surface était inégale et son aspect bletiAtro^ Le même jour se présentait A4i ben Mohammed.des Raten^ âgé de 80 ans. Il y a«n ihoïs et demivon fesant du* bais, un éclat lui entra dans l'œil ; puis uùe inflammation locale vio-*lentic et de la fièvre se déclarèrent. Aujourd'hui, lapupille esc dilaicer légèrementeai'ovalairei) -ssa- graird aite daas: le sens transversuL J)errfère,«fi: aperçoit uttcetpis 'd'un blanc aacré, légèrefnénlr Mâtâtatre^ transhicide au eélé ûiusroè el à peo près circulaire. Lti visiovfii'eKiste'plaè. ' î • Le*^ du même mois, ttobammed 'où Alvmedv^ks Menguela(, de Tâ^e de^iO antsv se présentait porteur d'un oorps* étranger analogue^a«i précédéni. ^«^ -^^ À ffei^Umif de iHrU^ Parmi fes qoelqiies^s tni fions a VMia trouvé rirls i^muetlenicni et e^èiusfvcirterni^fi^té, vftyès «n citerons deux. Le W mai taâi8, iiétts vint Saïd ou Afflfar,'des Ouagnoua, âgéde^Oans. Il^y a'un an,'ttne paille toi ^omba dans reei4^ et Ils'éitsQivIt yn trahit inflammatoire dont tels senties ré« suliat. La^tHipllle gauche est conitaciéiâ de manière' à ce que son^pertuis est oblitéré «t qâ*éllé figure parfaiteînént une bovriiie doni lé tordon èerall éeiVé'ei que Ton- observerait du côté opposé à ce cordon. Son centre est comme dmbili*' que; rayonné et im reiraii. -La-chambre arttdrlofirO est fwtê

The text on this page is estimated to be only 2.72% accurate

-- tu k^enl dt&fi!ndye par ila iif|jittle, cl U mfmc li>4it-à-r#îl
vanspaieue Le 24 Juin, iKsiit roeeviaiis b vîsilû d'uu Utai«Li d« lu iriliu
L3es Âïâ&i^ en possesiun de qtdtiucâ ouvrages de rnèdeem^,
Knolsiniaeni do Svouiffh I/iii tk^riiier^ un bout do bots iui ■rappa TcÊiL
De riiilbtitfiiaiîûn fturvrni, ei pendant uti moh "il liii comptèiemeiit privé de
lu Tisba de ce aMé, A e m elle ^ ineni Tim rreiisic plus i]jug dans ses Irob
cinquièmes inféricura^ la portion gypérieure ayant iti^puru sniv^uil une
sac lion Iranaversale. Celle port î mi resinniiâ esi eni:oiie ii^nsilile oi
4)uetqne pou eouiranik, La ehnaibrc finiérieure est dî^leudui^ piir dn
lii|iiide. Atiiaur*w^» Noua eu ciierinis seulemeui un ci^s qui ceniplâ pour
environ i» nu^itié iluoi uoiro i^t'ilTro en raison ûqr rclours i>éi[ucnlâ du
uiaLide, Nous vouloui^^ pnriicuriérienieu (krauier que les Arabes ou
kiabiles ne na banient pas (oujûurt^^ comme nn Ta dit bien dm fois» à une
visiie unique, ne reveiiaût ptu&iî'tiâ ne voimu pas une amélioration subite.
Amar bon Ati* à^e de :iO ans, îppartenaiL au vitlagad'lelieraoua, sur
remplaccuieni duqueï on a consiruii le forL NapoléutK {.es babîtanis en
fureni Irans^porloâà Tacberabîi, après avoir été indenitusc^. Aniar se
pnsenia b pr^unore fois Je t'r janvier ÎS^^. Au imh de septembre Wil, il
uvait eu le tiniUioUj tlonl il guériL If y n 30|eurs, éiîintâ la rbarrue. il semlt
comme uu ûiguiilun dansVoHJ ei, di^puis, U \jsion s^esi sensiblement
amoinndrie au poiai ipractueJlemenil il t>e voit plus du loui. Ln bruji court
parmi les gens du catUen

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

- 158 — Les pupilles fioAt cxiraordiiiiâreçneul dilaiécs. Le firjs^UjjjÇk paraît un uutsoilpeu obscurci, très légèreincent jritllf^«jLa nuit, Âmar souffre un peu et ses yeux iarmonoieil. Un pur^^aiif lui est administré^ puis un sétou appliqué. . 14 janvier. Amar accuse avec plaisir qu'il commence à^o'irun peu. Les pupilles sout moins dilatées. Le sétou r^.^ÇpU souffrir, mais il demanda à le continuer. CalomeU^graïqnie^.. pour huit doses. - , " .^ -,-:; , . 30 janvier. A^mar commue ,^ voir un peu. M ^(^IQQ 9st remplacé. {Nouveau purgatif. , ^ .,.,.,.,. 12 février^ Âin«r aecuso;du mieux.: lies^dion e^i ■'^OfHiT^iév, Nouvelles doses de calomeU 24 février. Le malade continue d'accuser de l'araéliorÉti^irv surtout à gaiiche. Le sétpn et le calpmel sont coTtlinués et des pédiluves prescrits. 8 mars. Le calomel a déterminé une violen le stomatite, un peu de congestion et d'obscurcissement de la vue* Pansement du selon, cautérisation, gargarisme et sulfate de magnésie. 12 mars. La vue s'est éclaircie et lastomatiic a diminué. Le malade se décide à passer quelques jours à riiôpital Pendant son séjour, la stomatite eât d'abord co:abattue, puis un vesicaloire applique à la nuque et saupoudré de strychnine L'œil droit gagne un peu et Vœil gauche 8è maintient dans ébn progrès. Amar sort de l'hèpiial le 13 a^il, emportant de ta pommade à la strychnine. 26 mai. L^œil droit continue à s'amél^rer et l'œil gauche se maintient Avec l'œil gauche Amar distingue le hembre des doigts à la distance d'un demi-mètre. Delà pommade lui est de noufo^u confiée. 21 juin. An>aii?igî^w5PÇMiAftl^^^^ porte d(yît4M)Bi»adi^,n,^);i ^ . :«;. ^m.^ .. ^,î,^ .■_ ..,at^r4'44i» el ç^mpi^ k^^» doigts, à la idia^nqe*4>H)i4iièu^:L%(P«#iJ|€i.;issfMi. QiQtfM^li

The text on this page is estimated to be only 12.20% accurate

- 159--. gatiché,' Vœil beaucoup moins h dVoitc. ïï èmiporte
encore de la pommade à la strychnine. Depuis lors Amar n'est plus reveua^
Pour se rendre à Fort-Napoléon, il défait fôire eliytron' deux lieues.
Cataracte. Nous avons observe 110 caiaraêtes, en tenant conipie' dé celtes
renconltées sur dés malades ré^elam^Vit nos soins pour d'autres affections.
La plupart étaient apportées par des vieillards : un certain nombre
cependant appartenaient à des jeunes gens o*j même à desetifôntSj mais
étafènl généraleméiît d*ôrigtno trai^matique. Telle est la répartition des
cataractes dont nous avons eon- ' serve les Âges : AésS BOXMBS
FEMMES TOtAL 6 ans 2 i 3 7 1 n 1 13 •'- i n i 15 ,... ^ . • . : ,.... à'-' ■■ .-,-:;
;<|. -.i. 20 9 n 2 ,22 -■■ .1 ' . * ; ■ ■1 ... 30.. .•■.,.)C..--:: ;■;;■ ;c»-.-: .
:.. . •.5,,...: -35 -. ■■ i. .-:.... I; :.... . - ^:-2::, .40 '!'^'. . 3 . ■-\^- . ^ ?.-.,:
)^:'i'7r . ;-, .-..i.,/;.. : :-.'«:..,■ m ■ : '• -^fA»r,,; , = ■• -.il ' :- . ..■ ■'f:
a3».;.K 1 5r; «.>.;.■■ ■r . . 4 :.•■=, • .. ; -a.v, .. .60. . :-M....-^-. <: ..="" .=""
m="" :="" .1="" v="" total="" f="" nduafteronisi="" r="" et="" d="" on=""
peut="" y="" voir="" que="" le="" nomb="" fl="" relativement="" plus=""
coiild="" pour="" autres-maladies.="" faudratt="" en="" eoncmvt=""
les="" femmes=""/>

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

— 1[^] — remenl prédisposées ou exposées à la oataraeie t Ne| le cristallin était d'un blanc mat, tantôt il était grisâtre, tantôt verdâtre, quelquefois on eOit dit un bouton de porcelaine D'ori^{^^}ine traumatique, la cataracte se présentait parfois sous des aspects étranges. Généralement sensible, quelquefois la pupille était immobile, quelquefois elle était déformée. Nous donnerons quelques observations sommaires emprun tées à tous les âges. 19 novembre 1857. Mohammed ou el Hadj, des Illoula, âgé de 7 ans, eut le tindaou au printemps : l'œil gauche se cataracta le premier; puis ce fut le tour de l'œil droit en automne. Dans tous les deux, le cristallin se présente soue la

forme d'aDe plaque de porcelaine lisse. La pupille est
 très sensible, et l'œil perçoit encore la lumière. 38. octobre. El Iloussein ou
 Beilusseim, des Raten, âgé de 13 ans, eut le variole, qui sévit sur les deux
 yeux. Dans l'un et dans l'autre le cristallin ressemble à une masse de
 porcelaine boursouflée. 10 février 1868. Mobammed ou Abdallah, des
 Ralen, âgé de 40 ans reçut un éclat de bois dans l'œil gauche. Le cristallin
 est opaque, semé de quelques taches noires et paraît avoir enlaidi des
 adhérences. 31 janvier. Abdenalem ben Mohammed, des Ouacef, âgé de 15
 ans, eut l'œil droit frappé d'une corde, il y a deux ans. L'inflammation s'en
 empara et la paupière ne put s'ouvrir de dix Jours. La pupille très-mobile est
 elliptique ; son grand axe, oblique. Le cristallin, noirâtre supérieurement,
 est marqué dans sa partie Inférieure d'une tache nacréée en forme de
 croissant. • 23 mars. Measa bent - Meddour, des Menguelat, âgée de 60 ans,
 vit, il y a trois ans sa vue faiblir et s'éteindre sans cause appréciable.
 Aujourd'hui les deux yeux présentent une cataracte d'une couleur grise bien
 prononcée. La pupille est mobile • 13 avril. Djohra bent Messad, des
 Menguelat, âgée de 55 ans, a depuis cinq ans les yeux larmoyants, et depuis
 trois ans la vue à peu près perdue. Les deux yeux sont affectés, et le
 cristallin grisâtre. Cette femme accepte un séton et nous rendit le 48 juin
 sans amélioration. - 1^{re} |u». Zeineb bent Ali, des Rou-Ghaïb, âgée de 50 ans,
 eut, il y a deux ans, de la céphalalgie, puis la vue se perdit au point
 qu'aujourd'hui elle a de la peine à distinguer une bougie qu'on lui met sous
 les yeux. Le cristallin est de part et d'autre d'un blanc grisâtre, et les pupilles
 sont complètement immobiles. 10 juin. Aman n'Aïts Cassi, des Djennâd,
 âgé de 55 ans, se lava dans une fontaine il y a 2 ans, puis la vue ne cessa il

- 102 de 8'airaiblr. Il ne cqnDait pas d'aulre cause, sinon qn'il aime les femmes. ÂctueUement ii ne voit plus du tout. Le cristallin apparaît opaque et verdâtre, surtout à droite. Le malade est grand et fort. Deux purgatifs lui sont administrés et un selon appliqué. Le 30, ii nous revint ayant un peu gagné. ^7 août. Belkassem ou Idir, des Ouadga, âgé de 60 ans^ eut le tindaou lors de la prise d*Alger^ puis il y a quelques années la vue se perdit. La cataracte est double. A gauche, le cristallin se présente sous la forme d'un globule nacré, irrégulier : la chambre antérieure est distendue par un liquide abondant. Nous avons malheureusement pou de choses à dire sur le traitement de la cataracte. Placé dans un poste nouveau, nous manquions d'instrument, et nous devions renvoyer les malades. Dans certains cas, au début, nous obtînmes de Famélioraion par les purgatifs et les sétons qui furent acceptés même par des femmes Une aiguille nous fut envoyée plus tard, mais bien des cas ne nous semblaient devoir être opérés par l'abaissement. De plus les malades revenaient moinp. Une seule fois nous opérâmes par abaissement et nous obtînmes un demi-succès. Cécité. Nous citerons, à litre de singularité, une seule observaion : Le G février 1858, se présentait à nous un vieillard des Dou-Youcef, âgé de GO ans. 11 y a deux ans les deux yeux furent pris d'une violente inflammation.. Le gonflement les empêchant de s'ouvrir, on imagina d'exciser le bord de chaque paupière pour ouvrir un accès à la lumière. L'inflammation reparut, elles bords des paupières excisées se réunirent complètement à droite, et incomplètement à gauche. En palpant avec les doigts on sent parfaitement par dessous le globe oculaire qui paraît avoir conservé son volume normal. À droite, il y a quelque temps, il sortait encore des larmes du grand angle de l'œil. A gauche le cartilage infé

-mrieur existe encore en partie. La réunion des deux paupières ne s'est pas opérée complètement/et on aperçoit encore une portion de la cornée, qui depuis un an n'est plus perméable à la lumière. Une demi-douzaine de cas de cécité nous furent présentés 011 nous ne pûmes qu'admirer la confiance de ces pauvres gens. Affections des voies lacrymales. Sur 23 cas nous comptons 46 femmes. Dépourvu d'instruments spéciaux, et en raison du genre de notre clientèle, nous ne faisons pas toujours ce que nous aurions voulu faire. Dans quelques cas légers nous obtînmes de l'amélioration par l'eau blanche. Pour les tumeurs lacrymales nous avons obtenu quelques succès par l'incision et la cautérisation, ou l'injection de teinture d'iode. Les médecins indigènes traitent généralement les tumeurs lacrymales par la cautérisation, soit au moyen du fer rouge, soit au moyen des caustiques. Parmi ces derniers on nous a plus d'une fois mentionné le zendjdrjOii acétate de cuivre, et le tOHyto, sulfate de la même base. IV. — AFFECTIONS DU NEZ. Ces directions n'ayant rien présenté d'intéressant, nous nous bornerons à les énoncer : Épistaxis 2 Puuaise ^ V. — Affections de la bouche et de l'arrière-bouche. Tel est l'ensemble de ces affections : Tumeur labiale i

— «64 — Aphlhes iO Gingivite il Glossite 3 Angine i Amygdalite
6 Sangsue avalée i Entre toutes ces affections de la bouche, nous n'en
citerons que deux présentant un peu d'intérêt. Glossite. Le 9 septembre 1858
se présentait le jeune Biikassem ou Amar, de Tirouel, des Bou-Akkach, de
l'âge de 7 ans Sa langue s'était démesurément tuméfiée : il existait un
gonflement considérable aux régions parotidienne et maxillaire gauches. Un
demi-gramme de calomel fut immédiatement administré. CL Suite un
gargarisme alumine. Le jeune malade, amené par sa mère, coucha avec elle
dans mon corridor. Cinq selles avaient amené une détente bien prononcée.
Le il, Rilkassem avait à peu près repris son état normal, et s'en retournait
emportant un second gargarisme. Le 30 mars 1858, Tasadiis bent Fathima
m'était amenée par sa mère. De la tribu des Aïssi, âgée de 11 ans, Tasadits
avait depuis un an les amygdales hypertrophiées. Se prêtant difficilement à
l'exploration, je dus la chloroforuiser pour en flnir aussi avec les brutalités
de sa mère qui la frappait rudement pour la rendre plus docile. L'amygdale
gauche, un peu plus développée que la droite, avait le volume d'une noix :
elle portait une ulcération excoriée. Je proposai l'excision : mais on s'y
refusa, et je dus me contenter de cautériser et d'adminisirer des gargarismes
alumine. Il me souvient encore du réveil de cette enfant : je n'ai rien vu de
plus naïvement gracieux. Tasadits ne revint pas. Quant à la sangsue, avalée
par un Mkazni, elle fut facilement extraite par des pinces.

The text on this page is estimated to be only 8.81% accurate

— m — Vli — AffBCTIQNS DENTA111E5* Les aliectlons
deolaires se décomposcDt ainsi : Odo»talgie «., 3 ^ Fluxlan*.. «««.. 1
Fletule. 7 Extirpation de denlâ (i3 Parmi les sujeis auxquels nous avons
exiraii des dcntSt on ne compte qu'une fieulfi Temme^ De
touâcescâsd^extrâclôn, nouï^ ne citerons que cêliii-14. Le 11 octobre i85â
se préseutaii là jeune fakout betit Amar, d'Ail Labsen, des Yenni, âgée de \l
ans. Il y a six ans, ditelle, une lunieur se rorma vers l'angle dé la mâclioire
inférieure gauche, de la suppuration s'éïablil et une ouverture ae maintint
par laquelle les aliments sortaient delà bouche; puis sortirent
successivement trois esquilles osseuses. Depuis trois anSf la fïstuïe s'esi
tarie. Le maxillaire est encore tuméfié. Les deux dernières molaires ont une
position vicieuse, et je dois les extirper. L'opération, quelque peu longue et
dlflïcile, fut admirablement supportée par ta jeune fille. Ainsi que les
Arabes^ les KabiEcs atiribuent la carie des dents à rexistence d'un ver lo^é
dans sa caviié, L*extirpatlou des dents se l'ait chez les Kabîles.au moyen de
mauvaises pinces rappelant assez grossièrement nos daviers. Un de ces
instruments nous fut présenté* En le voyant ' nous n'eûmes pas de peine à
croire ce que Ton nous dit de son emploi. Rarement rexlirpatioii était
complète : toujours elle était laborieuse. Plus d'une fois on s'en vint vers
nous pour h compléter, le médecin indigèHOf avec son grossier lostrument
n'ayant abouti qu'à rompre la couronne La puissance de la clef de Garengéot
et la rapidité Ue Tex traction feraient nidrniration de nos clients.

- IWvii. — Affectio>s de la face. Tel est resemble de ces affeciions : OEdcme facial i Tumeur faciale 3 Kyste facial 3 Les deux deruières catégories intéressaient exclusiveiiiieut des femmes. Le 13 avril 1858 se présentait à nous Taradils bent Cassi desllislaïm, âgé de 45 ans. fl y a dix-buii mois, un boulon sortit en avant du lobule de l'oreille gauche, puis tout ce côté delà face se tuméfia à ce point qu'il existe aujourd'hui une tumeur ayant en volume le tiers de la tête et gênant considérablement la parole et la mastication. La malade se décida à séjourner quelque temps pour être examinée. Un trocart explorateur no ramena qu'un peu de sang. L'opération, refusée du reste, fut écartée, et la malade renvoyée avec de^ pommades fondantes. Le 20 avril venait à la visite llalima bent Yahya, des Mislaim, âgée de i8 ans. Il y a huit mois il lui sortit au menton un bouton qui ne cessa de grossir, et qui atteint actuellenienl le volume d'une noix. L'aspect en est livide. Il y a trois jours on avait appliqué par dessus de V arsenic rouge, rahadj cl ahmeur. La jeune fille se soumit à la chioroformisatioii et la. tumeur fut excisée. Le 8 mai, Melba bent Mahieddin, des Raton, âgée de i!î ans, nous apportait une tumeur du volume d'une cerise à l«i tempe droite. Melba (ut soumise à la chloroformisaion, et la tumeur incisée se présenta sous forme d'un kyste graisseux. . Pendant l'anesthésie, la jeune Melba vomit et urina. Ces 1er gers accidents furent, avec d'autres analogues survenus chez

The text on this page is estimated to be only 26.98% accurate

r — 167 — un eD&ni de 5 ans, les seuls que nous rencontrâmes dans l'emploi du chloroforme. VIII. — Affections de l'oreille. Tel en est le chiffre : Olile, olorrhée, otalgie 20 Surdité Ce fut au mois de mars que les a  eciions de rorcille nous vinrent en plus grand nombre cl    T  lat r  coul. La plupart affectaient des jeunes gens, sinon elles dataient de longtemps. Une fois nous rencontrâmes un petit polype. IX. — Tumeurs occipitales et cervicales. Les tumeurs se décomposent ainsi : Tumeur occipitale : i2 Tumeur cervicale.. 9 Adénite cervicale 1 I^ chiffre de la tumeur occipitale ne couccrne en réalité qu'un seul cas, celui d'uae femme qui nous revint   plusieurs reprises. Cette femme, d'une constitution chétive, portait    l'occiput une tumeur que nous reconnûmes de nature sanguine, en Texplorant avec un petit irocart. Son volume était celui d'un   uf. Des caustiques avaient été appliqués et déterminé une hémorrhagie combattue par l'application de poix et d'amadou. Nous administr  mes du fer, et f  mes des applicalions astringentes sans grand résultat. Parmi les tumeurs cervicales il en était que Ton été pu traiter par l'excision. Mais dans ces cas, comme dans plusieurs autres, les 'malade^ s- y Irefus  rent et ne voulurent subir qu'une simple iucisioD, avec accompagnement de frictions

The text on this page is estimated to be only 9.00% accurate

^ 108Jodurées. Tet étaii te caractère de dos clients. Quand une matadie d*3|i porte pas avec soi une gêne par trop for le, quù la cure doil en être chirurgtcate ei durer un cerlain temps, pour des raisons de touiesortef ils préfèreni ieinporîscr. Douze individus se sont présentés à nous pour le goîltre eictusivemenip Nous Tavons encore observé citez d'auires sujets qui nous ^enaieoi pour d^aulres maladies. La question du gûilre en dUgérie n'ayant encore élé Iraltcd que vaguement, à noire connaissance du moins, uouscro^fons devoir donner in extenso tomes nos observations. 1â octobre 1857. Jakoui bent el liâdj, deé Vahya, figé de 30 ans, fui marice vers I âge de Jî ans, et auL cinq enrulns* Depuis longtemps elle a ressenti quelque chose à h gorge ; mais c'est depuis cinq ans seulement que Ee goitre a pris un développement notable, par le l'ait d'un accouchement* Les couches suivantes eurent la même in^uence. Les règles paraîssenl également avoir du reteniissement i\ la gorge. Actuellement le cou mesure à sa partie moyenne O.i^ceniimètres de circonfrencep â7 octobre. Etant ce jour-là de passage à Djemaat-fclssaltrîdj, parmi les malades il me vint deux remaies goitreuses. Chez Tune» le cou mesurait 0,40, et chez Tautre, Ô.S2 cen* Il mètres. On me dit qu'il y avait bien une trentaine de goitreux dans la localité^ qui compte 1,5SG habilanls. On trouve réunies à Djamaat-Essabridj toutes. les conditions patbogcniques signalées par Fodéré : eaux abouilantes atmosphère humide, chemins fangeux, végéta lion luxurianie, exposition septentrionale au pied d'une montagne. Le 6 novembre, j'obscrvaif^ un goitre volumineux che£ une fumme, au Sebt des Yahya, Les jours suivants, j' eu observais deux sur des femmes, Tuu à KoukoUf et Taulre à Tilil-Kout, clie^ les tlilten. J'ad* ministrai de la teinture et Je la puniuiado ioilée a cette dernière.

— IW — I*' Janvier 1858. Mohammed ou Salem, d'Âil-Alhelii, village voîsÎD deFort-NapoléoD, âgé de 50 ans^ nous vint avec un golire du volume de la tête et trilobé. 3 mai. Tasadits ben Ahmed, d'Abbouda, village des Raten, âgée de iâ ans, nous est amenée par son père. Le goitre remonte à deux ans. Peu volumineux encore, le cou ne mesure que 0.25 de circonférence. On me dit qu'il y a trois femmes goitreuses dans le village. De la teinture et de la pommade iodées furent données à Tasadits, qui me revint ensuite deux fois, le goitre ayant sensiblement diminué. 6 juillet. Mohammed ben Abdallah, des Tourar, âgé de iS ans, porte un goitre depuis 3 ans, divisé en deux lobes. Le cou mesure 0.41 centimètres. Mohammed a Tair crétinisé. 8 septembre. Salem-ben-Saïd, des Ouadya, âgé de âO ans, nous vient avec un goitre. 8 septembre. Ali ben Arab, de Tiûlkout, des Ilillen, âgé de 25 ans, porte depuis 5 ans un goitre bilatéral. Son cou mesure 41 centimètres. Ali me raconte qu'il existe dans le village une dizaine de goitreux, et que les femmes en sont particulièrement affectées. Les eaux de Tifil-Kout, ainsi que nous nous en sommes assuré, sont vives et froides. Le plâtre est commun dans les environs, où nous fûmes nous approvisionner pour îi construction du Fort-Napoléon. Le malade me donne des nouvelles de la jeune goitreuse à laquelle, au mois de novembre, j'avais donné des préparations iodées, et me dit qu'elle est guérie. 22 septembre. Fathma bent Tahar, des Fraoucen, âgée de 40 ans, fut atteinte avant l'éruption de la puberté. Aujourd'hui son goitre est bilobé, pendant et débordant les clavicules. En passant par le milieu de la tumeur, le cou mesure 50 centimètres de circonférence. Depuis quelque temps, ce goitre est stationnaire. Chez cette femme, toute la superficie de la tumeur est couverte de tatouages qui en dissimulent un peu la difformité. C'est là un fait que nous avons ren

- 170 — contre sur d'autres femmes et même sur des hommes.

Fatiima, depuis quelque temps venue, s'ennuie de sou isoler ment, car elle n'a pas d'enfant, et elle veut que je lai donne un charme pour se faire aimer des Kabiles . 16 octobre. Sliman beu Messaoud, de Tikîchourt^ des Ouacef, âgé de 55 ans, porte un goitre du volume des deux poings. Il me dit qu'il y a beaucoup de goitreux dans âon village. Sliman est un des Kabiles les plus polis que nous ayons rencontrés. En somme, il nous est venu une quinzaine de malades porteurs de goitres. Nous en avons observé environ autant en dehors de notre pratique, en nous mêlant aux populations. Si Ton se rappelle que d'après nos informations le gottre serait commun dans plusieurs localités, ou pourra conclure qu'il est assez répandu en Kabilie. Il y a une douzaine d'années, le médecin en chef ëe l'armée d'Afrique, dans une communication à l'Académie des sciences, considérait l'absence de la lumière comme cause du goitre, et citait à l'appui de cette opinion qu'en AJgérie tous les goitreux venaient de la montagne. A ce propos, nous dûmes dans notre thèse que le goitre était très rare en Algérie. Alors la Kabilie était peu connue, et nous n'avions personnellement étudié que les Arabes. Nous ne croyons pas cependant que l'on puisse considérer les Kabiles comme jouissant très peu de la lumière solaire. La plupart des tribus ou des localités à goitre ont une aliiiude élevée, et comme nous l'avons dit ailleurs, en Kabilie, au lieu d'être situés dans les fonds, les villages sont construits sur les crêtes, à une hauteur généralement élevée. Parmi les localités citées précédemment, Tikichourt a une altitude de 70 mètres, Tililkout de 892, Koukou de 933. Les Yahya ont une altitude moyenne de 8 à 900 mètres, et les Itsourar de 1,200. Il faut donc chercher autre part l'étiologie du goitre en Kabilie. Nous nous abstiendrons de le faire, n'ayant)as des

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

- m éléments suilisanls. Nous dirons seulement, ainsi que nous l'avons déjà dit autre part, que nous ne croyons pas à une cause unique du goître. Nous avons observé le goître en Kabilie, autre part que dans le massif du Jurjura. Voici ce que nous trouvons dans notre relation de la campagne de 18-jO, entre Sctif et Bougie, à la date du i juin, où nous étions campés chez les Barbacha : « Une femme se présente à moi porteuse d'un goître. On me dit ensuite que le goître n'est pas rare en Kabilie, que les femmes en sont atteintes de préférence, et que souvent la tumeur grandit sous l'influence de la grossesse. Le goître se dit en kabile kazouz. Les jours suivants, je rencontre deux nouveaux cas de goître, dont un sur un homme, assez volumineux, d Chez les Kabiles du Jurjura, le goître porte le nom d'aghazouz, expression qui est, au fond, identique avec celle que nous avons reçue des Barbacha . Nous croyons nous rappeler que les Kabiles emploient quelquefois contre le goitre les cautérisations. Nous ignorons si les tatoua «^es auraient un aiobile autre que celui de la coquetterie. XI. — AFFKCTIOM^ des organes RI-SfIBATOIRES. Ces afl'clions se répartissent ainsi : Laryngite 8 Bronchite 100 Phthisie 4 Asthme i Total 116 Telle est la répartition des bronchites suivant 4es divers moM de rannc« :

The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate

— 171 — Novembre 1857.... 5 Décembre 8 Janvier 1858 11
Février 21 Mars 17 Avril 8 Mai 4 Juillet 3 Août 1 Septembre 4 Octobre 10
Novembre 8 Sur les 116 malades, nous trouvons 78 hommes et femmes.
Nous avons été étonné de ne rencontrer que quatre cas phthisie, dont trois
chez des femmes et un chez un homn XII. — ' Affections des orgambs
digestifs. Ces affections se décomposent ainsi : Embarras gastrique 21
Gastralgie 1 Dyspepsie 59 Anorexie 1 Vomissements 1 Constipation 1
Ictère 8 Diarrhée 23 Dysenterie 47 Engorgement abdominal.... 17 Ascite 9
Total 188 Nous nous arrêterons seulement sur une affection do

— 173 — nous avons déjà touché quelques mots à propos des fièvres intermittentes, la dyspepsie que les Kabiles désignent tantôt du nom arabe de laguya^ tantôt du nom berbère de tama-guirt. Cette affection consiste dans une atonie de Testomac, un affaiblissement de ses facultés digestives, du dégoût des aliments, des vomissements, du ballonnement abdominal, une certaine gêne de la respiration, de la pesanteur, une certaine diminution des forces. Les causes du tamaguirt accusées par les Kabiles sont l'abus des aliments gras, comme le beurre, l'huile, la graisse, sans assaisonnement ou sans excitant de la digestion, l'abus des fruits, l'usage du gland, soit à l'état natif, soit à l'état de préparation. C'est particulièrement en automne que sévit le tamaguirt, alors que l'abus des fruits concourt encore à l'atonie de l'estomac. Contre cette affection nous administrons avec avantage la

The text on this page is estimated to be only 6.96% accurate

atiuHeSj et nous devons ajouter qu'ils se jirAiaient parfaitement aux injections itiesinales de sublinié. Les injections eurent même quelque temps une efficacité ro^ue JauF. Le village d'Ali on l'appelle J{arzoun. Le cas Buivnnl preserile quelque intérêt. Nous prûmenâmes un jour dans le village de Tadder ou Fellah, nous fûmes appelé pour voir une jeune fille que nous trouvâmes dans un état d'extrême étiadaion. Elle rendait, nous dit-on, des vers. Nous engageâmes son père à nous ramener pour l'observer plus à Taise. Il nous fit venir le 29 février. La jeune fille avait au moi ns qui n'est pas encore réglée. Depuis deux ans elle mettait bas des vers qu'elle n'avait jamais exécutés. Dès le commencement, me dit-on, ces vers étaient longs puis ce furent de petits vers, mais si abondants qu'on en trouvait une grande quantité sous elle tous les matins. Je conduisis la jeune fille dans ma chambre et lui fis signe de se découvrir, ce qu'elle ne fit pas mais se coucha sur le côté elle me présenta Tanus. Le père m'avait dit qu'elle avait de fréquents démangeaisons par devant et qu'elle se grattait fréquemment. Je puis observer la vulve que je trouvai couverte d'une pulpe blanche. Deux injections furent exécutées. Je fis prendre une dose de calomel, et donnai quelque peu de solution de sublimé pour être employée en lotions. Craignant des méprises j'engageai le père à me ramener sa fille pour subir de nouvelles injections. Il n'en fit rien, et quelque temps après j'appris que la jeune fille était décédée. Nous irons mes trois Kaliiles (pour le ténia, et nous ne le fîmes avec succès que chez un seul. Le dernier, fils, du village d'Ali ou Jilaxoun, âgé de 30 ans, vint nous trouver dans les premiers jours de février Il prit domicile à Fort-Napoléon pour se faire soigner complètement. Il accusa d'abord des troubles contre lesquels nous administrâmes des injections au sublimé ; puis il nous raconta l'existence d'une autre sorte de ver qui ne pouvait être que p

The text on this page is estimated to be only 27.36% accurate

le lénia. Nous lui fîmes prendre deux doses d'écorce de racine de grenadier, 80 grammes en décoction concentrée. Le 1^{er} il rendait cinq mètres de légers, et le 14 il en rendait autant. Sur un autre Kabile, outre le grenadier, nous administrons du kousso, mais sans succès. Les Kabiles n'ont pas d'expression spéciale pour le ver solitaire: ils lui donnent le même nom qu'aux autres entozoaires celui d'azrem, au pluriel izerma n, expressi («n qui répond à Yahnech des Arabes de l'Algérie, qui n'emploient jamais le mot doud, sinon pour les vers de petite dimension et en particulier qu'ils croient entre leur la carie des dents, les ulcères, etc. Dans le langage vulgaire, l'arabe ahiich tout comme le berbère azrem^h signifient proprement : serpent, XIV. — Affections des organes génito-urinaires et de la périnée. Ces affections se décomposent ainsi: Orchite 1 Cirsocele 1 Hydrocele 1 Cystite 1 { Dysurie 8 Hématurie 1 Fistule urinaire 3 Tumeur prénale 1 Hémorroïdes 1 Nous mentionnerons un cas d'hydrocele curieux sous un certain rapport. Le malade nous accusait une affection des parties génitales, mais se refusait absolument à nous les découvrir. Au bout de trois mois il revint et nous lit voir une hydrocele du volume de deux poings. La honte, nous dit-il, avait d'abord empêché de nous faire voir son mal.

— 176 — Les cas d'incontinence ou de rétention d'urine ont cela de particulier qu'ils portent presque tous sur des enfants. Chez l'un d'eux, on nous accusa comme cause la morsure de la Terge par une femme. Nous mentionnerons un cas singulier de fistule urinaire Tésico-vaginale. Le 6 juillet 1858, se présentait Tasadits bent Mohammed, de Taguemmount-Âzzouz, chez les Âïssi. Il y a quatre ans, dans un accouchement laborieux, la matrice descendit, et la mère ne crut pas pouvoir mieux faire que de l'exciser. La malade faillit en mourir. Mais la vessie avait été intéressée, une fistule urinaire s'établit. Tasadits fut soumise au spéculum, et, à chaque effort que nous lui commandions de faire, un flot d'urine s'écoulait de la vessie. L'écoulement de l'urine était constant et assez considérable : toute la partie supérieure des cuisses était irritée. Avec nos ressources nous ne pûmes que lui conseiller des palliatifs. XV. — Hernies. Telles sont celles que nous avons observées : Hernie inguinale 5 Hernie ombilicale 1 Ce chiffre est peu considérable, et nous croyons les hernies plus répandues en Kabylie qu'il ne le ferait supposer. Une certaine pudeur, la résignation, l'ignorance de nos moyens de contention nous paraissent en avoir retenu plusieurs. Quelques-uns de nos clients recevaient le bandage avec empressement ; d'autres, avec une sorte d'étonnement stupide, supposant peut-être que nous devions avoir d'autres moyens de guérison.

- 177 XYI. — IIAUDIBS DBS FBMIIBS. Sous ce titre nous comprendrons les affections suivantes : Ovarite 1 Aménorrhée 2 Chlorose 6 Hystérie I Une de nos chlorotiques âgée de 15 ans, n'était pas encore réglée. Les chairs étaient flasques et œdémateuses» les digestions pénibles. Elle nous revint une seconde fois, ayant gagné sous l'influence de l'administration du fer. La femme affectée de tumeur ovarique nous raconta qu'à l'époque de la descente des Français à Sidi-Ferredj, une fée, afrit^ lui entra dans le corps et se logea dans le flanc gauche . Nous donnerons avec quelques détails le cas intéressant d'hystérie. Tasadits bent Mohammed, des Itsourar', âgée de 18 ans, se présenta le 24 octobre 1858, amenée par sa mère. Depuis cinq ans elle est mariée. Lors de ce mariage, elle n'était pas encore pubère : les règles ne lui sont venues que depuis deux ans. Cette jeune femme est jolie. Ses traits, sans être réguliers, ont quelque chose de piquant. Son nez est légèrement retroussé, son œil est vif, elle porte des fossettes aux joues et au menton. Parfois elle bégaye ou parle avec une gracieuse volubilité. Son mari est dans l'aisance ; une femme du village voulut lui donner sa fille. Elle fit si bien par ses manœuvres auprès de la belle-mère et par ses sortilèges, dit Tasadits, qu'elle unit par imposer sa fille comme seconde (emme. Dès lors l'intelligence de Tasadits se troubla, et son mari, sans la délester, la renvoya chez sa mère en attendant que le calme lui revint. Des accès épileptiformes l'ont prise, d'abord tous les mois, puis de plus en plus fréquents; ils reviennent actuellement tous les quatre ou cinq jours. Elle 12

-178 — tombe, pousse des cris, se lève, s'agite, écume et se i la langue. Elle n'a pas la sensation de la boule hystérique» sinon à Tappi oche des règles qui ne lui viennent que loos les deux ou trois mois. Tasadits veut absolument que je lui rende Tesprit en enlevant le sort que lui a donné la vieille et le jetant sur sa lille. Je vaux mieux qu'elle, ajoute-4-elle ; j'aime bien mon mari, il m'aime bien aussi, et il me reprendrait si j'avais l'esprit tranquille. Tu vas me donner une amulette pour me guérir et me faire rentrer chez lui. Nous crames devoir entrer autant que possible dans les idées de Tasadits et frapper son imagination. Après lui avoir donné un mélange de valériane et de fer et recommandé des fumigations avec l'absinthe, nous lui suspendîmes au cou un de nos boutons d'uniforme, et nous lui ordonnâmes de le considérer toutes les fois qu'un accès lui surviendrait. XVII. - Anâmib. Sous ce titre nous comprendrons les affections suivantes sur lesquelles nous n'avons rien à dire de particulier. Anémie ' 7 (JËdème iâ Cachexie 3 XVIII. — An APHBODISIB. Dix-huit individus se sont présentés à nous pour le fait d'impuissance exclusivement. En dehors de la visite, un aussi grand nombre au moins nous ont accusé le même fait et sollicité des remèdes. Parmi ces impuissants, il y avait des catégories diverses. Les uns étaient des jeunes gens, des jeunes mariés que l'abus avait énervés. Chez quelques-uns^ l'impuissance n'était

— 179 — que relative : Tun d'eux nous accusait de l'impuissance avec sa femme seulement ; un autre nous accusait une disposition précisément contraire. Les exigences de la femme étaient quelquefois pour quelque chose dans ces démarches. L'un d'eux nous dit que sa femme lui reprochait de n'avoir pas plus de sexe qu'elle. Un jeune homme de 25 ans, des Yahya, nous demandait instamment un remède, craignant que sa femme ne vînt se plaindre au bureau et ne sollicitât le divorce. Bien souvent c'étaient des vieillards ayant atteint ou dépassé la soixantaine, affectés parfois d'autres infirmités. Un Kabile des Ouacif, âgé de 60 ans, atteint d'engorgement abdominal, nous demandait en même temps un remède pour ranimer ses facultés viriles. Comme nous lui faisions observer son grand âge, il nous répondit que chez lui les cheveux seuls étaient vieux. Généralement, en se présentant à nous, les malades nous adressaient cette question : « As-tu un remède pour le nef? » Cette expression de nef qui signifie proprement esprit, âme, s'emploie aussi, dans la bonne société, en remplacement d'une expression triviale, dans le sens du mentula des Latins. D'aucuns se disaient vides, d'autres à sec. Nous avons fait observer précédemment la différence que la religion et les mœurs établissent sous ce rapport entre les musulmans et les chrétiens. Ce qui chez nous serait du ridicule ou de la folie, leur semble naturel. La religion consacre les jouissances charnelles comme objet du mariage. Le Prophète nous est donné comme doué, sous ce rapport, de facultés extraordinaires. Enfin, bon nombre de musulmans épousent des jeunes femmes et sont stimulés par la jalousie et l'amour-propre. Nous avons observé les mêmes faits chez les Arabes, et il n'est pas de médecin français et tant soit peu répandu parmi les indigènes qui n'ait subi les mêmes sollicitations. Bon nombre de Kabiles avec lesquels nous étions familiers,

The text on this page is estimated to be only 26.31% accurate

-180ne concevaient pas notre refus de leur donner ce gage d'amitié. Coiistammeni, en ces cas, nous nous sommes abstenu d'administrer des remèdes directs. Aux jeunes gens énervés» nous conseillions la modération et les toniques ; aux vieillards, nous prêchions la résignation. Les propriétés des cantharides sont connues en Kabilie, quelques-uns nous les ayant demandées d'emblée. XIX. — Bpilbvsib. Nous n'avons, en réalité, vu que deux épileptiques : l'un d'eux s'étant présenté deux fois. Le premier, Ali ben Amar, de Taddert ou Fella, des Rate», âgé de 30 ans, était affecté depuis neuf ans. Les accès, bien caractérisés» revenaient d'abord tous les mois, puis à des tn^ tervalles plus rapprochés. Quelquefois, nous dit-il, U se passait plus d'une heure avant qu'il ne revint complètement à sot. Le deuxième, Amar ben Mohammed, des Sedka, âgé de 35 ans, avait des accès depuis quinze ans. Us revenaient tous les mois, et ne duraient que quelques instants. XX. — Affectioks cutanbbs. Les iiffectioos de diverse nature intéressant la peau se décomposent ainsi : Exanthème 3 Erythème 5 Erysipèle 4 Eczéma 15 Teigne 223 Acné 2 Dartres il A reporter.. 269

— 181 Report.. â69 Herpès 1 Lèpre 2 Prurigo 3 ProHasis.... 1
 Gale 67 Nœvas I Tabercules 2 Verrues 2 Grevasses 13 Gicairices i Total 362
 Entre toutes ces maladies il en est deux qui se font remarquer par leur
 fréquence, la gale, et particulièrement la teigne. Celle-ci est représentée par
 le chiffre de 223, et celle-là par celui de G7. Le diiffre de 223 teigneux
 pourrait être réduit à 170 pour représenter approximatiTcment le nombre
 des individus qui se sont présentés : c'était une des maladies pour lesquelles
 on nous revenait le plus exactement jusqu'à guérison à peu près complète.
 Le chiffre des galeux devrait, au contraire, être augmenté. Maintes fois, un
 père de famille nous venait seul ou avec un enfant, et emportaii des remèdes
 pour toute la famille infectée. L'une de ces iamiUes, celle de Mohammed
 bon Zecri, des Raten, se composait de 9 galeux. Il en était de même chez
 Mohammed ou Saïd ou Tacherahit, de la même tribu. Ghez Ali ben Mohand
 d'Aît Meraou, de In même tribu, 10 individus étaient infectés par la gale.
 Après ces deux affections vient dans l'ordre de fréquence l'affection
 dartreuse qui est représentée par le chiffre de 17.

— 182 — Si nous groupons ensemble ces trois principales affections, elles se répartissent ainsi dans les diverses tribus : Raten 164 Boudrar 6 Menguelat ... 25 Bon Youcef . . . 6 Sedka 16 Âkkach G Ouacif 15 Tsourar 5 Aïssi 13 Yenni 6 Bon Ghaïb 8 Fraoncen 4 D'après ces chiffres, et tout en tenant compte des populations de chaque tribu, nous serions tenté de croire que les affections cutanées sont plus répandues chez les Raten. Nous allons donner, par trimestres, le mouvement de la teigne et de la gale : 3« trimestre 1857 4« — — 1er _ 1858... . 2« — — 3» — — 4« — — 1 0 36 15 57 21 95 12 30 42 15 7 Total : de la teigne, 223; de la gale, 67 Telle est, par âges, la répartition des teignes : De 3 ans, 1 ; de 14 ans, 35 6 — 4 <5 — 18 7 — 2 16 - 6 8 — 9 17 — 4 9 — 4 18 — II 10 - 22 20 — 9 11 — 9 25 - 8 12 — 44 33 — 1 13 — 23 37 — 1 Relativement aux «exes, tous les teigneux sont exclusive* ment du sexe masculin.

— 183 -^ Nous avons pu observer la teigne sous toutes ses formes et à tous les degrés d'intensité. Bien souvent, nous trouvâmes la tête complètement envahie par des excavations de la surface d'une pièce d'un à deux francs, remplies d'une couche épaisse de matière soufrée. Chez les adultes surtout, la teigne, remontant à de longues années, s'accompagnait toujours d'alopécie plus ou moins étendue. Tel est le traitement que nous avons employé généralement et qui nous a réussi. Séance tenante, nous administrons un purgatif; nous ordonnons ensuite d'enlever, aussi bien que possible, les cheveux, puis d'appliquer matin et soir, deux ou trois jours durant, un cataplasme de feuilles de mauve ou de morelle. Chaque réapplication devait être précédée d'un lavage soigné avec le savon. Après les cataplasmes et le lavage, on appliquait une couche de pommade soufrée qui devait rester deux jours. Après ce terme, on enlevait, on lavait, on appliquait un cataplasme et on recommençait la pommade. Nous donnions à la fois de la pommade pour trois applications. Après deux visites, la guérison était généralement avancée. Parfois, nous avons le plaisir de la voir complète, mais rarement. Comme nous l'avons déjà fait observer, les Kabiles reviennent peu quand ils voient la guérison prochaine. Chez quelques sujets, nous avons trouvé la teigne traitée par le goudron. Nous avons observé la lèpre sur un homme et sur une femme. Mohammed el Arbi, de Tikidount, des Ouacif, âgé de 60 ans, est affecté depuis trois ans. L'invasion débuta par la clavicule et envahit tout le corps. A part la face, les coudes et les genoux, toute la surface cutanée est d'un beau blanc. Les articulations sont douloureuses: la tête est le siège de démangeaisons. Le malade nie toute complication syphilitique.

The text on this page is estimated to be only 8.20% accurate

— 18* -Chez la femme, âgée de 35 ans, riûTaston remontaU à
Fenfance» Nous avODg observé chez un de nos malades un cas d'affection
de la pe^u

-188cas» nous étant rendn dans denx titlages où sa présence noasavaU été signalée. Pendant l'hiver de i 857 à 1858, la vafiole sérit k Taonrirt-Tamocrant, gros village d'nn millier d'habitants. Pins tard, elle se manifesta an village d'Afensoo. La variole fait de nombreuses victimes parmi les Kabiles, et de ceux qui lui échappent un grand nombre perdent un ou deux yeux. Nous allons résumer en quelques mots ce que nous avons dit ailleurs de l'inoculation que les Kabiles emploient comme préservatif. C'est vers l'âge de trois ou quatre ans qu'ils la pratiquent. 0» fait une légère incision entre le pouce et l'index, on enlève du pus d'un bouton variolrque et on le dépose dans la plaie. Nous avons observé des centames de jeunes Kabiles, et chez presque tous nous avons trouvé les traces de l'inoculation, c'est-à-dire une cicatrice myrtiforme. Cette pratique n'est pas, du reste, spéciale aux Kabiles. On la trouve aussi chez les Arabes. En 1857, nous avons constaté des cicatrices pareilles sur plusieurs enfants de Kola, près de Mascara. L'expérience locale prouve que l'inoculation ne jouit pas, à beaucoup près, d'une aussi grande efficacité que la vaccination. Au printemps de 1858, nous essayâmes de substituer l'une à l'autre. Nous ne fûmes eomplètement accueillis qu'à Taourirt-Tamocrant^ qui avait tout récemment souffert de la va*riole. Nous y pratiquâmes une vingtaine de vaccinations. Ailleurs, on reçut le phis souvent nos offres avec indifférence, et nous ne pratiquâmes plus qu'une dizaine environ d'antres vaccinations. Les Kabiles ne comprenaient pas la supériorité de notre pratique sur la leur. De plus, ils paraissaient prévenus, peutêtre parles opérateurs. On disait que l'on voulait marquer les Kabiles, on disait même qu'on les rendait ainsi impuissants, C'était les (Hrendre par leur faible.

- 186 — Parmi les jeunes gens de Taourirt-Tamocrani, doni les vaccinations réussirent, nous en fîmes venir deux au Fort pour vacciner de bras à bras, soit des enfants, soit des louaves. Nous atlendîmes du temps et de l'eipérience l'extinction des préjugés locaux. XXI. » Phlegmons, Abcès, Fistvls. Ces affections se décomposent ainsi : Furoncles 3 Panaris 4 Phlegmons 33 Abcès 20 Fistules 58 Les abcès observés siégeaient sur toutes les régions du corps^ mais nous devons signaler la fréquence des abcès à la marge de l'an^{us}. Nous observâmes deux ou trois abcès pnr congestion, dont Tun chez une négresse de B. Mansour, de l'O. Sahel. Son mari l'avait frappée à la région lombaire ; elle faillit en mourir, et conserva une dépression du rachis. Plus tard, ud abcès se déclara à la partie supérieure de la cuisse droite, duquel nous évacuâmes environ deux litres d'un pus mêlé de grumeaux et ténu. Citons un cas d'un autre genre. El Hadj Ali ben Mohammed, des Sedka, de l'âge de 45 ans, fut atteint, dès son enfance, d'une éruption phlegmoneuse qui récidive presque tous les ans. Chaque abcès a généralement la grosseur d'une noix. Il en existe actuellement une dizaine. Chez les Kabiles, sous l'influence d'un climat vicieux, ou mieux en l'absence de tout traitement, bon nombre d'abcès se perpétuaient par des fistules. Quand le siège était aux

- 187 — membres, Tos était le plus souvent altéré, et Tou accusait la sortie d'esquilles. Quelques-unes de ces fistules avaient pour cause un coup de feu qui aurait intéressé ou fracturé Tos, mal réduit ensuite. Quelques fistules dataient de longues années ; il en était qui remontaient à dix et même vingt années. De même que pour les abcès, le chiffre le plus considérable des fistules est celui des fistules au périnée. Cette affection fut une de celles dont le traitement nous offrit le moins de satisfaction. Nécessairement long et difficile, bon nombre de malades devaient nous échapper. Quelques-uns se décidaient à entrer à l'hôpital, où ils trouvaient la guérison. Il en fut cependant qui firent preuve de constance. Nous en citerons un cas. Hammama, des Menguelat, âgée de 25 ans, eut, il y a 4 ans, à la région sacrée, une tumeur qui s'abcéda et se continua par une fistule. Quelques petites esquilles furent expulsées. Plus tard, du pus se fit jour à la région inguinale, puis à la partie supérieure de la cuisse, en deux points. Hammama se présenta cinq fois à la visite, et nous la vîmes deux fois dans son village. Sous l'influence d'un traitement interne et externe, son état s'améliora, et, lors de notre départ, il ne lui restait plus que la fistule sacrée en voie de guérison. Hammama n'était pas précisément belle, mais ce fut une de nos plus gracieuses clientes. Toutes les fois qu'elle venait à la visite, elle, ne manquait pas d'apporter des fruits de la saison. Nous quitterons ce sujet en citant un dernier cas. Djohor bent Jasmin, des Âïssi, âgée de 16 ans, n'est pas encore réglée. Il y a 7 ans, un phlegmon apparut à la partie supérieure externe de la cuisse gauche, s'abcéda et continua à donner du pus. Actuellement il y a beaucoup de douleur locale. La fistule est sondée ; nous croyons reconnaître une

-188esqville et noos renroyoïM la Jeune fille aa lendemain^ 21
mare. Djohor esi chloroformisée, et noua eitrayons une eaquille de retendue
d'one pièce d'un franc, mince et criblée de troua. La Jeene fille ne tarda paa
à guérir. XXII. — Flaibs. Le chiffre des plaies est de 53. Ces plaies étaient
des morsures d'animaux, des coups de hache, des coups de couteau ; elles
étaient produites par uu eloo, un morceau de verre, etc. Rarement elles nous
arrivaient à l'état récent, à moins que le fait ne se fût passé dans un des
villages voisins. Nous citerons un cas de plaie curieux, surtout comme étude
de mœurs. Le 9 août 4So8, une femme de Bou Youcef et sa fille se livraient
simultanément à l'adultère. Le mari apprend, se munit de ses armes et
annonce qu'il va se faire justice lui-même, ne voulant pas être accusé de
trahison. Deux des coupables furent victimes de la colère du père. Le fils
arriva trop tard, et fâché que son père ne lui ail rien laissé à faire. Dans la
mêlée, quelqu'un reçut un coup de couteau qui lui fendît la base de la main
droite et vint à nous le lendemain se faire panser. Nous dûmes recourir à la
suture. Le 24, le malade nous revenait parfaitement guéri. XXIII. —
Clcâres. Le nombre des ulcères est de 115. Les ulcères étaient une des
parties les plus pénibles de notre pratique. Il faut l'avoir vu pour se faire une
idée Traie de l'état dégoiltant dans lequel fis nous étaients généralement
présentés. Etat général, environs de l'ulcère, chiffons à pansement, tout était
d'une saleté rebutante. Maintes fois nous appliquions préalablement un
catasplasme pour avoir l'espoir

que le lendemain la saleté céderait à des lotions prolongées, D*aoires fois c'était mieax encore. Des malheureux nous arrivaient les pieds creusés d*alcères larges et profonds^ nus on recouTerts seulement par un mince chiffbn . Quand nous leur demandions pourquoi ils ne portaient pas de souliers, tantôt ils nous répondaient qu'ils n*en avaient pas, tantôt ils nous les montraient dans leur capuchon. Fréquemment, les ulcères sont traités en les recouvrant dfone couche de bouse. Généralement, cependant, on Tait usage de topiques meilleurs, ainsi de la boue, de Targile, du henné, etc. Il est fait aussi emploi de caustiques tels que le sulfate de cuivre. Souvent ces ulcères siégeaient aux jambes, et leur guérison ne marchait pas toujours aussi rapidement que nous Feussions voulu. Maintes fois^ nous fûmes tenté de sortir des voies ordinaires et d'essayer les topiques dessicatifs employés par les Arabes et les Kabiles, conformément aux idées tliéoriques et à la pratique des anciens. Nous mentionnerons quelques observations. Mohammed ou Ali, des Yenni, âgé de 20 ans, eut, à Tâge de 5 ans, une variole interne à la suite de laquelle se déclarèrent de nombreux abcès, particulièrement aux pieds. Les os tombaient Tun après Tautre, et il ne reste plus aujourd'hui que l'astragale et le calcanéum entourés de chairs ulcérées. Le mabde nous dit avoir été traité quelque temps avec la poudre de benjoin. Hamou ben Ahmed, des Ilitter, âgé de 10 ans fit, il y a quatre ans, une chute d'un arbre, et tomba de telle sorte que le pied fut presque complètement isolé de la jambe. On rincisa près de Tarticulation, aujourd'hui presque entièrement recouverte de tissu cicatriciel, hormis un large ulcère en dehors. Un homme des Yakour, de l*0. Sahel, nous vint un jour les deux pieds creusés d'ulcères profonds survenus h la suite d'une surprise par la neige.

— 190XXI Y. — BarutiBS. Ce chapitre est celui de tous qui nous rappelle le plus gracieux souvenir. Bien qu'il figure au tableau pour le chiffre 43, il ne s'agit, en réalité, que de six sujets, tous des enfants, à part une jeune fille à peine pubère. De ces cinq enfants, quatre étaient de jolies petites filles, les plus belles peut-être que j'ai vues en Kabilie, où généralement les enfants sont beaux. Trois d'entre elles avaient les cheveux blonds et les yeux bleus. A part une seule doul 81 mère ne voulut pas rester séparée, toutes firent des retours fréquents, continués jusques à complète guérison. De petits cadeaux, des bonbons, ne tardèrent pas à effacer l'Impression que leur avaient naturellement laissée mes premiers rapports avec elles. Le 38 octobre 1857, se présentait Mohammed bel Hadj, du village d'Igounan, de la tribu des Ratén, âgé de 9 ans. Il y a huit mois, ses vêtements prirent feu et le brûlèrent. Toute la partie antérieure droite du thorax, depuis le cou jusque près de l'ombilic, est envahie par des cicatrices, çà et là ombiliquées et indurées. Le bras droit tout entier est adhérent au thorax. De plus, un tiers de l'avant-bras adhère également au tronc, retenu par une forte bride. Postérieurement, du bras au tronc, s'étend une série de brides transversales moins fortes que la précédente. Mohammed fut envoyé à l'hôpital, où il fut, le premier, soumis au chloroforme, et opéré par noire collègue, M. Bugès, médecin eu chef. La bride de l'avant-bras fut incisée, et les lambeaux disponibles arrangés aussi convenablement que possible. L'enfant resia une bonne partie de l'année à l'hôpital, d'où on le renvoyait de temps en temps à son village, distant d'une lieue et demie, avec des objets de pansement. Cette large plaie marcha très bien, à part la portion correspondante au creux axillaire. la veille de notre départ de Fort

— 191 Napoléon, le 13 novembre 1858, nous fîmes à Igounan voir la Jeune Itohammed. Il restait encore de la plaie une sarrace d'environ l'étendue d'une pièce de cinq francs. Le 11 février 1858, Hammama, du village d'Ali ou Harzoon, âgée de 4 ans, nous était amenée par son père. Il y a deux ans, elle tomba dans le feu. L'index de la main gauche est resté complètement ployé et adhérent à la surface palmaire. Le petit doigt est à demi-ployé et retenu par une bride. Hammama fut opérée sans chloroforme. Les doigts furent placés sur une planchette et le pansement achevé. Le lendemain, le pansement fut renouvelé, l'appareil s'étant légèrement déplacé. Le père voulut absolument emmener l'enfant dont les pleurs le fatiguaient et qui réclamait sa mère. Malgré nos recommandations, il ne revint pas; mais nous apprîmes depuis que la plaie était arrivée à bonne fin. Du reste, la mise recherchée du père nous était un sûr garant que l'enfant n'aurait rien à désirer sous le rapport des soins et de la propreté. Le 5 avril, nous étions amenée par son père Aïchoucha bent Melha, native du village d'Icheraouya, (sur remplacement duquel on a construit Fort-Napoléon), actuellement habitante de Tacherait. Elle est âgée de huit ans; sa constitution est forte et riche, son développement précoce, ses yeux et ses cheveux noirs, et sa peau d'une rare blancheur. Bien que ses yeux se rapprochent un tant soit peu du type chinois, Aïchoucha est réellement belle. Il y a deux ans, on la fiança pour la somme de 130 douros, somme très forte pour le pays. L'an dernier, elle tomba dans le feu et les conventions furent rompues. Le bras gauche a été en partie atteint par le feu, puis guéri avec des cicatrices légèrement rétractées. Le genou gauche est dans le même cas. Actuellement, il reste une large plaie ulcérée à la partie postérieure et inférieure de la cuisse, avec une légère flexion de la jambe. Aïchoucha resta près d'un mois à l'hôpital, près de guérir, quand vint le ramadan, et ses parents voulurent l'avoir. Une féconde entrée fut nécessaire depuis.

Smioa bent llohammed da Tadden bou Adda, dea Rateo» âgée de 5 ans* est tombée dans le feu il y a un an, et g*esi brûlé la main droite. Le petit doigt est collé ^ la paatn^. L'annulaire a la première phalange adhérente, et le médias est bridé. Le poignet porte de larges traces de cicatrices. Smina fut soumise au chloroforme. Les brides furent incisées et la main posée sur une planchette. La jeune enfant me fut ramenée par son père, tantôt tous les deux jours, tantôt toug les jours, tantôt plus rarement, jusqu'à complète guérison. Le 40 mai, m'était présentée par son père Hammama beat • Amara, des Ouadga, âgée de sept ans. Il y a quinze mpis, elle tomba dans le feu. Les parties génitales et la cuisse droite furent brûlées et portent de larges cicatrices. Il reste encore un large ulcère à la partie antérieure de la cuisse. La petite Hammama est chétive et accuse la misère. Avec ses cheveux blonds et ses beaux yeux bleus, l'aisance en eut fait une très jolie enfaut. Malgré sa misère, son père me ramona toutes les fois que je le lui recommandai. Les petits cadeaux que je faisais à sa fille pour remplacer les sales chiffons qui la recouvraient m'étaient payes par des figues et des grenades. Le cas le plus curieux de brûlure est, sans contredit, le suivant : Le G octobre, se présentait Imina bent Mohammed, des lildjer, &gée de 15 ans, depuis quelque temps pubère. Il y a deux ans, ou laissa tomber sur elle une marmite d'eau bouillante, qui porta principalement sur la région cervicale gauche. La dépression du cou s'est effacée complètement, et la peau de la face se continue sans interruption par celle de l'épaule. Une série de petites brides indurées indique le rebord du maxillaire inférieur. Le lobule de Toreille gauche a presque complètement disparu ; il est comme étiré et confondu avec uqe bride qui va se perdre sur le moignon de l'épaule. Derrière cette bride, il en est une autre et, entre les deux, une petite dépression. Les parties supérieures du bras, ainsi

qae4« tbdM, mih coutertes 4e cicatrices. L'éptale fMMbe est
 sensiblement exhaussée : les mouvements n'en sont pas CortCBMAi gênés;
 rarlîculation est saine et les brides seules limitent ses mouvements.
 L'adhérence de la foee au Iborax se continue à droite» terminée par une
 bride qni part à la iuHitew du masséter pour se fixer à la partie moyenne de
 cette davicule. Cette bride recourre an cal de sac d'environ M décipièire de
 profondeur. Imina Jouit d'une bonne santé, iUe entre àrhdpîtal où nous
 incisons la bride de droite seulement. Le 26, elle en sortait guérie. XXV. —
 Coups db nu. Le chiffre des coups de Ceu est de il. Tous étaient d'ancienne
 date, c'e^t-à-dire qu'ils avaient été causés par les balles françaises, soit dans
 la dernière expédition, soit dans la précédente. Ces blessés venaient à
 BOUS franchement et nous racontaient sans amertume ce qui s'était passé.
 Nos armes avaient été supérieures, nous les avions vaincus et dominés ;
 c'était à nous de soigner leurs blessures. A ce propos, il me souvient d'un
 jeune orphelin que je rencontrai au village d'Aisfrah. Comme il éuit très
 négligé, je demandai pourquoi sa mère n'en prenait pas plus de soin. On me
 répondit qu'il n'avait plus ni père ni mère, et que son père avait été tué par
 nos balles dans la dernière expédition. Mais, ajouta-t-on, il a vendu
 chèrement sa vie. S'il avait été dans nos rangs, il serait cerUinement arrivé
 colonel ou général. Quelques-uns des coups de feu avaient intéressé les
 grandes articulations, et les malades s'en étaient bien tirés. Nous avons
 observé plusieurs faits de ce genre chez les Arabes. Avec leurs moyens
 imparfaits de traitement, nous ne voyons qu'une chose pour expliquer ces
 guérisons : c'est l'impassibilité des blessés et le peu de réaction, ou la
 réaction moindre qui se développe chez eux. 3

L'ûbservaiion la plus curieuse de plaies d'armes à lèv» est la suivante. Le 9 novembre 1857, nous nous trouvions de passage ao village d*Aît-Âziz, des Illoula-Oumalou, quand un homme vint se présenter à nous. Il avait reçu dans la dernière campagne une balle au sommet de la tête. Les parois osseuaes avaient été emportées, et il s'éuit formé one cicatrice de quatre centimètres de long sur deux de large. Chaque pulsation artérielle soulevait cette cicatrice. Nous conseillâmes à cet homme de porter une calotte en cuir. . XXVI. — ENTOB8B8. Les entorses figurent pour le chiffre de 9. Un de nos malades se présenta deux fois. C'était un jeune garçon de 10 ans, du village d'Aithag, de la tribu de Raieo. La première fois, un coup de pied de cheval lui avait foulé le poignet. La seconde, il se Tétait luxé par une chute de cheval. Quand il vint à nous il portait un appareil de contention fait avec des tiges de férules dont les extrémités percées étaient maintenues par de gros fils de laine. Des applications d'eau blanche guérèrent le jeune Amzyan. XXVIK — LuxiTioHS. Les luxations figurent pour le chiffre de 6 et ont trait à un égal nombre de sujets. Elles se décomposent ainsi : une ancienne du fémur, une du poignet et quatre de l'épaule. Dans toutes ces luxations de l'épaule, hormis une, nous avons fait usage du chloroforme, et la réduction s'est faite avec la plus grande facilité. Le 14 février 1858 venait à nous Mohammed ben Thaleb desFraoucen, âgé de 30 ans. L'avant-veille, travaillant à laire du bois sur un olivier sauvage, il voulut changer de place»

- i«8 — mais la pied lui ayaai manqué, il se trouva suspendu par la main et se luxa l'humérus. Nous fîmes entrer le malade à rhôpital pour le consenrer quelques jours. Au moyen du chloroforme la réduction se fit promptement. Quelques jours après sa rentrée au logis, Mohammed nous amenait son frère, atteint d'ankylose du genou par un coup de feu, comp* tant qu'il suflQrait pour le guérir de pratiquer quelques tractions sous rinfluence du chloroforme. Le 28 juin, une luxation de l'épaule datant de la yeiUe était pareillement réduite au moyen du chloroforme, sur un Turc âgé de 60 ans, Abderrahman ben Ismail. Le 30 du même mois, le jeune Sadi, de Tizi-Rached, des Raten, nous apportait une autre luxation, qui (ut également réduite sous rinfluence du chloroforme. Ces deux derniers malades séjournèrent aussi quelques jours à rhépital. Le 4 avril 18^ on nous amenait la petite Fathlma bent Yamina, des Ikhelidjen, âgée de 3 ans. Il y a sept mois, en la soulevant par les bras il se fit une luxation de l'épaule gauche. La tête de l'humérus est portée en avant, la cavité glénoïde parait en partie comblée. Le bras est en partie paralysé : Fathima ne peut le soulever, mais sa main serre encore les objets. Le bras est atrophié, d'un volume d'un tiers moindre que le bras droit. Nous donnons des frictions excitantes pour quelques jours et nous engageons le père à nous ramener sa jeune fille ; mais il n'en fit rien. XXVIII — FRAcnjEBs. Elles figurent pour le chiffre de 8. Quelques-unes de ces fractures étaient anciennes et produiies par des coups de feu. Tantôt lien était résultat de l'ankylose, tantôt il s'éuit établi une fistule. Nous citerons un de ces cas pour l'appareil dont le ma* lade était encore porteur.

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

U7 4ém[^bn 4^7 «• présemnii MoUiontél)èêm\Wêh ned,
d'AU^icbenv des Yaliya, âgé ie M ^aiis. Dms la dww nière expédition,
c'est-à-dire au mais de Jaia, ime balte tel a?ail fraeuurë la partie îofériette
da tibia gauche. Hak ments osseux ont ëié expulsés. L'ouverture d'eDinée, i
eu dedans, n'est pas encore oicatriaée. Mohanmed por|« u appareil ainsi
établi : Dq miel esi étendu \$w la Jainbe, pais du linge et par dessus une
écoroe de Uége maiounuepar quatre bandeles. Ces bandelettes «ont
serrées à la nninièrade nos tourniquets. Mais le b&ton n'est autre ehose
qu'an fragment de roseau ; et dans la cavité de diacon de ces reseauji passe
une petite baguette pour les fixer. Le malade Tut «nvoyé à l'hôpital. 11 nous
vint cependant quelques fractures récentes. le 25 avril on nous apportait
Bllcassem ben Ali, d" Ait- Meraou, des Raten, âgé de 8 ans. Le matin, en
tombantd'ooariNPe, il s'était fracturé les deux os de l'avanlbras gauche au
iiers4nférieur. L'entant ne veut pas entrera l'hi5pitai. U estchloroformisé;la
fracture réduite et un appareil gommé placé, que l'on nous fit revoir plus
tard, et que nous trouvâmes en bonne condition. Le 6 août, Benslama,
d'AxEOUza, des Raten^ âgé de 48 -ans, reçut un coup de soulier sur la
clavicule gauche, qui se fractura. Nous fîmes entrer l'enfant dans nos tentes
d'indigènes, à l'hôpital, et il y resta jusqu'à guérison. Le 11 août, nous
recevions une fracture du cpbitaa chec un homme de 33 ans, d*AU-Meraou,
fracture produite pur un coup de bâton . Un ;ipp^reil gompiié lut placé, et le
malade revint ensuite à la visite. XXIX. — AMPCTAVIOV DB DOHiT.
Notre tableau porte, ici, le chiffre il ; fnais il pie s^agili «p réalité que d'un
sept et même cas, le siyetnops étant revenu dix fois.

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

Lfiil^Hwet iSiSitfUk BOUS ^f^fUÂikt f^ï^ F\$U^mz, 4e;TaMerl-
bfu*A

La phipart affieettient des jeuDes gens oa des enfants. Généralement, des fistules s'éuient établies et la constltotioii était singnlièrement détériorée . GlMi quelques sujets nous obtînmes de ramélioration, sinon la gnérison, par Fadministration de l'huile de foie de morne et des ferrugineux. XXXI.— RAonnsin. Cette affection figure pour le chiffre de 3. Le cas le plus intéressant est celui de la jeune Imina bent Idir, d'Aziouxa, des Raten, âgée de li ans. Il y a 7 ans qu'elle commença k se dérormer sous rinfluence d*une chute. Depuis quelque temps elle est réglée. Actuellement, la colonne vertébrale est déjetée en arrière et à gauche. De ce côté, les côtes sont très saillantes à leur origine et forment comme un bourrelet continu le long de la colonne vertébrale. Imina jouit, du reste, d'une assez bonne santé, relativement. XXXII. — SOÀTIQOB. Nous l'avons presque toujours observée sur des hommes d'environ 40 ans. Une seule femme figure sur 13 malades. La térébenthine nous a donné quelques succès. Les Habiles, qui lui donnent le nom de bouzelloum, la traitent par le cautère actuel. XXXIII. — Scrofules. Le chiffre 22 représente une quinzaine de sujets. D'autres malades, compris dans une autre catégorie, accusaient aussi la diathèse scrofuleusc . La moitié des malades étaient des femmes. Généralement ces malades avaient vécu dans la misère. Souvent la syphilis avait régné dans la famille ; parfois on avait pratiqué des fumigations mercurielles.

- 199 — Les articulations étaient souvent intéressées. Plusieurs avaient eu autrefois encore des abcès. Les ganglions centraux étaient fréquemment tuméfiés. Dans ces cas, nous avons fait quelquefois un emploi heureux de riiuile de foie de morue, de la teinture d'iode et des ferrugineux.

XXXIV. — Stpbou. De même qu'en pays arabe, la syphilis est très répandue en Kabilie. C'est une des affections qui nous ont donné le plus de malades. Sous ce point de vue, elle vient immédiatement après les fièvres intermittentes et les ophthalmies. Le nombre des sujets venus à la visite est de 712, ce qui représente de quatre à cinq cents individus, quelques-uns ayant comparu plus d'une fois. Cette fréquence nous paraît s'expliquer ainsi : La Kabilie est une véritable fourmilière. Son sol trop souvent ingrat ne pouvant produire assez pour nourrir la population dont il est surchargé, c'est au commerce extérieur et à l'émigration qu'il faut demander un complément de subsistances. Les routes qui conduisent de la Kabilie à nos grands centres de population tels qu'Alger, Constantine, etc., sont constamment battues par des Kabiles qui viennent soit apporter les produits du sol et de l'industrie, soit faire des approvisionnements de denrées qu'ils iront revendre sur les marchés arabes. Moins sédentaires à l'intérieur que les Mozabites, leurs allées et retours au pays sont beaucoup plus fréquents. La syphilis se contracte dans ces voyages, dans ces séjours plus ou moins prolongés, soit sous la tente des Arabes où elle est aussi très commune, soit dans nos villes où on les voit souvent rôder autour des établissements publics de bas étage. Rapportée et transmise dans la famille, la malpropreté, l'incurie, des traitements vicieux relèvent à des proportions qu'elle atteint rarement en Europe. Plusieurs ma

lades B⁸ ont accisé Im lieux d'MSqdisHkm tielt qu'Alger,
 T«QÎA) B6ne, GoBStanUoe» Biskart. Il dous sonvrent d'as jeune homme
 qui nous dit que sa femille atah été infectée par le fait de aen père qui avait
 rapporté la syphilis d'un pèlerinage à la MeUe. La prostitution ne s'exerce
 pas, que nous saehioBe éd moins, dans laKabilie du Jurjura, mais nous
 l'avons observée sur d'autres points. En 1850,* noue faisons partie de la
 colonne qui, sous les ordres du colonel de Lourmel, traça la route de Sétif à
 Bougie. Les travaux de la rovté nous obligeaient à garder le même bivouac
 pendant plusieurs joura. Ghéi les Barbacha les femmes nous furent données
 comme très faciles. Chez les Guifser nous pûmes coustater l'existenée de
 deux maisons tenues chacune par deux filles qui se livraient positivement à
 la prostitution. Dans les villages où les maris sont souvent absents, les
 femmes se livrent facilement aux étrangers. G'est ce qui nous fut dit toutes
 les fois que nous campâmes sous Mansoura, village situé derrière les Biban,
 dont la population mâle a toujours de nombreux représentants à Alger. Gette
 facilité de mœurs se rencontre aussi chez les Ghaouia, CCS Habiles de
 TAurès. Nous en fûmes témoiw dans l'hiver de 4849 à 1850, où, lors de
 l'expédition de Nara, nous restâmes pendant plusieurs jours en vue de
 Mena, petite ville qui s'élève en amphithéâtre, à l'instar d'Alger, et domine
 piltorosquement une jolie vallée. On nous dh aussi que dans ces montagnes
 le divorce est extrêmement fréquent^ et le mariage considéré généralement
 comme un bail à courte échéance, d'où le relâchement du lien conjugal. La
 Kabilie fournit un contingeni considérable de prostitiées surtout à nos
 villes du littoral. La pédérasie est plus rare chez les Kabiles que diea le!»
 Arabes, peuple pasteur. Des habitants du pays nous ont- presque nié
 formellement son existence, mais nous croyons avoir constaté la preuve du
 centranre chez quélqttea-Mii de nos jeunes clients.

The text on this page is estimated to be only 22.36% accurate

kutt Ma qMlii Arabes, las Kibilet sMC avidas de J

Oaàcif. 56 3.722 Yabyt 49 5.329 Boadr&r. 36 2.400 YeDDÎ 34
 2.378 BoaYoocef. 30 3.392 Âkbil 30 1.584 Boo Âkkàch 2i 1 .518 Fraoûeen
 20 4.938 Aîm 19 14.465 luourar 14 5.171 Yala el Mansoîr (0. Sthel). 12
 etc. Les Kabiles ont une façon très large d'envisager la syphilis. Pour eux ce
 n'est pas seulement une affection locale d'abord et contractée par des
 relations sexuelles, pouvant ultérieurement infecter toute l'économie. La
 grande maladie, tiieurdh-eJr-kehir^ la mauvaise maladie, meurdh^d^douni^
 la maladie ennemie, el-adhoUf est toute autre chose, du moins actuellement.
 Les accidents locaux et primitifs ne sont qu'un côté de la maladie et
 l'acquisition par les relations sexuelles qu'un mode nullement exclusif
 d'infection. La voie la plus commune d'acquisition ou de transmission est
 l'hérédité. Tient ensuite» mais à une certaine distance, la cohabitation, c'est-
 à-dire le contact, le coucher en commun avec des individus infectés, l'usage
 d'ustensiles ou de vêtements qui leur auraient appartenu, etc. Ils sont
 persuadés que presque toutes les générations en sont infectées. Chacun, à la
 naissance, en apporte le germe, dont l'éclosion se fera tôt ou tard- sous
 l'influence de certaines conditions, particulièrement le froid ou les
 changements de température. À part l'ulcération des parties génitales, que
 l'affection procède de l'hérédité ou de la cohabitation, ou bien qu'elle soit
 une acquisition personnelle et par voie de contact les méoMa

éTOlotkms doivent apparaître dans la série complète des ac«
cidents ultérieurs et généraux. Aussitôt' que certaines douleurs sourdes leur
ont donné réveil ils s'attendent à voir cette série de faits se dérouler
jusqu'à ses dernières limites. La maladie n'est pas encore sortie mais elle
est en voie de le faire: quand la fumée s'échappe, c'est qu'il y a du feu
derrière. (1) Cette manière de Voir rend l'interrogation difficile et pénible.
Chez un grand nombre la pudeur est un obstacle à la dénudation des parties
génitales. Mais la pudeur est bien souvent un masque derrière lequel se
cachent l'habitude ou les préjugés. Qu'importe, après tout, que l'on cache un
des côtés de la maladie si le remède s'adresse à l'ensemble ? si la euro de
Vadhou comprend celle de toutes ses complications ? Nous ne tardâmes pas
à soupçonner les réticences de nos clients et nous exigeâmes l'exhibition des
parties génitales, alors même que l'on nous accusait la disparition
d'accidents antérieurs. Sur un tiers environ, nous constatâmes des accidents
soit primitifs soit secondaires. Quelques-uns se montrèrent récalcitrants. A
cette catégorie appartenaient surtout des femmes, dont cependant un grand
nombre cédèrent. Un expédient nous réussit. Au Heu de leur proposer
séance tenante la visite, nous les entraînaions dans une pièce voisine, sans
rien leur dire, et là, seul à seul, généralement elles se prêtaient à l'inspection
des parties génitales. (1) Noas ayons retrouvé des idées analofnes à
Gonstantlne. Soas le nom d*«tfAoi», Ton y désigne non seulement la
syphiUs en phaMi Finfection syphilitique, mais tout son cortège, mais les
scrofules, les rhumatismes, les cachexies, etc., tout ce qui se présente en fait
de plaies ou de douleurs aTec un caractère insidieux et malin, tout ce qui
procède par Tele chronique et sourde et ne marche pas franchement à une
solution prochaine. L*adhou n'est donc pas toujours la syphilis, mais il Test
souTent. Dès le commencement du XIV* siècle, Léon l'Allrlcain disait en
parlant du mal français ou mal de Naples : « Je ne pense que la dixième
partie de toutes, les Tilles de Barbarie en soit échappée, tellement qu'il ne se
trouTe génération que ce mal n'ait entachée. »

[illegible]

The text on this page is estimated to be only 14.01% accurate

Nous ivons déjà dil qae oos , 7^| ..«l^riUVUgiM représenUieni
environ 4 à 500 û^ividus. Ç(pp^ ^n^s les Ages notés de 374 d*enlre eox
No^ allons eu dopper le ublesu. M»NoinbKd'iaAvidM. %.> ins. 9 » 11 M
19 i» 8» «» 41 Vi 49 30 70 35 50 40 33 45 21 50 35 55 9 GO 12 65 1 ije
taMe^, do^uel on fimnii tirer plus d'up ^meigAen^nl, A0U9 dom^ 59
iqdjiridus ftgés de gpiQze aa» et audesipjiis. liais r>f e .d^ U çoivip^gritiop
à QO)re visite u'e^J^ P^S celui de l'invasion. Ppujr avpir (a date die
l^cquisitioDy il fati^ retransclier de rdg.e iic̃tuel le chiffre i.pdiqviapt la d^t^
de l'invasion. Noms aivofiis ^Ipn le jt9jb)eatj sjuivant : ian 4 2 4 3 6 4 5 8 2
6 4 7 9 8 6 9 4

Afét Ion del'tamdm.' de 10 ans 19 15 35 20 48 25 52 30 53 35 41
 M 22 45 23 50 21 55 6 60 11 Ce dernier tableau^ au lien de 59 sujets âgés
 de quinze ans au plus, nous en donne 97. Maintes fois nous avons eu
 concurremment sous les yeux deux, trois, quatre membres de la même
 famille, tous infectés, père, mère et enfants. Nous allons exposer
 succinctement rhistoire de quelques-uns d*entre eux. Le premier malade
 inscrit sur nos registres^ le %3 septembre 1857, est un père de famille
 syphilisée : nous verrons bientôt que le dernier appartient à la même
 catégorie. 1* El Hadj Mzyàn, des Âïssi, âgé de 50 ans, fut^ dît-on, infecté
 par sa femme, qu'il devait nous amener en cachette : mais il n'eut pas le
 courage de le faire. Le scrotum est couvert de plaques muqueuses, la
 bouche est ulcérée, le thorax est envahi par des syphilides : enfin le malade
 se décide à à nous exhiber l'anus, couvert de plaques muqueuses. Sa
 femme^ nous dit-il, eut des ulcères au sein, et une petite fille, âgée de
 quatre ans, se trouva infectée. Chez les Kabiles il n'est pas rare que les
 enfants prennent encore le sein à cet âge. Cette jeune enfant ne nous fut pas
 amenée, mais nous vîmes deux garçons. L'un, âgé de cinq ans^ a des
 pustules à la peau et des ulcères à la bouche et à la verge. L'autre, âgé de
 sept ans, est à peu près dans le même éuta

-107i* Le 12 décembre eompiirai88ait Mzy&n, des Boa-Akkâch, âgé de soixiote aus, aoeompagné d'on enfant. Mzyân accuse «ne infection antérieure à son mariage, duquel il eut sept enfants, ayant tous eu la peau, la bouche et la gorge affectées, ayant tous éprouvé des douleurs articulaires. Lui-même a des ulcères à la bouche, des pustules au scrotum, des plaques eneroûtées à Tépaule et au thorax, des douleurs articulaires L'enfanta la nuque et Tépaule droite envahies par des croules reposant sur un fond rouge. 3* Le 6 mars 1858, Hammâma bent Rahmân, jeune fille de treize ans des Aliou-Harzoûn, m'est présentée par son père, lequel eut jadis la syphilis et en porte encore actuellement les insignes. La jeune fille n'est pas encore formée. 11 y a deux ans les coudes se tuméfièrent, puis une plaque survint à la cuisse droite. Depuis un an le voile du palais est atteint : on y remarque aujourd'hui une perforation qu'enceignent cinq ou six ulcères. Les amygdales sont gonflées, le nez est affaissé, les articulations sont douloureuses. 40 Le 31 mars, Sliman ben Mohammed, âgé de quatre ans^ est amené par son père. Celui-ci, &gé de cinquante ans, eut des chancres, il y a une vingtaine d'années. Aujourd'hui des taches syphilitiques sont répandues par tout le corps. Sa femme est pareillement affectée. L'enfant est malade depuis cinq mois. La bouche et la langue sont semées d*ulcères. Une plaque circulaire occupe la région sous-aurlculaire, une autre l'épaule, une autre le menton. Il y a des plaques à l'anus. 50 Le 13 avril se présentait à la visite Tassadits bent Mes->> sad, des Mislâîm, jeune femme de 20 ans, jolie et mariée à un homme laid, invalide et boiteux. Elle est atteinte depuis six mois seulement, nous dit-elle. Une trentaine de plaques sont répandues sur le tronc, et trois ou quatre sur chaque sein. La bouche fut ulcérée jadis et la voix rauque. En ce moment elle donne le sein à une petite fille de deux ans et demi, qui depuis dix jours à des ulcères à la bouche et à la vulve.

The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate

4«^ sa peiUe fiV,e« aMiU .Airec soo «arî, j^tneUtemeai syphl^
Usé €À Q0II8 invUani à visitor su femme, sw laq«elle no«i ne irwvâUn/es
plus 4'acci46iit8 aov i^arUes génîtalee 6* Le ji6 mai compaiAt(pour la
dewième lois, AMee»p. J9ID| de# Yjenm. JUes ulcères qu'il poruit ans
parties fésiuilae

The text on this page is estimated to be only 7.70% accurate

jusqu'alors de toucher au remède si ei il o'est pas encore né. Dèi Tâp ifa ein^ nm il lui survint »ui pariéâ géniaux une éruption circulaire qu'il n'eût pu par toute la peau. La gorge fut prise ei la bouche s'ulcéra. Trois larges plaques rouges occupèrent les épaules et le dos. Une éruption existe au nez. Le troac est semé d'éruptions phlegmoneuses. 10^ Le 6 août, nous fûmes à Ahmed bel ijâdj^ des YenoL âgé de 4 ans* La mère eut la grande maladie. Depuis huit mois, les lèvres et la langue sont ulcérées. L'anus est couvert de trois plaques juteuses. il* Le 11 novembre» dernier jour d'exercice, comparait une famille des Chérifâcaba, Qaudjemâ, le père est âgé de 15 ans. Il porte encore une ulcère à la verge. Sa femme, Âgée de 55 ans, ne se rappelle plus à quelle époque les parties génitales furent infectées : des ulcères s'y voient encore. Une vingtaine de plaques s'y voient encore à la surface cutanée. Faïhmn, sa fille» âgée de 8 ans, a des pustules à l'aisselle et des ulcères à la bouche, à la langue et à la vulve. Une plaque se voit à l'abdomen. Ahmed, son fils âgé de 3 ans, a des pustules à l'anus et à la bouche» et une dizaine de plaques k h peau. La malheureuse mère, TâiSâdits, se trouve actuellement enceinte. Nous n'avons pas cru devoir donner une liste plus étendue d'observations, de transmission de la syphilis par voie d'hérédité. Beaucoup d'autres observations que nous allons présenter sous un autre titre^ auraient également pu prendre leur place ici. Dans la syphilis héréditaire, les premières manifestations érielles se font généralement à la surface des muqueuses, des ulcérations apparaissent à la bouche et à la vulve et à l'anus. Viennent ensuite des éruptions cutanées, des plaques raul

The text on this page is estimated to be only 7.62% accurate

qnenses qui a}» paraissent parti tulièremânl clicz tes enfanlâ, iuv régions oii la peau .1 Le motQS de sécheresse^ par su île de la nexioQ des parlies, ainsi auv régions dti coy, de Tâlué., de raïsselifi. 3U creux pQ|ilié. Clicz Les aduties, le scrotum est fréquemment ciivahi. Nous avons dit qy'en deLioi'S de rijérédié ei des relation s sexucLLcs, les KnLjiiêâ f.nsuieNL une i^t^p. piiCi^ il a us la transmission de La S}pLjiliSt à La calialntaion. flUintes fois en inlerrogeanL nos niaLades, en Lc) prenant el en cEierclkanL à faire violence à une pu^leur éfluWoqu"^ ils noua répondaïoni : je n*ai pas vu de femmes, mon para ni rnâ mcre n'ont pas on h gnnde maladie, mais il y a ou il y a en des maUdes à La maison, mais j'ai mangé avec ce^ malades J'ai couché a côté d'eui, etc. lin jour i]ue nous fa'sLons part ;\ notre interprète, Kabile de naissance et copor.il auv tJrjLlleurâ atgcjîcns, de nos doutes sur la véracilé des r^ponses desK^ibiles, il répondait : Tu peni avoir raison pour des Français^ m^iis elie^ nons les choses se passent autremûtiL Oa a IMiabiLude chez nous de se cou cher on niasse et rapprochés l'S nns des autres, on tient contre soi les petits eufanis, on lus presse nu h nu. on leur donne des biisers, Reaucoip d'entre -nou'S prennent ainsi la grande mal ulie. Quand un meniSire d*uue rmtille est malade, plusieurs le dcvmnnoot par T usage qu'ils font des mômes vases ou ustensiles pour boire ei manger. Souvent aussi des étrangers ou des parants séj vurnent dans une famille h laquelle ils iransmellent la maladlo dont ils étaient porteurs. Nous allons relater queli]ues observations où la cohabitation nous fui doniice i'omine cause derinfeçiionsyphilitîitue, La petite lammâma, d*A7,zouîia desRaten, âgée de 12 ans, fut pf éventée plusieurs fois par son père à la visite. Elle est infectée depuis sif ans. Les luvres, la langue et la bouche sont couvertes d'ulcères. Le père nie la sypîiilis tant riiez lui que cbei sa femme; mais la petite Hammûma a couché

quelque temps avec elle de sa tante affectée de la grande maladie. Le 30 décembre 1857, m'était présentée par son père Djohra bent Mohammed, âgée de 18 ans et malade depuis 15. Le père n'a jamais eu la syphilis non plus que sa femme. La jeune Djohra a vécu quelque temps avec une de ses parentes syphilitiques 11 y a trois ans Djohra s'est mariée avec un mari sain, et depuis ce mariage les syphilides ont augmenté, surtout rhiver. Aujourd'hui tout le corps est semé de plaques cuivrées, arrondies et rayonnées, depuis la largeur d'un centime jusqu'à celle d'une pièce de cinq francs. La bouche ne présente plus rien. L'oreille est encroûtée. Le 24 février 1858, Mohammed ou Amara, des Chennacha, âgé de 13 ans, était amené par son père qui nie la syphilis chez sa femme et chez lui. Mohammed présente^ outre des syphilides, des ulcères à la verge. On nous dit qu'il a voyagé. Le 3 novembre, Said ben Ahmed, des Bou Mehdi, âgé de 10 ans, se présente avec des plaques muqueuses au scrotum et à l'aîne, et des ulcères à la bouche. Les articulations sont douloureuses. Il nie toute relation sexuelle, mais sa sœur a épousé un homme affecté de la grande maladie et ils vivent tous ensemble. Nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur la liste générale établissant la date de l'invasion accusée par nos malades. Atteints depuis 1 mois 5 2 8 3 3 4 il 5 4 6 5 8 46 1 an 47

-212 — 2 ans 20 3 35 4 28 5 27 6 26 7 13 8 8 9 4 10 17 i\ 1 i2 3
 15 41 20 8 35 i 40 1 53 \ Telle est la marche de la syphilis chez la génération
 de nos malades. Après les chancres, s'ils ont existé, et d'emblée dans le cas
 contraire, la bouche s'ulcère; la gorge et le palais sont envahis par un
 travail ulcéraire ou inflammatoire qui aboutit à la destruction, à la
 désorganisation, à des adhérences anormales; la voix devient rauque et
 accuse des lésions plus profondes; des éruptions, des ulcérations, du
 gonflement surviennent à l'appareil nasal; des syphilides apparaissent à la
 peau, souvent au cou chez les enfants, puis à Tanus et aux parties génitales,
 très souvent au scrotum chez les adultes, quelquefois aux aines et aux
 aisselles; les articulations se tuméfient et sont douloureuses; enfin
 apparaissent la cachexie, divers accidents tertiaires et quelquefois la mort.
 Nous n'avons observé chez nos clients qu'un très petit nombre de bubons, et
 un nombre également restreint d'exostoses. Chez une dizaine d'individus les
 yeux ont été plus ou moins gravement atteints consécutivement à la
 syphilis. Trois ou quatre ont eu des otites plus ou moins graves.

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

Un individu nous a présenté nno hémiplegie dont H rap«^ portait la caiiM à des fumigations mercurielles. Il est une des manifestations de la syphilis sur laquelle nous devons nous arrêter : ce sont les accidents de l'arrièr'e->> iMNiche et du palais. Avec les faits d'hérédité, ces accidents sont (erUiinement ce que la syphilis nous a présenté de plus saillant chez les Kabilos. Nous mentionnerons plus ou moins sommairement la majorité de ces faits, et concurremment nous citerons les alléras*^ lions de l'appareil nasal. Nous ne citerons que des cas où nous avons reconnu l'intervention évidente de la syphilis. 7 octobre 1857. -- Smfua bent Yahya, des Menguelât, âgée de treize ans. Le père est présent et porte encore des accidents syphilitiques. Smîna est affectée depuis quinze mois. Le cartilage de la cloison est rongé ; Taile droite du nez est complètement affaissée. Une dépression ulcérée existe au palais. 9 octobre* ^ Rabli ben Mohammed, des Rateti, âgé de quinze ans. Son père et son frère ont la syphilis et lui-même a subi des fumigations La lèvre est rongée et les os du nez sont tuméfiés. 19 octobre. — Mokhiar, des R'oûbri, âgé de (rente ans. Il y a une dizaine d*»»»nés il eut des chancres et des bitl^OM, puis des éruptions syphilitiques. Depuis six mois la poîBte du nez est ulcérée et rongée. i7 Bovembn^ — Yaminia beni Brahim, des Yahya, âgée de vingt-cinq ans. Il y a trois ans la bouche s'ulcéra, puis la gorge fut atteinte. Aujourd'hui la parole est entièrement gênée Le voile du palais couvert d* ulcères ti«)ns, est rejeté en arrière, les piliers collés contre la paroi postérieure du p4Mi«rinx, en laissant une ouverture étroite. Les articulations sont douloureuses, la nuit surtout. i2 décembre. — Cassi ou Ali, des Sedka, âgé d« 35 ans. Depuis trois ans qu'il est infecté, divers accidents syphilitiques

The text on this page is estimated to be only 8.02% accurate

— tu — quesBeinaniresièreiit. ActuellemcnL les pîîers mm accolés k la i^aroi poslérhcure du pliarua, séparés ^iv uu iniervalle de réLcndue d'unliaricot La voix est alléréo, la déglullliou esi diftklte ei le malade ne peuL souiTler pour allumi^r le reu. L^aile gauche du nez. a pre>que CDlièrement disparu cl raîle droite est complètement alîaîsdc30 décembre* ^ Âli ou .\!o'iâmned, des Ralenj âgé de quinze ans, Sa mère et sa grand' mère onl eu la syptutis et ont hil de&fuuiigations. Lui-même ei^iaiehrt depuis quaire mois. Le voile du palais est uti éré et la luetlt-rongée* 4 janvier 1858. — Gbâhâ ou Cl Hadj, des Menguelà, â^é de quarante ans. Il y a sept ans qu'il a coiitraeté la syphilis, et depuis lors divers accidents se miEiirusi core la vérole. La luelle porte végétation frambési forme. Le nez est affaissé. 6 mars. — Bal Aïd eu Mzyân, des Don Akkfteh, ilgé du treize ans. Son père mourut de ta syphilis. Le nex est complètement rongé, fa lèvre supérieure a disparu, et U lèvre inférieure n'e&l plus représeniée que par une étroite iangaelie Toute la faco est ulcérée et Treil droit est p' rdii, 9 mars. — Djora beni ïakoût, des Bou-ïoueeffj igce de

— 215 — treize ans. Le père, d

3 août. — Bilcassem, do VOuennoura, âgé de 20 anç. Infecic du fait de ses parents. Les articulaaiions sont douloureuses. Le voile du palais est largement éraillé, à bords lardaces. Le palais est couvert de pustules i*¹ septembre. — Si Mohammed beu Mazari, des Lborfa« âgé de 55 ans. Il y a sept ans, il eut des chancres, puis des ulcérations à la bouche, et fit plusieurs fumigations. Aujour[^] d'hui, le nez est bourgeonné et tuméfié, ai septembre. — Àli ou Brahim, d'Âli-ou-Harzoia« âgé d[^] 45 ans. Il y a dix ans, il eut à la verge des ulcères doQ(les cicatrices sont encore apparentes. Le nez est écrasé, la cloison a disparu. Nous nous sommes arrêté longuement sur le retentisse ment de la syphilis au nez et à rarrière -bouche parce quQ c'est là, comme nous l'avons déjà dit, un des f;ïits les pliia saillants qui nous aient frappé daps Téiude de la syphilis chez les Kabiles. Les accidents syphilitiques de rarrière-bouche se préseii • tent le plus, souvent dans lem développement spus la Corne aiguë. Des symptômes fébriles généraux se déclarent; localement il se fait un travail inflammatoire qui abouiit aux résuN tais divers que nous avons signalés: abcès, ulcérations, éro.ement extraordinaire. Nous en relaterons quelques ras. 26 décembre i857. — Mohammed Arab, des Sedka« âgé de 35 ans. Il y a quinze ans, il eut des chancres, |>uift la gorge et Içs aiciicul[^]Uons s'affectèrent, ensMite iiu[^] éruption se 4ci

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

-117dara, qui oceapa actuellemeoi plus de la moiiiô de la super^
fide du tronc. Le doa en eai liiiéraleuieui coiiveri. 18 février 1858. —
Zeioab beni Foia, des Meuguelai, âgée de 30 ans. Infectée depuis cinq ans,
elle eut des .iixiditnts à la gorge et à la bouche, et les ariiculaiions furent
douloureux ses. Aujourd'hui une diz:iiue de larges p'aques arrondies et
rayonnées envahissent le dos et le ihorax. 10 mars. — Essaid ou El Ha4j,
des Raten, âgé de 45 ans. Il y a un an, il eut des chancres doiin les (races
paraissent encore. Une éruption très-aliondanic envahit tout le corps. À la
nu |ue, il existe des plaques indurées. 23 mars. — Arab ben Âkli, des Bou-
Chaïb, âgé de 45 ans. Il y a huit ans, il eut des chancres; aujourd'hui le
scrotum est encore couvert de papules Une ërupiion aboudanie est répandue
par tout le corps, large et circulaire au dus, confluyente aux bras, d'une
couleur cuivrée irès-prouoncée aux cuisses. 8 mai. — Mohammed ou
Akkouch, des Mansour do l'Oued Sahel, âgé de 60 ans. Il eut des cha::cres
il y a deux ans. Le testicule gauche est encore tout couturé de cicauices
rouges. Il a fait des fomigaiions. Le dos est aujourd'hui liirralement couvert
de plaques rouges d'une étendue variable, quelques-unes de plusieurs
décimètn s carrés, à bords relevés et squammeux. La nuque cl la partie
aiitcrieure de l'épaule droite sont pareillement niïeciées. Des pbques, larges
comme la main, sont parsemées au thorax, autour de l'omble lici: à la cuisse
droiie. 20 mai. — Bilcassem, des Tsourar, âgé de 35 ans Il y a on an, il eut
des chancres et il Ht des fumigations. Une pla-^ que circula ire couvre
l'épaule droite. Le reste de la surface cutanée est envahi par une myriade de
tubercules ptsi-^ formes. 28 juin. — Keltzouma, des Soulian, âgée de 35
ans Elle fait remonter rinfeccion à cinq ans Les parties gcuiiales présentent
des pustules ichoreuses. Elle a l'ait des fumiga

- 2«8 lioDs. Toute la poitrine et l'abdomen sont couverts de syphilides. Il y a des plaques muqueuses aux seins. 18 septembre. — Mohammed ou Khaled, des Ralen, âgé de 30 ans. Il accuse ses parents de syphilis, qui remonterait à une vingtaine d'années ; cependant il existe des chancres à la verge. Tout le corps est envahi par une éruption sous forme de tubercules rouges ou de plaques purpuracées, particulièrement aux creux popliteux. On observe des tubercules à l'aisselle droite. Nous avons donné ci-devant le traitement institué par les Kabiles contre la syphilis. Nous rappellerons seulement ici que ce traitement comprend les fumigations mercurielles, l'usage de la saignée et un certain régime. Un grand nombre de nos malades avaient fait usage des fumigations. Depuis que notre attention s'était portée sur ce point, nous en avons noté une soixantaine. Quelques-uns nous accusèrent aussi l'usage de pilules mercurielles qu'ils appelaient pilules de Paris et qu'ils se procuraient à Constantine. Nous dirons quelques mots de notre thérapeutique. Nous avons fait un usage assez restreint et circonspect des préparations mercurielles, et cela non-seulement à cause de la nature des accidents que nous avons à combattre, mais pour d'autres raisons encore. Les Kabiles sont très-sensibles au mercure; ils salivent facilement. Comme toutes les populations ignorantes, ils sont enclins à croire qu'en forçant la dose on abrège la durée du traitement. Il y a du danger, parfois, à leur confier des médicaments énergiques. Comme tous nos collègues de l'armée, nous avons remarqué la rapidité d'action des préparations iodurées et mercurielles sur les indigènes de l'Algérie. Tel est, en somme, l'état de la syphilis chez les populations du Jurjura et des cantons voisins. Elle est très-répandue, elle sévit avec une intensité que l'on constate beau-

— «19 — Éoop plus rarement en Hlurope. L'cmîgraiion incessanle des habitants ost une cause puissante de propag:)tion. Mais, depuis longtemps, les masses en sont inreclées. Un traitement traditionnel est impuissant à i*éteiiidrc et rhércdite la multiplie. Telle est sa diffusion que toute douleur insolite, toute affectioo insidieuse et chronique est rattachée au fléau, a l'eDDem*, el hadfm. Le Tait le plus curieux ^ signaler dans son évolution, c'est sou retcniisscmeni à la gorge, où elle entraîne de graves desordres. Il faut signaler aussi TctcnJuc de l'éruption cutanée Nous rappellerons ici, en quelques mots, ce que nous avons déjà dit de la manière dont les K-tbiles envisagent les inaladies et la médecine. Pour eux, toute maladie a son spécifique, et il déviait suffire au malade d'exposer le nom qu'elle porte pour que le médecin administrât un remède approprié. Toutefois, ils comprennent facilement la nécessité d'un interrogatoire Tous nos malades, au nombre de 5,100, admis à la visite dans l'espace de quatorze mois, ont été inscrits avec tous les renseignements qu*une ctienle aussi considérable et la dilTiculié de l'interrogation comportaient. Quelquesuns occupent plus d'une page. Il y en a dont les affei tions 001 été représeni'es au crayon en regard des renseignements écrits Les précautions en eiïiaroucèrent qucl«{ues-uns dans le commencement, ils croyaient, sinon t>c compromeltre, au moins s'engager, en se laissant ainsi inscrire, avec toutes les circoDStîinccs capables d'établir leur identité; mais ces appréhensions ne lardèrent pas à s'effacer, et quand, lors d'une oouve le visite, ils me voyaient chercher mes livres et leur exposer tous leurs antécédents, ils comprenaient l'utilité de cette mesure. D'aucuns se figuraient que je devais ini i édiatement me rappeler d'eux et de tout ce qui les concernait, et médisaient que je les avais insrrits, que je ne devais plus avoir besoin de nouvelles interrogations. D'aulrcs, qui s'étaient mis au courant de nos allures, se présentaient et aussitôt nous exposaient leur nom, leur fa

The text on this page is estimated to be only 26.47% accurate

- MO — mille, leur lieu de naissance, leur maladie et la date de
aéo invasion. Les préjugés et la manière de voir des malades n'étaient pas
seulement chez eux une difficulté, c'en était une encore chez certains de nos
interprètes, qui les partageaient naïvement, et se prêtaient assez
mollement à nos questions. Faut-il ajouter que nous étions trop souvent mal
secondés par des interprètes d'occasion[^]feus ordinairement voubot
comprendre à demi-mot, ne comprenant pas du tout, et nous trahissant
plutôt que nous traduisant, fait dont nous nous apercevions de plus en plus à
mesure que nous pénétrions un peu dans le langage kabile. L'interrogatoire,
que nous tenions à faire d'une manière complète et sérieuse, était la partie la
plus pénible de notre tâche. Plusieurs malades furent renvoyés faute
d'éclaircissements suffisants, au grand désespoir de ces pauvres gens, qui
nous jetaient souvent en kabile le nom de rafiecton dont ils croyaient être
atteints et qui ne comprenaient pas qu'on leur en donnât d'avance.
Notre patience était particulièrement mise à l'épreuve par un grand nombre
de syphilitiques[»] même du sexe masculin et d'un âge mûr. Quand nous les
interrogeons, presque jamais ils n'accusaient des acci[«]lents locaux dont ils
étaient porteurs, mais ils commençaient par nous ex^htber ces accidents
généraux et consécutifs intéressant des régions où la pudeur n'avait rien à
faire. Ce n'était qu'en insistant fortement et longtemps que Ton arrivait
graduellement à tout voir, et quand on touchait à la place d'armes il fallait
presque se fâcher pour observer à l'aise. Alors je faisais des re[«]proches et
l'un me répondait : c Nais j'avais honte. >» Puis je me prenais parfois à
répliquer : c El moi je n'ai pas honte de vous recevoir, vous m'apportez des
pous et de sales plaies, vous arrivez comme des gens qui craignent Teau et.
je vous reçois patiemment, je fais tout mon possible pour vous guérir; pourquoi
chercher encore à me cacher la vérité? » Je dois dire que mes reproches,
souvent dictés par une im[^]puissance

-Ml coBtimielleiieil aiguisée, étaient toojourft bien reçus et me désarmaient. Les pous et ta saleté n'étaient que trop vrais et trop constants, si ce nVst chez les femmes, qui faisaient toujours, auunt qu'il leur éuit possiltle, un peu de toilette pour se présenter. Un jour, un homme d'une cinquantaine d'années se pré* sente, accusant du mal dans son intérieur. « Eh bien, fais-le voir. — Je ne puis, répondlt-il. — Alors, va- t'en. Comment Tcux-tu que je te guérisses si tu ne veux pas me faire voir ton mal? » Trois mois après, cet homme, que je i royais affecté de syphilis, revint et me lit voir un liydrocèle énorme. Dans les commencements, nous avions une certaine confiance dans nos clients syphilitiques, mais nous ne Urdânie pas à nous apercevoir qu'une fausse honte nous ferait cacher la vérité. Nous exigeâmes et nous obtînmes, seulement un certain nombre de femmes se montrèrent récalcitrantes. Le Kabile est jaloux, comme tous les peuples musulmans. Il mord volontiers au fruit défendu. Nos relations désintéressées avec la femme lui sont étrangères, la femme se produisant rarement ; il nous juge à son point de vue. Enfin, la coutume lui en impose. Pendant quatorze mois, il nous est venu plus de huit cents femmes de tout âge et de toute condition ; mais un nous a demandé deiix cents femmes de fâge de seize à trente ans se sont présentées à nous. Quelques-unes se déguisaient. et nous arrivaient recouvertes d'un burnous. A ce propos, un des faits les pins curieux de netre pratique est fe suivant : LeidjiMlle«i859 neus arrivait une jenve femme nonvel^

lement mariée, de Tâge de quatorze ans, du village de Tagiimmouni guadeFel, disinnide huit kilomètres du Fort-Napoléon. Depuis un mois, elle avait des accès de fièvre quotidienne. Deux femmes, sa sœur et sa mère, l'avaient apportée à dos, se relayant à tour de rôle. La fièvre fut coupée, puis reparut, et le 19 du même mois, Amina bent Âhuied nous était de nouveau apportée par sa mère et sa sœur. Le pauvre ménage n'avait pas de monture. Quand je voulais arriver avec les Femmes à la constatation des accidents syphilitiques primitifs, avoués plus ou moins, j'éprouvais toujours de la résistance, et ce fut le plus petit nombre qui se soumit à la visite. Bientôt cependant un certain nombre céda, mais il (aurait procédé) avec plus de précaution qu'avec les hommes. Quelquefois le mari lui-même pressait la femme. Une autre fois ce fut un frère, des Djennâd, qui pleurait presque du refus de sa sœur. Je ne tardai pas à me convaincre de la nécessité de ces visites, et je rapporterai un fait (qui prouvera combien de choses j'aurais ignorées si j'avais ajouté foi aux réticences de CCS femmes. Le 24 juin 1858, je recevais le père, la mère et l'enfant, tous trois accusant la syphilis. D'abord le père m'était venu trouver au mois de février, disant tenir la maladie du fait de sa femme. La gorge présentait encore des ulcérations et la peau était couverte de quelques syphilides. L'enfant, âgé de quatre ans, portait une centaine de plaques rosées par le corps, de la dimension moyenne d'une lentille, les lèvres étaient altérées. La mère avait des plaques par la bouche, des croûtes à la tête et quelques taches par le corps. La gorge avait été prise il y a un mois et la voix était devenue rauque. J'insistai pour en voir davantage. On fit d'abord résistance et je persistai, refusant de rien donner à la famille si je ne savais pas tout. Je trouvai les grandes lèvres légèrement indurées et une vingtaine de plaques qui dessinaient le contour depuis la fourchette jusqu'à la commissure supérieure.

- ^3 Mainles fois les femmes qui pouvaient ou ne voulaient pas venir, n'envoyaient un émissaire, un enrant, qui tantôt avouait, tantôt se disait lui-même malade et demandait à emporter le médicament. J'avais ri abiiude^ quand je soupçonnais un mensonge, de faire absorber immédiatement le sulfate de quinine. Mais j'ctais loin de m*altendre à la ruse d'un petit Kabile. Après lui avoir fait prendre la solution, je vois Tenfant se retourner : il rendait immédiatement le quinine dans un roseau qu'il avait tenu caché sous ses vêtements. La femme Kabile jouit de plus de liberté, de crédit et de considération que la lemme Arabe. Plusieurs se s mt présentées à nous avec un sentiment de convenance parfait, s*exprimant bien, nous témoignant leur reconnaissance plus et mieux que les hommes. Nous avons déjà dit qu'elles faisa ent un peu de toilette, tandis que les hommes arrivaient avec une saleté rebutante et parfois dérisoire. Il nous souvient de plusieurs vieilles femmes dont la physionomie était empreinte d'un cachet de dignité que l'on ne rencontre pas chez les femmes Arabes. Leur confiance ne nous a jamais fitit défunt, à part certaines difficultés dont nous avons parlé, et qui leur étaient imposées par l'usage. Il nous est arrivé d'en abriter plusieurs sous r.otre toit. Trois y passèrent une nuit en attendant un' opération remise au lendemain. Nous en avons eu (onsiamment à l'hôpital trois ou quatre de tout Age, en:re autres deux jolies enfants de huit ans et une jeune et gracieuse fille de dix-huit ans avec la(|uelle sa mère s'était hospitalisée. Quelques enfants, gagnés par les bonbons et les dragées, revenaient toujours avec plaisir. Comme tous les peuples musulmans, le Kabile est résigné et fait dans les événements une large part à l'intervention de la Providence. Malgré notre expérience de ces peuples, il nous arrivait parfois de trouver par trop naïve l'expression de cette résignation religieuse. Quand nous deman

— 284—
 dioDS à UD malade affecté de fièvre imermittente, l'époque d*on accès futur, il manquait rarement de nous faire une réponse dans le genre de celle-ci : Demain à midi, s'il plafi k Dieu. Souvent après l'adminisiraion du médicament et les compliments d'usage, ils ajoutaient : Tu m'as donné le remède, c'est Dieu qui me guérira, ou c'est Dieu qui ouvrira la porte. Nous devons dire toutefois qu'en faisant à Dieu la plus large part dans h cure, leur reconnaissance n'oubliait pas le médecin. Quand à son expression verbale, telles en étaient les formules ordinaires : que Dieu prolonge tes jours ! que Dieu fasse miséricorde à tes paients ! que Dieu le réjouisse ! que Dieu te rassérène ! que Dieu augmente tes biens ! que Dieu élève ta position. A part quelques eufauis timides, rarement ils nous quiliaieot sans cette expression plusieurs fois répétée de leur reconnaissance^ Dès leur arrivée tout d'abord, ils se présentaient avec certaines formes attestant que la rudesse et la fierté kabyle n'excluent pas la politesse dans les relations. Généralement ils venaient nous baiser la main ; quelquefois ils nous baisaient la tôle eu l'épaule. Au èé^u eela pîli^h éifceéslf et sent le pacha . Si nous avons bonne mémoire» on s'émoC jadis en France de ces formes obséquieuses et même une circulaire enjoignit aux officiers des bureaux arabes de prendre d'autres allures, comme s'il y avait connivence ou provocation de leur part. C'était mécouaîlre les indigènes. Au licM de couper court à de telles habitudes, mieux vaat les ramener à des formes plus simples r Ainsi te Kabyle ne baise pas toujours la main tendue, mais approche la sienne et après le contact la porte à sa bouche. Quand donc un malade voulait nous baiser les mains, noas lui tendions franchement la nôtre , puis nous accomplissions à demi ce qu'il faisait en entier, c^est-'à-dire qo'du lien de porter notre main à la bouche, nous ne la portions qu'eu mi-ehenrin et tfajfis laéifectlon. Quant aux bai-^

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

seyra At Ui»f Kmi impimants qu'ils Mieni, Uetlëiflciti de \^ ^îi»r, ta? î4 aoBi l'œuvre de gens qui tleoD^Bt k Aonner une marque de déférence et de respect. lue M 0ct9l^e |8^ nous recevions à la vts^td SKmàn ben Mpii9«ii» de TikUliouri» des Ou^eîf, pqrteur d'un goitre volumineux et affecté d*ophthalmie ; — nous l'avions traité antépiewrement fnt I9 raie. Cet iionne de bonnes manières et d'une wm» irèa propre* avait déposé ses sandales à ta porte, Qovmie il arrivait à la plupart. Si^r mon invltattoo k les chaus* ser il s'y refusa» disanl que le médecin était un ra4jel soltes Kahiles n'igsoraiept pas que nçu^ leur devions nos spii^ et 909 médieamenis, ee qui ne les empêchait pas de nous apporter des preuves matérielles de leur reconnais* ^9jice. Dans l^s commencements, nous étions encombrés de ce9 cadeauii consistant en : raisins, ûgues, noix, grenades, q^M^s, etc. Le refus les blesse, et pourtant nous dûmes souvept en reftir Ik, mais nous ne pùmci.s toujours avoir gain de cause. Quand, mécontent de noire interprète, nous manifestiioii^ rinteutîon d'en changer, des offres nous étaient faites, ayant évidemment pour mobile les proliis éventuels de l'i^mploi* L*tecufi^,)a superstition ei la saleté des Habiles coaduir ste 1^ traii^mepjt çlirigé par des maips inhabiles. Cette incurie cyt pet^ ^Icit^ in^piraieint plus que le dégoût au médecin. Peoidafît l'hiver, des pauvres femmes surtout, venaient nous açcyser des bronchites, et ces malheureuses étaient à peine vêtues, et toujours nu-pieds. Nous dirons en passant que la {en>me kabtle nç se chausse jamais, pas même dans les circonstances solennelles où elle doit se parer de tous m iMttr^» fifusm^ Am^ 1m noces. 15

The text on this page is estimated to be only 9.96% accurate

Il faut CQ aTOûr été témoin pour croire à la saleté ééoulâDie des pièces de pansement qm recourraient leurs plaies Cl ulcères. CoiulileD d*ophtlmiques mni venus, la face touie ecroulée, combien de syphilis aussi que nous étions oUligé« d*ei?oyer se laver ! Parfois nous demandions à ces geus, depuis combien d'années ils ne s'étaient pas lavés^ et parfois ils nous répondaient naïvement : depuis plusieurs années. Rappelons en passant la saleté des vêtements et la vermine. Les femmes seules, chez lesquelles nous trouvions généralement beaucoup plus de saleté que chez les hommes, se présentaient avec une mise convenable^ autant que le leur permettaient leurs moyens. Nous avons reçu quelques individus ayant perdu tout ou partie du pied. Quand nous leur demandions pourquoi ils ne portaient pas au moins des souliers s'ils voulaient guérir, Ils nous répondaient : Mais j'en ai, des souliers^ — Eh bien ! où sont-ils ? Dans mon capuchon. La crainte de la déperdition est une des causes de cette saleté. Pour les ophtalmiques, pour les syphilitiques et pour quelques autres, il était besoin d'une liole pour emporter les médicaments [n'en ayant pas à leur distribuer , ils devaient les acheter. Dans les commencements, c'était une grave difficulté:quelques-uns nous apportaient des gourdes qui ne pouvaient convenir dans tous les cas. Le plus grand nombre allaient fouiller dans les immondices et nous rapportaient des débris de bouteilleSi de pots à moutarde, de flacons à encre, de boîtes de sardines, etc. et cela dans le franc état de saleté où ils ravaient trouvé. Tel était le plus souvent le dialogue entre nous et le malade, quand il était besoin d'une bouteille» Je m'en vais te donner un remède mais comme c'est de

l'ea, lo m'apporteras nue bouteille. — Je D*en al point. — Eb bien eberbea-en. — Nais tu ne pourrais pas m'en donner une? — Non. — Mais celle-là, tu en as, je te la renverrai. — J'ai besoin de toutes mes bouteilles. — Mais où en trouver? — En ville. — Mais où? — Informe-toi, on te le dira. — Combien cela coûte? ~ Je n'en s:«i8 trop rien, quatre ou cinq sous peut-être. — Mais lu ne pourrais pas le cliargcr de me l'acbetisaioije te rendrai l'argent. — Non, je ne puis m'occuper de cela. — Mais je n'ai point d'argent. — Eh bien, tu dois avoir des connaissances ici, vas en emprunter. — Mais tu pourrais bien m'en prêter une ; par la vérité de Dieu, je te la rendrai. ~ Je t'ai dit que je ne pouvais, je n'ai qu'une parole. On m'apportait une bouteille, et si 03 avait pu l'avoir à un sou de moins, c'en était une sale. Je renvoyais la laver. On revenait, et regardant la bouteille, quand surtout c'était pour un collyre, je disais : tu ne Ta pas lavée. Alais si, je Tai fait. — Eh bien, va recommencer. Il fallait par fois renvoyer quatre ou cinq fois, jusqu'à pureté complète. Les diOiculiés d*approvisionnement ne tardèrent pas cependant à s'effacer. On finit par se préseutor généralement avec des bouteilles. Pendant quelques mois du printemps de i858, il y eut même une sorte de petit marché établi à ma porte par quelques enfants des villages voisins, ayant, à la disposition de mes clients, des bouteilles propres qu'ils leur vendaient sans doute à un sou de bénéfice. Plus de i, 500 bouteilles achetées chez les débitants du Fort Napoléon au prix de 20 ou i5 centimes furent ainsi mises en circulation par toute la Kabylie. Nous avons parlé des difficultés de Tinterrogation résultant de rinsudisance des interprètes et des préjugés des Habiles : la lourdeur de leur esprit n'en est pas un moindre. Le Kabile n'a pas la vivacité de l'Arabe. Notre interrogatoire était aussi long et aussi complet que possible et les réponses consignées.

Deptis mauA esl-ta mtlâdet disioiiHiaot ami Kabyles. Alhâs aya :
il y a longtampa. — Mais aiiiii eonbleo de tempt î — Il y a loDgtemps. —
liais y a-i-il an mois, dem meîa» trois mois, «d an ? — • C'est depuis Fété^
depuis Tautomne : je ne sais pas bien. JcTsuis déjà venu, lu ne me reconnais
pas? — Je ne puis me rappeler tout le monde. — Cherches dans tes papiers
tu me trouveras, tu m*as inscrit. — Mais disHUoi quand^ que fesais-tu
alors ; était-^e la moisson, les fruiu étaient*ils mûrs. — Oui, je crois, c'était
la moisson. Bien souvent ces indications étaient aussi vagues que possible,
et sans un double registre nous n'eussions pu nous en tirer. L'un était notre
journal avec les notes relatives à la maladie, l'autre était une sorte de tableau
contenant la maladie, le sexe, l'âge et la tribu du malade. Quand nous
demandions la cause, la manière dont le mal avait commencé : on nous
répondait : men und reubki ; Cela nous vient de Dieu. — Sans doute, tout
vient de Dieu ; comment ton mal t'a-t-il pris? Ton mal d'yeux te vient-Il d'un
coup de vent, de la fumée, de la chaleur, de la poassière, eic ? On a dit, et
c'est une exagération, que les Kabiles, comme les Arabes, ne se présentaient
plus après une première administration du médicament, qu'ils faisaient
d'abord ce qui leur était prescrit, puis qu'ils s'en tenaient U si la gaérison
n'arrivait pas au plus tôt. Il y a là du vrai et du Taux. Le Kabile aime la
guérison immédiate, cela concorde avec ses croyances, son apathie et la
répugnance qu'il a pour tout déplacement qui ne lui rapporte pas
immédiatement un bénéfice matériel. Si l'Arabe et le Kabile ne viennent
pas, la Taute est à l'organisation du service médical indigène, rarement
institué comme il devait l'être. Nous avons fait le service près d'un bureau
aral»e dans les conditions suivantes : Dans la cour près de l'écurie était une
salle avec une armoire contenant

éH iiédieaiiiettts. PcrMnae pour assister le médecio ; pas «û vase pour la moindre manipalaiion. Qu'oa suppose en de telles cooditiôns utt Hiédecn ayant d*abord ua service de eorps ou d'hôpital avant tout, ignorant TÂnibe, mal secondé par un interprète qui ne lui appartient pas» et Ton concevra qu'un pareil service doit être fait pour ramour de Dieu, qu'on ne tient pas à lui donner de l'extension, qu'il ne comporte guère que l'administration du suIOsite de quiniue. Noire service avait 6ni par se compléter. A part quelques Instruments que riiôpital lui-même ne pouvait nous fournir^ nous avions des moyens d'agir assez étendus, plus étendus qu'on a généralement. Nous pmivoas dire enfin, qu'aimant les fonctions autant que ces moyens toutefois nous seraient continués, connaissant les populations, pouvant entrer en communication avec un certain nombre connaissant l'Arabe, envoyé exprès après la conquête, nous réunissions un ensemble de conditions qui se rencontrent rarement. Ajoutons encore que nos connaissances en littérature arabe étaient un moyen d'influence sur les gens instruits, aussi bien que sur les ignorants. Nos clients donc nous revenaient généralement, sinon jusqu'à guérison complète, an moins jusqu'au point où l'on pouvait les abandonner à eux-mêmes. Il faut toutefois faire une distinction. Dansle cas, par exemple, de blessures récentes où les progrès étaient journaliers, ils étaient exacts. Dans les cas chroniques où les résultats étaient lents à se produire, ils mettaient moins de régularité dans leurs retours. Les individus affectés de plaies récentes ayant nécessité des opérations, nous sont revenus une dizaine de fois en moyenne. Dans le cas de syphilis, ils retournaient trois à quatre fois, n'ayant généralement du médicament que pour quinze jours. Quelques-uns tardaient davantage, se croyant complètement guéris quand une amélioration marquée se prononçait. Nous

De donnions JAmals le médicament pour nn plus long intervalle, craignant k juste titre Tabas. En effet, ces peaples ignorants ne sont que trop portés à croire qu'une injection plus copieuse ou unique vaut autant qu'une injection fractionnée et prolongée. Nous donnions rarement le sublimé et toujours la pommade mercurielle. Sur 5,400 présences à noire Tisile, environ 1,400 étaient des récidives, de sorte que nos 5,400 malades inscrits représentaient environ 4,000 individus. Cent soix.inie malades sont rentrés à Tliôpiial, dont un cinquième environ de tout âge. Nous n'y admettions que les sujets exigeant des soins difficilement réalisables à do micile, ou des opérariuss indispensables avant tout traitement. Ce n*était souvent qu'à leurs corps défendants qu'ils y entraient, non pas que l'hôpital leur répugnât, mais parce que leur absence, dans la majorité des cas, faisait un grand vide à la maison. Nous avons proposé un autre mode plus conforme aux habitudes des indigènes et moins coûteux, c'était de les faire coucher dans une chambre aliénant à notre logemeni, où i!s auraient joui de la liberté et du conuct plus facile des leurs. Nous en avons ainsi gardé quelques-uns, leur donnant une couverture pour la nuit, pendant quinze jours et un mois. Quand les fièvres et les d)ssenteries s'accrurent dans la garnison, et que la salle qui nous avait été affectée pour les indigènes nous fut retirée, nos malades restèrent constamment sous la tente; parfois, dans des conditions de chaleur ou d'humidiie, (en octobre et en novembre] telles que nous étions prêts à les liccnder, plus d'une fois, si nous n'aviiuscoiitpic sur uu changement prochain de température. Trois ou quatre femmes rési>tèreiit à ces inlempcries. Nous avons employé le chloroforme vingt ou trente fois sur les Kabiles et dans toutes les conditions d'âge, depuis quatre ou cinq ans jusqu'à soixante, sans éprouver jamais d'accident qu'un vomissement chez un enfant dont un

— 31 — repas récent nous avait été dissimulé. Une fois connu, le chloroforme nous fut souvent demandé pour les opérations même légères* surtout chez les femmes. Un des plus heureux emplois que nous en fûmes fut chez un Kabile de la tribu des Yahya, porteur d'une luxation scapulo humérale datant de trois jours. La réduction se fit avec la plus grande facilité. Aussitôt le malade rentré dans son village, il nous amenait son frère affecté d'ankilose, suite d'un coup de feu, comptant qu'on pourrait l'en guérir en le soumettant, endormi, à des tractions. Pour compléter l'exposé de nos rapports avec les Kabiles, nous croyons devoir mentionner quelques lettres qui nous furent adressées par eux en langue Arabe. La plupart sont des demandes de médicaments pour des femmes. N

ipitlqoe iempê. Mainteiidnt ta maladie lui est revenne, el nous
 désirons que m lui retoornes no remède. El le salut. Nous espérons, par la
 grâce de Dieu, que tu lui enrerras le même remède que la première fois 11
 lui serait difficile de se rendre chez toi. Le salut sur celui qui lira et qui
 entendra. A Cette lettre est d'un caractère parraitement tracé. M* 3. Cette
 lettre se compose de deux feuillets dont l'un sert d*euveloppe et porte celte
 adresse extérieure : c Â la main du médecin de Bordj Boulyoûn el Arba, »
 Nous avons rarement entendu cette exflression de Borj Boulyoûn^ fort
 Napoléon, qui ne pouvait avoir cours que chez les ThoWa; plus souvent
 nous entendions dire: la ville de VArba. Tel est le coutcnu de celle lettre. flt
 Louange à Dieu. Il est unique : et il n*y a de stable que son empire. c A
 monsieur rofllicier médecin, Sidi el fessian-etthabibn qui habite au dessous
 du bureau (arabe}. Sur loi le salut, le plus grand des saints, sans limites et
 sans restriciion. « Or, après le salut, il suit que Humich de la famille de
 Cassi (ntts cassi] esl allé jadis vers loi pour se faire guérir. Nens avons
 appris qu'il était mort. Il esl du village (Guerrya) de Tikichouri, de la tribu
 des Beni-Ouacif. Aujourd*hui nous demandons de loi, el c'est l'objet de la
 présente, que lu nous en informes, s'il est mort ou non. Tu nous rendras
 réponse immédiatement par notre ami Amar de la famille Saïd (Nits asaïd)
 du village des béni Frah, par qui nous arrivera la réponse. Et le salut. » Les
 craintes des habitants de Tikichouri étaient niul fondées. No 4. Celte leiire
 nous fut remise, bien qu'elle ne nous fut pas directement adressée. «
 Louange à Dieu ! Il est unique. El le salul el les béné« dictions de Dlen sur
 son envoyé.

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

« A celui qui est chargé de l'autorité et de la justice » il s'agit de
commandant de la Ville qui est construite sur le territoire d'Irheraoua. c
Nous désirons de toi que tu fasses qu'il soit délivré ft« porteur par le
médecin, ce qui guérit la fièvre froide. Je suis ici malade avec ma famille,
et il y a une femme qui ne peut sortir. « Écrit en présence d'Ali, de la famille
Ameur(nitAmar), d'El Hadj Msàoud ben Bou Abdallah, de Mohammed
Arab, de la famille Slimàa. Nous désirons que tu n'oublies pas. Mille et
mille saluts. i Il nous reste cinq de ces lettres. Avant de passer à la partie
purement médicale de notre travail, nous allons terminer par trois tableaux »
l'un donnant la totalité des malades inscrits depuis le 23 septembre 1857
jusqu'au 24 novembre 1858, le second donnant la liste des entrées à l'hôpital
pendant la même époque, enfin le troisième comme la répartition par tribus.
Tableau des malades inscrits du 23 septembre 1857 au 24 novembre 1858 ;
Hommes Femmes Total
Septembre 1857. 35 8 43 Octobre 342 70 412
Novembre 453 98 551 Décembre 500 70 570 Janvier 1858.... 242 36 278
Février 289 36 325 Mars 336 66 402 Avril 274 93 367 Mai 269 100 369
Juin 254 85 339 Juillet 234 36 270 Août 265 32 297 Septembre 411 52 463
Octobre 405 52 457 Novembre 228 23 251 Total 4537 857 5394

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

— 234 — Le tableau qui Suit nous a été livré par l'hôpital. Nous ferons remarquer que les morts inscrits ne portent pas sur notre clientèle locale, mais sur les ouvriers indigènes. travaillant au fort. Il y en avait en 1857 de toute provenance, et parmi les maçons un grand nombre de Marocains, notament du Rif. Mouvement des Indigènes à l'hôpital de Forl-Napoléan. Entrants Sortants Morts Journées 4« trimestre 1857. 34 37 à 561 |T _ 1858. 16 8 * 520 2* -. -. 54 50 » 1188 3« — — 44 50 1 1071 Totaux 148 145 3 3330 Nos notes particulières nous donnent 10 malades entrés à l'hôpital pendant les mois d'octobre et de novembre 1858, ce qui fait un total de 158 malades, du 1^{er} octobre 1857 au 24 novembre 1858. Nous allons donner le tableau des malades venus à la visite et inscrits du 23 septembre 1857 au 24 novembre 1858, répartis par tribus. Total des malades : Hommes, 4537 ; Femmes, 837. Total, 5394 Tribus Hommes Femmes Total Raïen 2059 425 2484 Frâoucien 176 34 210 Kheïli 8 » 8 Boucbâïb 65 8 73 Yahya 193 40 233 R'oubri 14 » 14 Hidjer 17 8 25 Toudja ;.. 1 1 1 Bougie 3 » 3 Aïtkhelef. H 6 17

The text on this page is estimated to be only 20.62% accurate

— 285 — Tribus Hommes Femmes Tstal Menghelât 253 76 329
Bon Youccf 125 47 U2 Ilourar' 101 2i i22 Hillen 32 12 44 lloûla 34 8 42
Akbi1 85 iS 98 Mislaïm -31 22 53 Auàf 77 5 82 Bou-Dr&r.... 105 3 108
Bou-Akkâch 84 5 89 Ouâcif 199 11 210 Bou-Addou 2 » 2 Bou-Rerdan 2 f 2
ChenDâcliâ 20 3 23 Ouâdya 26 2 2a Sedka 236 34 270 Yenni 159 23 182
Mecbras 4 15 Koûfi 1 • 1 Ourlis 1 > 1 Mellikeuch 2 » 2 Ouâyour 4 » 4
Meclidalla 2 3 8 Meddoûr 2 » 2 Yâla 16 1 17 Macsour 9 2 11 Abbès 2.2
Aidel 1 » i Ourlilan 1 » 1 Ouennaira 1 » 1 lladjeràs 1 » 1 Aïssi 113 40 153
Mâika 5 1 6 Bou-Hinoun 3 2 5

The text on this page is estimated to be only 15.21% accurate

Tribut Hommes Fêunnei Total FIJssameUil 6 » 6 Fiissaielbahar
18 2 20 Amraoua 38 À ^2 OuagnouQ «,... 35 U 49 Djenn&d 47 8 55
Zekhfaoua.. .., 2 » 2 Felik 4 > i Azzoûg ,.... 10 1 Madhal 2 0 2 Ksîla 9 2 il
TigrÎD 6 1 7 Hocein 1 > i Aït-Ameur 2 > 2 l^lrangers à la Ilabylie. 75 2 77
TABUaU RÉCAPITULATIF PAR CATÉGORIES D* AFFECTIONS
Affections Nombres. (Fièvre bitermillente 2.026 Il Hypertrophie de la rate
59 Cachexie fiévreuse. 1 m Ophihalmies i .046 IV Affections du nez 4 V —
de la bouche 39 VI — des dents 74 V!| — delafoce 7 Vllï — deroreille 21
IX - ducou 24 X — de la thyroïde, goîre 12 XI — des organes respiratoires
116 XII — des organes digestifs • 188 Xni Entozoaires 63 XIV Affections
des organes genito-urinaire 24 XV Hernies *.. 6 ^V| Ms|)a4ietl tfos feipmes
.,, , , . . iQ

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

Affections lottbft XVH Anémie. 9S XYIII AnaphrodUie , 18 XIX
Epilepsie , , . . , 3 XX Affections de la ipeM ,.....«*» 302 XXI —
phlegnHiiiieuses ••«^•f-* 60 Fistules 58 XXII Plaies 53 XXIUI Ulcères .. 115
XXIV Brûlures 43 XXV Coups de feu il XXVI Entorses 9 XXVII
Luxations ./..., 6 XXVIII Fractures .• 8 XXIX Amputation de doigt Il XXX
Affections rhumatismales , 60 XXXI Rachitisme .., ,... 3 XXXII Sciatique
, . i3 XXXIII Scrofules 22 Uréihrole ,.. 7 XXXIV Syphilis 742 (Oubliés
pour mémoire) ? Total 5.394 Les chiffres les plus élevés des principales
catégories d'affections sont dans Tordre suivant : Fièvre intermittente 2.020
Maladies de Tœil i .046 Syphilis , 742 Maladies de la peau 302 — des
organes digestifs 188 — des organes respiratoires 110 Ulcères 115 Maladies
des dents 74 — rhumatismales . . 00 Entozoaires 63

The text on this page is estimated to be only 26.13% accurate

Partition des maladies suivant le mois de l'année Mois
Hommes Femmes Total. Septembre de 1857.... 35 8 43 Octobre 342 70 412
Novembre 453 98 551 Décembre.... 500 70 570 Janvier 1858 242 36 278
Février 289 36 * 325 Mars 336 66 402 Avril 274 93 367 Mai 269 100 369
Juin 253 85 339 Juillet 234 36 270 Août 265 32 297 Septembre 411 52 463
Octobre 405 52 457 Novembre 228 23 251 Total 4.537 857 5.394

nroTiss pour serrlr à L'HISTOIRE DE LA SYPHILIS CHEZ LES
ABABES Par le D' L. Lbclbbc, médecin-major. Ce que nous avons écrit de
la syphilis chez les Kabiles, on peut l'appliquer aux Arabes de TAlgérie, à
cela près, peutêtre, que l'extension et surtout l'intensité de l'affection nous
ont paru moindres chez les Arabes. Il est encore une différence relative au
traitement chez les Kabyles, les fumigations mercurielles en font la base.
Pour compléter ces études, il nous a paru d'un certain intérêt de rechercher
ce que les écrivains arabes ont dit de la syphilis. Jusqu'à présent, nous
n'avons pu recueillir qu'un nombre assez restreint de citations, et il ne
pouvait guère en être autrement, fors de la grande explosion de la syphilis,
vers la fin du 15^e et au commencement du 16^e siècle de notre ère, la sève
scientifique était tarie chez les Arabes. Alors on ne rencontre plus que des
compilateurs sans originalité. Le chapitre de M. Wastenfeld, consacre aux
médecins postérieurs à cette époque, n'est que la sèche nomenclature d'une
vingtaine d'auteurs. Nous pourrions bien ajouter quelques noms qui lui ont
échappé, et nous pensons que, notamment à Tunis, on pourrait en exhumer
quelques autres ; mais ceux dont jusqu'à présent nous avons parcouru les
ouvrages, n'échappent pas à la loi commune : ils sont[^] de plus, grands
amateurs de recettes superstitieuses. Dans les temps modernes, un seul
homme, à notre

— 240 — connaissance[^] fait exception à la loi générale de
 décadence et l'appelle les beaux temps de la médecine arabe, c'est le
 médecin d'Anlioche, Daoud el Amaky, mort en 456, dont nous aurons à
 parler tout à l'heure. Nous ne pouvons passer sous silence que Ton a voulu
 reconnaître la syphilis dans les écrits des anciens médecins arabes (4),
 notamment d'Avicenne et d'Abulcasis. Bien que nous ne partagions pas
 cette manière de voir, nous allons cependant, pour l'acquit de notre
 conscience, exhiber les pièces du procès. Dans le 3^e livre de son Canon[^]
 Avicenne traite sommairement de diverses affections des organes génitaux.
 C'est ainsi qu'il mentionne les ulcères de la verge, qu'il appelle elquadhibt les
 démangeaisons, les abcès, les douleurs les excroissances verruqueuses de
 la verge ; mais constamment il se borne à une simple mention, sans détail
 aucun, et au traitement. Jamais il n'est question de contagion. Abulcasis
 rapporte, au chapitre 56 de sa Chirurgie, qu'il survient fréquemment à la
 verge des pustules ou excroissances charnues qui sont parfois de mauvais
 aspect. Ce chapitre d'Abulcasis n'est guère autre chose que la reproduction
 de celui où Paul d'Égine parle des tumeurs aux parties génitales. Pour
 nous ces excroissances n'ont rien de spécifique, et les ulcères d'Avicenne
 sont tout simplement des ulcères et non pas des chancres vénériens. Il serait
 certainement plus facile de reconnaître la chancrologie dans le Chapitre de
 Guy de Ghautier, intitulé : De l'écoulement et saleté en la verge pour
 avoir couché avec une femme malade, (Traduction française de Joubert.)
 Guy de Ghautier écrivait au milieu du 14^e siècle. Nous allons quitter les
 conjectures pour arriver à des faits C'est dans Léon l'Africain que nous
 trouvons la première (1) Joardan, Traité des maladies vénériennes.

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

mention de \n syphitis, mention très intéressante, non fteMement à notre point de vue, mais au point de vue général de l'histoire de la médecine. On sait que Léon l'Africain, né à Grenade vers la fin du 15^e siècle de notre ère, voyagea plusieurs années dans le nord de l'Afrique, passa jusqu'à Tombouctou, parcourut l'Egypte, l'Arabie et le Levant jusqu'à Constantinople, et quand il fut capturé par les corsaires il fut conduit à Rome où le pape Léon X le recueillit et lui donna son nom. (Texte à Rome que Léon composa sa description de l'Afrique terminée en 1516. Voici ce qu'il dit, en parlant des maladies du pays : (Traduction française de Jean Temporal.) c Quant à ce mal qu'on appelle en Italie mal français et en France mal de Naples, je ne pense que la dixième partie de toutes les villes de Barbarie en soit échappée. . . le mal vient des Juifs que Fernand, roi des Espagnes, expulsa de son royaume, lesquels vinrent en Barbarie, là où quelques méchants Maures se couplèrent avec les femmes de ces Juifs. De là il commença d'infecter toute la Barbarie, tellement qu'il ne se trouve génération que ce mal n'ait entachée. Les Africains rappellent le mal d'Espagne ; ceux de Tunis le mal français, en imitant les Italiens sur lesquels il a dû connaître comment il sait miner jusqu'aux entrailles. Pareillement il a eu son cours en Egypte et en Syrie. » Nous allons faire quelques citations qui nous paraissent rentrer dans notre sujet. On lit dans l'histoire de Constantine : « Selon la coutume, le roi actuel de Tunis le fit gouverner par son fils ; ses excès le firent mourir d'un chancre. Le second fils n'avait aucune honte de se soumettre à tel traitement duquel on a coutume d'user à l'endroit du sexe féminin, ce que ne pouvant supporter, les habitants se bandèrent contre lui en propos de le priver de vie, mais le père le fit mourir prisonnier à Tunis. Ils sont exempts de gabelle en la cité de Tunis où il y a 16

- 242 ment la plus grande partie de ce qu'il\$ portent après les femmes publiques. » En parlant de Tunis, Léon rAfricain nous donne effectivement cette grande ville comme un foyer de débauches: 4 Pour la pauvreté qui presse le menu peuple, non-seulement se trouvent des femmes lesquelles» impudiquement offrent leurs corps, abandonnant leur chasteté pour si petit prix qu'on veut, mais encore les enfants se soumettent à l'odieux sodomie qui les rend plus infâmes, deshonorés et éhontés que ne sont les putains publiques. » Voilà certainement une dissolution de mœurs bien favorable à la propagation de la syphilis. Malgré cela nous avons de la peine à croire qu'il eût suffi d'aussi peu de temps pour qu'elle se propagât jusqu'en Syrie, si elle eût été apportée au Nouveau-Monde par les matelots de Christophe Colomb. Comme nous l'avons dit, le cheikh Daoûd el Antoki mourut en 1596. Il pratiqua la médecine au Caire et nous a laissé quelques ouvrages dont le plus important est le *Ted kiret* ou *Mémorial de médecine* sous forme alphabétique et comprenant deux parties. La première traite des médicaments simples et composés, et la deuxième des maladies ; malheureusement cette dernière est restée inachevée et nous n'avons pu rien y trouver qui avait trait à la syphilis, qu'un rappro- « chement de peu de valeur. A l'article des pustules boutsoûr^ Daoûd en mentionne une espèce du nom de *Balkhya*. Cette affection, dit-il, se manifesta d'abord à Balkb, d'où elle s'est répandue à l'instar de celle qui s'est rencontrée d'abord dans le pays des Francs biufrandja. C'est dans la première partie que nous trouvons mentionnée la syphilis, à propos de son traitement parle mercure ziboc sous le nom de *hohb el a frandjy*. Deux préparations sont indiquées, l'une pour l'usage externe et l'autre pour l'usage interne. La première pi épuration se compose de mercure, d'encens, de lérébentine, de cire et d'huile. On l'emploie sous forme .

— 243 de frictions, trois fois par semaine. Le malade doit s'abstenir d'aliments lourds et salés. Avant la guérison, il survient des aphtes, de la salivation et de la ténacité à la gorge. C'est là, dit Tuteur, un traitement bien connu à l'hôpital du Caire. Quant à la seconde, elle nous est donnée comme n'ayant pas les inconvénients qu'entraîne l'usage du mercure. Telle en est la formule : Prendre de l'ambre et du musc, de chaque quatre parties; de mercure, une demi-partie; d'opium, une partie; de bonne scammonée, une partie et demie; mélanger le tout; ajouter un peu ("euphorbe, malaxer avec de l'eau de roses et un peu de farine de froment : en faire des pilules. Cette formule du cheikh Daoud nous l'avons rencontrée reproduite par plusieurs médecins arabes des âges subséquents. En 1580, Prosper Alpin visitait l'Égypte, où il séjourna quatre années. Dans son volumineux ouvrage sur la Médecine des Égyptiens où il décrit avec tant de minutie certaines pratiques médicales, on est tout étonné de ne rencontrer rien ou presque rien sur la syphilis. En effet, il se borne à dire, en passant et comme par hasard, que les racines de squinelle sont employées contre la maladie française, qu'elle est commune en Égypte et que cette maladie est aussi commune en Égypte qu'ailleurs. De l'Égypte nous allons passer à la Perse. En 1681, le père Ange de Saint-Joseph, carmélite et missionnaire en Orient, publiait à Paris la Pharmacopée persane, livre curieux à plus d'un titre et composé dans un but de propagande religieuse. Notre Sauveur, dit le missionnaire dans sa préface, passa sur la terre en faisant le bien et en opérant des guérisons. » Les apôtres parcoururent le monde en rendant la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Maintenant que cette thérapeutique surnaturelle nous fait défaut, qui peut la remplacer, sinon la pharmaceutique ? En effet, que les Persans,

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

» les Turcs, les Arabes ou les Indiens entendent parler d'un > Frauc, ils Voient, dans cet étranger, un médecin, i's le » considèrent comme un thaumaturge. Voilà pourquoi les » missionnaires usent de la médecine comme d'un précurseur qui prépare les infidèles à recevoir la grâce de l'Evangile. m La préface, assez longue, du père Ange, est le développement de cette idée et exposition de faits ^ Tappui. La Pharmacopée persane contient environ onze cents formules qui se retrouvent la plupart chez les Arabes, qu'elles soient de leur cru ou qu'ils les aient empruntées aux Grecs. Les noms arabes des simples et des préparations sont parfois conservés ; d'autres fois, ce sont des noms persans. On sait, du reste, que bon nombre de dénominations botaniques et autres ont été empruntées aux Persans par les Arabes. Cinq formules sont à l'adresse de la syphilis, l'une Si venerea. Telle est la première, sous le numéro d'ordre 143 : Hab gehet aieseheck. Pilal« ali» ad morbum matriometadum, qaem mahomelani gallicam Tocant. l'éc. Hieraspier», m : 1; Corlicis myrobol. drin.; Turpeibi albi, dr. 1; Galang»; AgaricI ; Hermodactylorum, ana dr. s. ; Lapidls lazoli ablati ; Scammonii, daog. 1. Fiat Iriiuratio, cribalio, et ex rosacea cataplasma formetur. Le mot ateschek est le nom de la maladie vénérienne, d'après le père Alige; ce mot veut dire, en persan, feu ou foudre. Comme on le voit, en Orient comme en Occident, à propos de la syphilis, chaque nation se renvoie la balle. Nous ajouterons, à propos des abréviations, qu'elles représentent les mesures usitées (ies chez les médecins arabes, drachmes^ mesures) mitsquals et daoccks.

- âio Telle Cil la deoilènie formule, sous le numéro 242 : Dmroui aleêchek, Remediom ad loem Teneream. Rec. Arseoti f Wi eiitincti, m. 7 ; Torbith albi, ana. dr. 3 ; Ladanl; Olei rosati, dr. 10; FoUorom Ugaslri arboris ; Olei oliYaram, m. 15; Maiticbes; Succi Hmonioniiii ; Bcrmodaclyl., AOA. dr. i; AdipU anelini, m. 30. Goaiïaci; ijuod si bubo adsit, adde tuti», ceinss», lilbargiriî, ana. dr. 2; œruginis, dr. s. Fiat liDimentom joxtà régulas artis. Notons, en passant, Tiniroduction d'un médicament d'un usage récent, le gayac. La Iroisième formule, n* 580, est celle d'une lotion. Les deux dernières formules, n*** 1070 ci 1071, sont des formules d'onguents contre les bubons, ad apostemaUi luis renereœ. La deuxième se compose exclusivement d*ar\$enic blanc et de mercure ; elle est donnée comme très-eOicace : apostemata quippe hujus et similia exteriora sympiomaUi cilo ad sanitatem perducit. Ces deux substances sont triturées et mélangées à du savon. La conclusion à tirer de ces formules esi que les Persans traitaient la maladie vénérienne surtout par des remèdes externes, toutefois après radiuinstrarion préalable de purgatifs. Nous ne quitterons pas le bon missionnaire sans ajouter qu'il donne la formule de trois préparations apbrodisiaques : virilem ,potentiam augere. Sans donie, la fm justifiait les moyens, et pour qui connaît les musulmans, c'est là certainement un grand moyen. Parmi les médecins arabes dont nous avons parcouru les ouvrages, il en est un qui contient un iirticle assez étendu sur la syphilis. Malheureusement, il est très-mal exécut

— 246 — Ce livre, dit-il, est le résumé de dix ouvrages, dont plusieurs noms sont connus ; ainsi ceux d'Avicenne, de Daoud, d'Ebn Beilhar, de Hibet Alluli, etc. Noire anonyme vivait donc à une époque assez récente, puisqu'il est postérieur à Daoud el Antaki. La syphilis est appelée maladie flaque, mard el a frandji. C'est, dit-il, une altération de l'état naturel sous l'influence d'une humeur en excès, tout comme il en est de la bile et de l'airable dans l'ictère. On lui donne aussi par euphémisme le nom de mal bénin, abouma barek. C'est une affection maligne, adoui^h qui s'est propagée rapidement par la voie des relations sexuelles et la cohabitation. Elle provient des peuples francs, min ahel afrandja : de là, elle s'est répandue chez les Arabes, en l'année 807, où elle s'est multipliée. Les médecins la rangent avec les maladies prurigineuses, et les modernes avec le feu persan (charbon) ; mais c'est une erreur. Les acides variant en raison de l'humeur affectée. Quant au traitement, chez les tempéraments chauds, il faut d'abord saigner. On administre ensuite des purgatifs contre l'humeur en excès (séné, cassia, scammonée, agaric, euphorbe, coloquinte, turbith). Ce qu'il y a de plus efficace dans cette maladie, c'est la chouchni qui est la hathba (faudrait-il lire achba ?) qui ne doit cependant s'administrer qu'après les remèdes précités. La meilleure préparation est d'en prendre six drachmes et de les faire bouillir, après les avoir triturées, dans six cents drachmes d'eau jusqu'à réduction à un tiers, puis on décante. On en répète plusieurs fois l'usage jusqu'à la guérison. En Egypte, on la mélange avec du miel. Sa décoction avec le séné est efficace. L'emploi du mercure et du sublimé corrosif, Solimany^h a des inconvénients. On peut se servir de la formule suivante :

- 147 — Prendre, OpiMm, quatre drachme«. Musc, quatre grains, Mercure, deux drachmes. On éie^lDi le mercure dans du jus de citron, on mélange lo tout, on ajoute uu peu de farine et de beurre et on réduit en pilules dout ou prend une cbnque matin à jeun, m Voilà, sommairement, ce que ooi.s avons pu déchiffrer de positif dans noire mauvais manuscrit. Ce qu'il y a de plus curieux chez notre anonyme, c'est la date de l'invasion chez les Arabes, Tan 807 de rh^{*}gire, qui répond aux années 1404 et 1405 de Tcre < hrétienne. Ce(te date est écrite en toutes lettres dans le manuscrit ei très lisiblement. Quant à la substance appellee chouchni, nous pensons que c'est une corruption du mot choubchini, nom de la squine dans la pharmacopée persane du frère Auge. Le mot veut dire en persan: buis de Chine. Nous aurons tout à rhcura occasion d'y revenir. Un autre ouvrage du même genre, c'csl-à-diro une compilation, nous fournit une citation nouvelle. Sous la rubrique des maladies spécifiques, nous liso:is : « Quant à la maladie franqiie, mardh el afrandjy[^] dite en Egypte par euphémisme la maladie bénite, el niobarek, nous administrons une décoction de guelthaf (arroche) avec du sucre, pris à jeun» ainsi que du séné de la Mekke, puis nous usons d'un onguent ainsi composé : sublime corrosif, une drachme ; sel ammoniac, deux drachmes, farine de froment six cents grammes, etc. » Ce manuscrit est pareillement anonyme. Un nouvel auteur, Âbderrezzâq, va nous fournir de nouveaux renseignements, sinon sur la syphilis, du moins sur son traitement. Ayant déjà publié dans la Gazette médicale de V Algérie une notice sur ce médecin, nous rappellerons seulement ici qu'il était d'Alger et qu'il vivait il y a un siècle et demi. Nous avons depuis fait une traduction complète de son dictionnaire des simples, qui cDmprend un millier d'articles, avec des commentaires étendus, appuyés tant sur les

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

— 248 — aoteore classiques tels qtt*ATtzeniie, Ebn-Beîthftr et Dàoihi e1 ÂDtaki, que sor des éludes que nous poursuiTons depuis un grand nombre d'années. Les médicamenls recommandés contre la syphilis par Âbderrezzâq sont le gayac, le mercure, le sassafras et la squine (ou la salsepareille). Le gayac est appelé par Abderrezzàq Balousanlhô, ce qar est simplement la transcription de l'espagnol balosanto, bots saint. Sa décoction est recommandée contre la maladie des femmes, mardhennisây autrement dite grande maladie, mardhelkebir. A Tarticle mercure, ziboq, zaoudq, Abderrezzàq appelle la syphilis la maladie franque^ d'après le cbeikii Daoûd ésfic il reproduit les formules. Le sassafras figure sous ce nom même dans le lîTie d* Abderrezzàq. G*est ainsi, dit-il, qu'il est appelé par les français, el /ransis. Qu-dui à la syphilis, elle est appelée maladie pratique, mâf fransa, ei grande maladie, mardhelkebir. On lu traite par la décoction chaude de sassafras. Ce traitement, dit Tauteur^ est beaucoup plus eommode que celui par les racines, compliqué d*un certain nombre de pratiques. Quelfes soBt ces racines? c Ces racines sont ce que Ton appelle sabaTina^ djot^guin, china. » Ici nous sommes en présence d*uae erreur ou d'une altération du texte. Que ce soit la faute de l'auteur ou celle du copiste, on confond ici la salsepareille et la squine. Avant l'article du sassafras nous en trouvons un très court ainsi' conçu : « sabarin. Ost la racine-employée contre la gnnde maladie. C'est la chiehbin dont il sera question à la lettre chin. v Effectivement à la lettre chin nous trouvons mentionnée la chebchin, c Cette substance n'est pas mentionnée dans leséciiis des anciens, ayant été découverte ultérieuFomeut.C*est un remède des plus précieux. Elle est sa'utaire contre Rrgrandb maladie ou maladie franque, etc. »

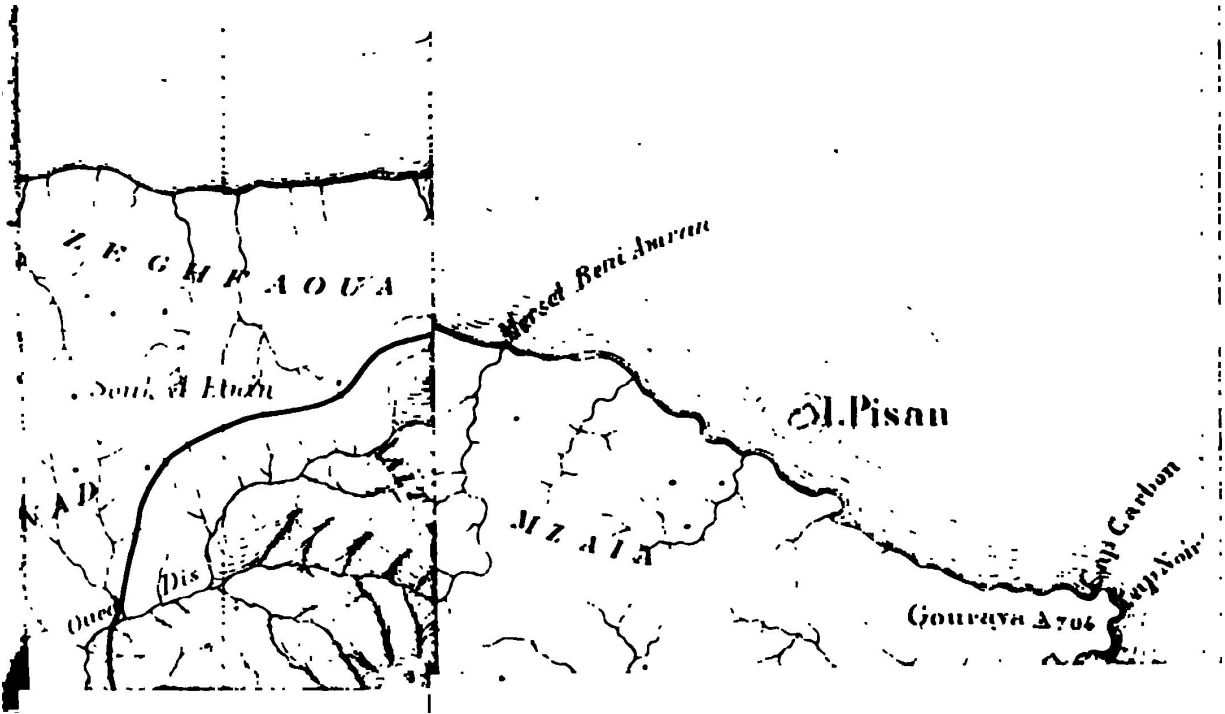
— «19 — Nous croyons donc que l*oq a confondu id U sidaepareille et la squine. Dans le mot sabann il est permis de voir la salsepareille, qui se dit aussi en arabe sabarinaf d'après le dictionnaire de Boctor. Quant au chebchin^ ce ne saurait être autre chose que le choiibchini du père Ange, on la squine, encore aujourd'hui appelée choubchinay suivant le même lexicographe. U y a certainement lieu de s'étonner de ne pas rencontrer chez Âbderrezzâq le nom (f ac/ida, sous lequel la salsepareille est aujourd'hui connue par toute l'Algérie. On en fait une préparation sous forme d'électuaire ou madjoûn^ qui s'appelle mabrouka^ la bénite, nom qui rappelle celui que nous avons vu affecté en Egypte à la maladie elle-même. U nous reste à faire une dernière citation. Si nous ne lésions attention qu'au nom de Fauteur du recueil où nous avons trouvé ce passage, nous aurions dû le placer en tête de cette revue, car il s'agit de Syouihi. Mais pour de bonnes raisons nous croyons ce passage interpolé. lia trait évidemment à la syphilis et Syouthi, mort en 1505 de notre ère, ne pouvait en parler, lui simple compilateur et polygraphe plutôt que médecin. D'ailleurs, des deux copies que nous possédons une seule contient le passg en question et certaines expressions accusent une rédaction moderne et locale (4). Dans une de nos copies nous trouvons au chapitre quatrevingt-dix le titre suivant : Traitement du Their^ Iddjetheir, Mais qu'est-ce que le their? On nous en donne le traitement, mais on n'en donne pas la définition. Nos informations auprès de quelques indigènes lettrés ou non ne nous ont rien appris. C'est ici le cas d'appliquer le mot d'Hippocrate adop(1) Le Kilab errahma de Syouthi se rencontre en Algérie sous deux formes, dont Tune abrégée et réduite environ au cinquième. L'ouvrage complet comprend de cent quatre-vingt-dix à deux cents chapitres. L'abrégé se divise en cinq parties. C'est cet abrégé qui a été donné en traduction dans la Gazette médicale de l'Algérie, C'est de l'ouvrage complet qu'il est question ici.

— 050 — té comme épigraphe par M. Trousseau : Naturam morborum curaliones ostendunt Le chapitre dutheir comprend huit paragraphes, nous ne citerons que le second, les autres n'en diffèrent pas au fond, et n'ajoutent que certaines pratiques accessoires. Prendre, Opium, quatre drachmes, Musc, quatre grains, Mercure, deux drachmes. On éteindra le mercure dans du jus de citron. Mélanger et ajouter un peu de farine et de beurre ; réduire en pilules kerakeb; en prendre une à jeun chaque matin, c'est là un traitement sûr et à l'épreuve. Voilà une formule que nous avons déjà rencontrée de toutes pièces pour la maladie franque. Une autre formule, au paragraphe IV, ajoute du sublimé corrosif, solimani ou mercure, association que nous avons aussi rencontrée pour la même affection. Il s'agit donc de la syphilis, ou tout au moins de ce qu'en Algérie, et particulièrement à Gonstantine, on appelle Vadou^h maladie ennemie. Par adou les indigènes entendent bien certainement la syphilis et surtout la syphilis constitutionnelle, mais aussi les rhumatismes chroniques, les scrofules, conséquence d'une syphilis ancienne et héréditaire. De plus bon nombre d'éruptions cutanées, les ulcères lents à guérir, leur paraissent sous l'influence de Vadou. Quand ils n'ont pas eu de vérole, ils pensent qu'ils en ont hérité de leurs ascendants. Quant ils accusent Vadou, il ne faut donc pas toujours croire qu'ils aient eu antérieurement des accidents de syphilis primitive. Le their ne serait donc probablement autre chose que Vadou. Ce chapitre nous donne aussi un synonyme que nous n'avons trouvé qu'ici. De la fièvre fertek, dit le paragraphe 3, el homm a /ertek, et c'est le their, oua houa ettheir. Pour en finir avec la syphilis chez les Arabes, nous rappellerons la traduction que nous avons donnée dans la Revue des

-i5l médecins des armées^ d'une circulaire adress^par le Conseil de santé d'Egypte aux médecins militaires sur le traitement de la syphilis. On emploie comme en Europe, les sudorifiques et les mercuriaux. Ces sudorifiques sont la salsepareille 'achba, et la squine djedàr essini. Nous n'avons jamais trouvé la squine chez les droguistes indigènes de l'Algérie. Alger. — Imprimerie de l'il^/i&ar, J. Breugo» gérant.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

V i n l i I T K i T « i



The text on this page is estimated to be only 15.07% accurate

■' " «T ^j: ■! ■■ .^MW? w y' . 1-iy ".^ J"».» ■ ■

The text on this page is estimated to be only 3.59% accurate

m^mmmmmmm To avoid fine, tliis book should be returned cru
or before the date last stamped below.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^^H^^^

The text on this page is estimated to be only 0.69% accurate

. I . r: ^' #' " * .. » » ■ I i> . I' , • . :> • ■ • ^ V | m. iik'-' ^ -x ^ . -T » ♦ JS
^ iTi tAj , * * I » t